

bulletin 3

Le magazine de Credit Suisse Financial Services et de Credit Suisse Private Banking

Vivre dans la

tradition

Placements Adieu aux super-rendements | **Série euro** Vive les espèces ! |
Art de vivre La soie, depuis des millénaires symbole de noblesse et de sensualité

Etre le maître chez soi.

Et vous, quel est votre objectif ?

Vous rêvez de vivre dans vos propres murs? Le CREDIT SUISSE vous conseille et prend le temps de répondre à vos questions. Nous vous proposons différents modèles hypothécaires adaptés à vos besoins et à vos objectifs personnels. Demandez notre documentation au **0800 80 20 20** ou fixez un rendez-vous pour un entretien de conseil. Vous trouverez de plus amples informations sur www.yourhome.ch



Focus : « **tradition** »

Amour et haine des traditions

Tradition... le mot évoque bizarrement pour moi le « capet » d'armailli (couvre-chef traditionnel des bergers suisses) et le lancer de drapeaux, alors que la citadine invétérée que je suis n'a aucun lien avec les us et coutumes alpines et n'a même jamais assisté à la moindre fête alpestre.

Le pas entre tradition et cliché est vite franchi, comme je dois moi-même l'admettre. Et je me surprends à associer immédiatement l'idée de tradition à celle d'un « monde intact » : folklore, Noël, Ballenberg.

A l'inverse, je ressens de temps à autre un certain malaise devant l'instrumentalisation et l'altération des traditions. Telle région détruit des biens culturels sous prétexte qu'ils sont l'héritage d'une tradition désormais malvenue, tandis qu'ailleurs c'est l'Histoire qui est « revisitée » pour la propagande politique.

La tradition divise les esprits. Je le remarque dans mes propres réactions sur le sujet, mais aussi chez les autres : les traditionalistes s'opposent aux modernistes, les conservateurs aux novateurs. A une époque de permissivité, les traditions peuvent d'un côté constituer des repères rassurants en donnant un sentiment d'appartenance, que ce soit à une famille, à une profession ou à un peuple. Elles font partie d'une histoire commune, elles sont un élément fédérateur et ont donc une importance centrale dans toute société. D'un autre côté, beaucoup d'individus veulent se démarquer du traditionnel. Les coutumes et manifestations portant l'étiquette de « traditionnel » sont ressenties comme archaïques et se heurtent au rejet.

La tradition divise les esprits. Tant mieux. Car elle a besoin de débat, de réflexion, de remise en cause pour rester vivante, pour subsister.

**Jacqueline Perregaux, rédaction Bulletin,
Credit Suisse Private Banking**

London Calling ou Vivaldi à
Sydney. Le Nokia 8850
répond toujours présent!

Téléphoner des quatre coins de
la planète – pas seulement
d'Istanbul – est possible grâce
au Nokia 8890! Que vous soyez
en Europe ou en Asie, à
Manhattan ou à Beverly Hills,
vous restez toujours joignable.

De la tête aux pieds – Styling pur!



Le club exclusif à l'adresse
incontournable:
www.club.nokia.ch



NOKIA
CONNECTING PEOPLE

www.nokia.ch

FOCUS : « TRADITION »

- 6 **Fromage, thé au beurre et serment du Grütli** | Portraits
- 16 **Un historien explore les traditions** | Werner Meyer
- 20 **Au-delà des tabous** | Des femmes osent se lancer
- 24 **Pèlerinages** | Sur les chemins de Compostelle

ACTUEL

- 29 **Assurance-vie et optimisation fiscale** | Nouveaux produits
- 31 **Fidélité** | La plus ancienne police de la Winterthur Vie
- Encore plus convivial, encore plus rapide** | Direct Net
- Prix vert** | Rapport environnemental du Credit Suisse Group
- 32 **Propeller** | Nouveau service pour travailleurs nomades

ECONOMICS & FINANCE

- 36 **Etude régionale** | Le Tessin sans frontières
- 40 **Marché d'actions** | Les investisseurs à l'épreuve
- 42 **Prévisions pour les indices nationaux**
- 43 **Placements** | Réponse aux fluctuations boursières
- 44 **Euro** | L'arrivée des espèces 
- 47 **Nos prévisions conjoncturelles**
- 48 **Biotechnologie** | Gros plan sur un secteur dynamique
- 51 **Nos prévisions pour les marchés financiers**

E-BUSINESS

- 52 **Fracture numérique** | Internet pour l'aide au développement
- 57 **@propos** | Vagabondage sans fin dans le réseau
- 58 **Secteur technologique** | Sueurs froides pour les acteurs

ART DE VIVRE

- 62 **Soie** | Lingerie ou foulards, la fascination de la matière

SPONSORING

- 66 **Swing is King** | Le jazz pour les amoureux de la vie
- 71 **Agenda**

LEADERS

- 72 **Mario Vargas Llosa** | Combat pour l'imagination

Le Bulletin est le magazine de Credit Suisse Financial Services et de Credit Suisse Private Banking.

CREDIT SUISSE | FINANCIAL SERVICES

CREDIT SUISSE | PRIVATE BANKING

6

Préserver les traditions et participer aux rituels, une fascination pour beaucoup

36

Une région en plein essor : le Tessin, pays du soleil, se rapproche de l'Italie du Nord

52

Fracture numérique : la Suisse, premier utilisateur d'Internet en Europe

66

La vie en swing : come-back pour le jazz des années 30

72

Mario Vargas Llosa : l'écrivain péruvien sur l'atout que représente la globalisation

Vivre les traditions



Comment préserver la tradition à une époque où tout change si vite ? Quelles sont les traditions méritant d'être conservées ? Comment une tradition demeure-t-elle vivante ? Portraits croisés autour de traditions vivantes perpétuant us et coutumes ainsi que conventions : le fermier du Grütli, quatre musiciens, un fromager, une Tibétaine et un membre d'une société d'étudiants.



Eduard Truttmann Fermier du Grütli

« Il faut accepter le regain d'intérêt
pour la tradition »

KARIN BURKHARD Qu'évoque pour vous le dernier 1^{er} août ?

EDUARD TRUTTMANN L'appel de l'agence de presse, tôt le matin, me demandant s'il était vrai que le drapeau européen flottait sur la prairie du Grütli. En effet, des activistes de gauche avaient descendu le drapeau suisse durant la nuit pour hisser le drapeau bleu aux douze étoiles.

K.B. Cela vous a-t-il dérangé ?

E.T. Eh bien, si le drapeau suisse ne peut plus flotter sur le Grütli, il y a de quoi se poser des questions.

K.B. Et le comportement des extrémistes de droite ?

E.T. L'extrême droite vient ici chaque année. C'est seulement l'an dernier qu'ils ont protesté pour la première fois, lorsque le conseiller fédéral Kaspar Villiger s'est lancé dans un plaidoyer en faveur de l'Europe.

K.B. Qu'avez-vous ressenti en entendant ces huées ?

E.T. Je n'étais pas sur place à ce moment-là, je travaillais au restaurant, mais je pense qu'un discours du 1^{er} août devrait plutôt parler de la fête nationale.

Eduard Truttmann est depuis sept ans fermier au Grütli, ce qui signifie agriculteur, menuisier, charpentier, jardinier, postier, restaurateur... Comme quoi il faut savoir tout faire ici. Avec son épouse



Lisbeth, il gère l'exploitation agricole et le restaurant au bord du lac des Quatre-Cantons, un domaine chargé d'histoire acquis en 1869 par la Société suisse d'utilité publique pour être offert à la Confédération en tant que «patrimoine national inaliénable». Par beau temps, on compte jusqu'à un millier de visiteurs par jour, qui veulent tous se restaurer et prendre quelques leçons d'histoire. Des leçons que notre quinquagénaire tire d'une petite brochure si défraîchie qu'elle pourrait avoir appartenu à son maître d'école.

K.B. Comment maintient-on vivante une tradition ?

E.T. En y touchant le moins possible.

K.B. Mais ne risque-t-on pas ainsi de l'étouffer ?

E.T. Au contraire ! Prenez les Tellspiele (pièce de Schiller relatant l'histoire de Guillaume Tell et donnée chaque année en plein air à Interlaken). Les mises en scène sont de plus en plus modernes, ce qui fait fuir le public.

K.B. Que pensez-vous de l'histoire telle qu'on la réécrit aujourd'hui ?

E.T. Elle représente un courant parmi d'autres.

K.B. Expliquez-vous aux touristes que, contrairement à l'opinion générale, le pacte de 1291 n'a pas scellé la création d'un «Etat» ?

E.T. C'est pourtant bien un peu ce qui s'est passé ; pourquoi devrais-je réviser mon histoire ?

Parler histoire(s) et mythes ne convient guère à Eduard Truttmann. Les livres ne sont pas sa tasse de thé, et il faut d'ailleurs qu'il se remette au travail : nettoyer l'étable, passer le jet d'eau dans la cour, donner à manger aux poneys. C'est un homme d'action, pas de paroles. Et de l'action, il y en a ici où une manifestation chasse l'autre : événements uniques comme celui que Michel Jordi a imaginé pour son entreprise ou cérémonies périodiques telles que les remises de drapeau, les fêtes de promotion ou les tirs du Grütli.

La polémique soulevée en 1999 par le tir du Grütli, parce que les services de protection de la nature avaient relevé une concentration excessive de plomb dans le sol tout autour de la zone de tir, est considérée par Eduard Truttmann comme «parfaitement exagérée» et «fortement grossie par les médias». Mais il relativise aussitôt ces paroles tranchées et affirme sa neutralité. Neutralité ou prosaïsme helvétique ? D'après lui, il faut accepter le regain d'intérêt pour la tradition. Ne voit-on pas resurgir des comportements encore dédaignés il y a peu ? Et de citer l'exemple du «renouveau de la vie associative» ou celui de la «meilleure acceptation de l'armée».

K.B. Qu'est-ce qui vous plaît le plus dans votre travail au Grütli ?

E.T. La solitude, l'isolement, l'indépendance.

K.B. Vous portez un sweat-shirt du Canada. Etes-vous attiré par l'immensité des forêts canadiennes ?

E.T. Emigrer est devenu plus difficile aujourd'hui, mais je crois que le pays me plairait. On peut partout vivre bien, il suffit d'avoir la bonne attitude.

K.B. La ferme du Grütli est-elle différente d'une autre ferme ?

E.T. Au fond, c'est une ferme comme une autre : ici aussi, il faut ramasser les bouses de vache dans la prairie.

Karin Burkhard





Photos: Pia Zanetti

pareglisch Groupe de musique populaire

«Le message de la musique
passe beaucoup mieux
sans traditions rigides»

«räm-dä-däm-dä-däm-däm-däm», «Ankebälleli», «Ländler meets Klezmer». Les titres des morceaux de «pareglisch», un ensemble de Suisse centrale, déroutent aussi bien les amateurs de Ländler que ceux dont les cheveux se dressent sur la tête à la seule évocation de la musique folklorique suisse. «pareglisch»: une expression du dialecte du Muotatal qui signifie «passionné». Pas de couchers de soleil sur les Alpes, pas de lanceurs de drapeaux. Les instruments déconcertent aussi: schwyzerörgeli, clarinette, piano, d'accord. Mais que viennent faire la basse électrique, l'harmonium et le synthétiseur?

Markus Flückiger, schwyzerörgeli. Dani Häusler, clarinette. Bruno Muff, piano. Hans Muff, basse. Depuis sa fondation en 1997, le groupe pareglisch désarçonne les mordus de Ländler et ouvre de nouveaux horizons aux personnes allergiques à la musique folklorique. Le mélange de musiques populaires issues des pays les plus divers et agrémentées d'une pointe de klezmer enthousiasme aussi bien le public que la presse et a valu à l'orchestre le Prix Walo, section musique folklorique, dès sa première année d'existence. Si cette distinction a fait plaisir aux quatre musiciens, elle ne leur est pas montée à la tête. C'est la musique qui compte d'abord pour eux,

et ils la pratiquent avec beaucoup d'élan, d'humour et de cœur. Mais ils n'ont pas seulement conquis le public. Sur la scène de la musique populaire traditionnelle aussi, ils ont rencontré beaucoup d'échos positifs. «Nous avons eu très vite du succès auprès des musiciens», explique Markus. «Dans le Ländler, les prouesses techniques revêtent une grande importance. Il suffit de jouer plus vite que les autres pour être considéré comme bon», complète Dani. La maîtrise des schémas traditionnels du Ländler a permis aux quatre jeunes d'être acceptés par les vieux routiers de la musique populaire. «Au début, nous avons volontairement intégré des écossaises très rapides dans notre répertoire, se souvient Hans. Dani pouvait briller à la clarinette, moi à la basse. Et les puristes pouvaient dire, «ce n'est pas une vraie contrebasse, mais il sait au moins en jouer». Oui, ils savent. Mais ils ne veulent plus.

«La musique folklorique remplace la patrie»

Ils ont tous grandi dans la musique populaire. Hans et Bruno sont les fils de l'icône du Ländler Hans Muff. Markus a découvert le schwyzerörgeli à sept ans et ne l'a plus quitté. Dani a étudié la clarinette au Conservatoire de Lucerne. La musique populaire est le fil rouge de leur répertoire. Mais d'autres styles influencent leurs compositions et arrangements. Au début, ils jouaient encore du Ländler à peine modifié. Markus: «En tant qu'ensemble de Ländler avec une basse en mi, nous faisons sensation. Mais simplement revisiter des morceaux traditionnels ne nous intéresse plus aujourd'hui.»

Le plaisir de jouer prime tout, l'expérimentation est essentielle. Les collaborations sporadiques avec des musiciens tels que le violoniste Noldi Alder ou le roi de la guimbarde Anton Bruhin marquent la musique de pareglisch au même titre que la recherche de nouvelles sonorités sortant parfois d'un ordinateur. Respecter la tradition, la faire évoluer, mais pas la pétrifier. «Nous voulons rompre avec les arrangements classiques, car nous sentons que le message de la musique passe mieux quand on brise les chaînes», explique Dani. «Nous vivons dans le présent. Même les traditionalistes les plus farouches roulent en voiture et surfent sur Internet», s'insurge Hans en évoquant la mentalité «Réduit national» des défenseurs d'une musique cent pour cent populaire.

La vague ethno qui déferle depuis quelque temps sur le monde de la musique profite aussi au groupe pareglisch. Bruno: «La vogue de la musique populaire nous aide certainement. Pour beaucoup, la musique folklorique remplace la patrie, la recherche d'un univers perdu.» Aussi le public fait-il souvent des commentaires saugrenus sur la musique de pareglisch. «Mais nous voulons simplement monter sur scène et faire de la musique, rien d'autre, affirment en cœur les quatre musiciens. Et d'ajouter: nous ne voulons pas délivrer un message.» C'est pourtant ce qu'ils font sur leur site Web: «Nous ne nous considérons pas comme de vrais interprètes de musique populaire, nous sommes nous-mêmes un morceau de musique populaire, un morceau d'aujourd'hui.» Et certainement aussi de demain.

Ruth Hafen



Ernst Odermatt Fromager

« On ne peut pas maintenir une tradition
qui n'intéresse plus personne »

« Le fromage et le monastère, voilà une grande tradition ! », s'exclame Ernst Odermatt. Une tradition qui a pourtant failli disparaître il y a deux ans à la suite de la libéralisation du marché. La fromagerie du monastère n'arrivait alors plus à commercialiser elle-même son sbrinz.

C'est précisément le moment qu'ont choisi Ernst et Judith Odermatt pour frapper à la porte du monastère d'Engelberg et présenter le projet d'une fromagerie moderne ouverte aux visiteurs. Le fromager et sa fille, qui travaille dans le tourisme, ont proposé aux pères bénédictins d'abandonner la production du sbrinz pour fabriquer un fromage à pâte molle sous les yeux des touristes. Le projet a convaincu, et la direction du monastère a participé aux travaux de transformation. Ainsi est née au début de l'année une fromagerie de démonstration ultramoderne qui contredit tous ceux qui pensent que le fromage suisse a raté le virage de la modernité.

« Nos fromages à pâte molle soutiennent très bien la comparaison avec leurs homologues français », déclare Ernst Odermatt, tout en versant des cultures bactériennes, du calcium et de la présure dans le lait chaud. « Le problème est qu'un fromage suisse ne se mange pas, comme un fromage français,



dans une ambiance de vacances, avec plein de bonnes odeurs... » Par ailleurs, il estime qu'on ne laisse pas suffisamment mûrir le fromage en Suisse.

Que la dissolution de l'Union suisse du commerce de fromage ait mis sous pression bon nombre de ses confrères n'étonne pas vraiment Ernst Odermatt. « Il fallait en passer par là, tranche-t-il, car il n'est pas possible d'ignorer éternellement la loi du marché. » Lui-même n'a jamais fabriqué les variétés de l'Union suisse, jamais empoché de subventions, se contentant de produire divers fromages à pâte molle dans sa petite exploitation de Dallenwil. Et la rigidité des fonctionnaires de l'Union suisse l'a parfois heurté, car ceux-ci ont toujours refusé de transporter le moindre de ses fromages à pâte molle entre les meules d'emmental.

On trouve aussi de bons emmentals en Oklahoma

« On ne peut pas maintenir une tradition qui n'intéresse plus personne, déclare notre fromager de 57 ans, le tranche-caillé à la main, mais on peut la renouveler pour la perpétuer. » Y renoncer reviendrait à s'immobiliser. « Les fromagers suisses ont trop longtemps montré une confiance excessive qui confinait à l'arrogance. » En visitant des fromageries à l'étranger, Ernst Odermatt a compris « que la concurrence ne dormait pas ». Que ce soit dans l'Allgäu ou en Oklahoma, il a goûté à des emmentals qui n'avaient rien à envier au nôtre. Il trouve donc dommage que les fonctionnaires de Berne aient raté le coche en ne protégeant pas au moins l'appellation. Il comprend toutefois que les fromagers helvétiques aient produit jusqu'ici presque exclusivement des fromages à pâte dure. « Vu l'importance des débouchés à l'étranger, cela reste le bon choix. Car les fromages à pâte dure supportent mieux les longs voyages. »

Non, les élans patriotiques ne sont pas son genre, au contraire. « Outre-mer, je dis toujours que je suis Européen. Je n'ai rien contre les étrangers ; j'ai même eu un employé japonais. » Ses idées l'auraient d'ailleurs souvent amené à sympathiser avec la gauche et les Verts. « Cela ne correspond pas à l'image que vous autres citoyens vous faites d'un fromager pur et dur, n'est-ce pas ? », glisse-t-il malicieusement, tout en reconnaissant dans la foulée adorer les Ländler : « Pour ce qui est de mes goûts musicaux, je suis très conventionnel. » Et de nuancer aussitôt : « Mais j'aime aussi beaucoup le dixieland. »

A propos de renouvellement des traditions, les efforts d'Ernst Odermatt ont porté leurs fruits avec l'« Engelberger Klostersglocke », un fromage à pâte molle dont le succès ne s'est pas fait attendre et qui est non seulement servi au « Bistro » et vendu au magasin attenant à la fromagerie, mais aussi commercialisé par la grande distribution en Suisse centrale. Par ses innovations – il a entre-temps créé deux nouveaux fromages baptisés « Engelberger Klosterkäse » et « Un morceau de Suisse » –, Ernst Odermatt s'efforce de pérenniser une grande tradition : le fromage et le monastère.

Karin Burkhard





Dechen Emchi Tibétaine

« Je mets tout en œuvre pour vivre
et défendre les traditions tibétaines »

Dans la chambre à coucher, un autel avec des bouddhas, des symboles du bonheur, des déesses tutélaires et des bols de riz. C'est le lieu de recueillement où Dechen Emchi puise chaque matin la force « de montrer jour après jour la plus grande empathie envers tous les êtres vivants », ainsi que l'exige le bouddhisme. C'est aussi le lieu où elle retourne le soir pour se remémorer sa journée, rendre grâce des bienfaits qu'elle a reçus et essayer d'apprendre de ses erreurs.

Il lui arrive pourtant souvent, ces derniers temps, de négliger ces moments de méditation, car elle est trop occupée par sa reconversion professionnelle qui la conduit du métier d'infirmière à celui d'esthéticienne : « Mais il faut que cela change, car je ressens un manque lorsque je ne prends pas le temps de prier. »

En revanche, dans son nouveau salon d'esthéticienne où elle propose aussi des massages tibétains, elle peut vivre pleinement les valeurs fondamentales qui l'animent : joie, bonté, sérénité et compassion : « Quand je sens qu'une personne a un problème, j'essaie de l'aider, même si la durée de la consultation est déjà dépassée depuis longtemps. » N'est-ce pas difficile de concilier calme et sens des affaires ? « Je mets tout en œuvre pour vivre et défendre résolument les traditions tibétaines, et cela me réussit. »

Loin de sa patrie, elle éprouve cependant des difficultés à transmettre ces traditions à ses trois enfants. La société de consommation et la recherche du plaisir sont simplement trop omniprésentes. « Il est difficile de lutter contre le luxe et l'avidité. Mais je ne baisse pas les bras », affirme Dechen Emchi d'un ton décidé. Il lui arrive ainsi d'imposer certains travaux aux enfants quand ils n'agissent pas aussi spontanément qu'elle le souhaiterait : « Au centre culturel, je leur demande parfois d'effectuer la mise sous pli pour les mailings. »

Au centre culturel tibétain de Zurich, qu'elle a fondé et gère avec son compagnon, elle veille à ce que les jeunes n'oublient pas leurs origines. Elle organise des débats et des conférences, mais aussi des fêtes et des soirées de danse tibétaine auxquelles elle participe elle-même avec enthousiasme, dans le costume tibétain qu'elle aime tant porter.

Lutter pour la libération

Dans la maison louée au pied de l'Üetliberg, seuls l'autel et un mandala tibétain à l'entrée rappellent encore ses origines ; les autres meubles ont été remplacés depuis longtemps par du mobilier occidental : « Ce qui compte, ce ne sont pas les objets, mais l'attitude dans la vie. »

Quand Dechen Emchi est arrivée en Suisse avec sa famille en 1969 – elle a sept frères et sœurs –, elle a été surprise de voir les enfants manger leur goûter à la récréation sans se soucier de leurs camarades : « Chez nous, on partageait toujours tout. »

Elle se souvient du Tibet de son enfance, même si elle n'avait que trois ans lorsque sa famille a fui en 1959 : « Je vois des paysages doux et j'entends encore le joyeux tintamarre des jeux d'enfants. » Si ces souvenirs sont flous, la nostalgie, elle, est bien présente : « Nous autres Tibétains de l'Occident avons l'obligation morale de rappeler sans cesse le destin du Tibet occupé et de soutenir sans réserve la libération. » Une libération qui reste illusoire ? « Il ne faut jamais désespérer. Personne n'attendait plus la chute du mur de Berlin... et pourtant ! »

Par contre, elle estime tout simplement impossible que les Tibétains puissent un jour composer avec les Chinois : « Nous n'avons absolument rien de commun avec eux, ni sur les plans culturel, ethnologique ou linguistique, ni au niveau culinaire. Avez-vous déjà vu un Chinois boire du thé au beurre ? »

Dechen Emchi se plaît en Suisse, mais a de la peine à comprendre ceux qui assimilent le Tibet à une théocratie. « C'est vrai, les structures hiérarchiques pourraient être assouplies, tradition ou pas. Mais d'ajouter aussitôt : le Dalaï Lama est mon maître. » Ce qu'elle pense des traditions tibétaines ? « Chez nous se sont maintenues de magnifiques traditions auxquelles il ne faut absolument rien changer. Je pense par exemple à notre attitude envers les personnes âgées. Au Tibet, on ne placerait jamais ses vieux parents dans une maison de retraite. C'est une chose à laquelle je ne pourrai jamais me faire en Suisse. »

Karin Burkhard





Andreas Gallmann Etudiant portant couleurs

« Je suis totalement
fasciné par les traditions
et les rituels »

Le bois a foncé, l'épée est un peu tordue: la statuette de Charlemagne qui trône sur la table de réunion de la société d'étudiants Carolingia ne date pas d'hier. Rien d'étonnant, puisque Carolingia, fondée dès 1893, figure parmi les plus anciennes (et les plus grandes) sociétés d'étudiants de Zurich. Elle compte aujourd'hui quelque deux cents Vieux-Carolingiens et au moins trente membres actifs; deux ou trois nouveaux adhérents s'inscrivent chaque semestre, assurant ainsi la relève.

Les membres actifs de Carolingia se retrouvent une fois par semaine autour de la table qui leur est réservée au restaurant Plattenhof à Zurich. Ils y entretiennent la franche camaraderie prescrite par le « Comment », leur code de conduite. Les réunions sont bruyantes et joyeuses, la bière coule à flots, on y entonne d'anciennes chansons d'étudiants et on y célèbre l'éternelle fraternité des étudiants portant couleurs. Mais l'ivresse ne doit pas faire oublier les bonnes manières, et X, le nom donné au président des membres actifs de la société, y veille scrupuleusement.





Nous sommes au milieu de l'après-midi, le calme règne au Plattenhof; seules quelques tables sont occupées, et personne ne boit de bière, X non plus. Andreas Gallmann, 29 ans, ne correspond pas à l'image qu'on se fait d'un Carolingien. Il porte un tee-shirt et une boucle d'oreille, et est étudiant en histoire, une discipline plutôt suspecte car généralement orientée à gauche. Il déclare, amusé: « Nous sommes totalement ouverts vis-à-vis de l'extérieur. »

Les femmes restent dehors

Tous les étudiants de l'Université et de l'Ecole polytechnique fédérale (EPF) de Zurich sont les bienvenus à Carolingia, quelles que soient leurs convictions politiques ou religieuses, à condition toutefois d'être de sexe masculin. Comme dans d'autres sociétés d'étudiants, la question des femmes déclenche des débats passionnés au sein de Carolingia. Andreas Gallmann, un peu gêné: « Pour moi, l'exclusion des femmes ne se discute pas. » Il est convaincu que les hommes se comporteraient différemment en présence de femmes et il veut pouvoir « un peu rigoler » entre copains. « Finalement, dit-il, si les femmes ne sont pas admises dans les sociétés estudiantines, cela tient à la tradition. » Les premières sociétés d'étudiants remontent à une époque où les études étaient fermées aux femmes. Mais il y a longtemps que l'université n'est plus un bastion masculin. Alors, pourquoi les sociétés d'étudiants en sont-elles encore un ?

« Ce qui nous lie, au sein des sociétés d'étudiants, explique Andreas Gallmann, c'est le pacte que nous scellons pour la vie et le plaisir que nous avons à cultiver les traditions. » Même celles passées de mode. Ainsi, en dehors des sociétés d'étudiants, plus personne ne sait ce qu'est un « bierzapfel » (sorte de pendentif qui servait à marquer son bock de bière afin d'éviter des confusions fatales à une époque où la syphilis faisait des ravages) ou pourquoi on porte un « vulgo », un surnom (pseudonyme qui, sous la monarchie, servait à protéger des persécutions les étudiants de tendance républicaine).

« Nous cultivons la joie de vivre du XIX^e siècle, déclare Andreas Gallmann, alias « Glen Lukull ». Au fond, tout cela est du théâtre. La pièce a été écrite il y a cent ans, et nous en sommes les interprètes. » Qui jouent en costume, comme il se doit: bottes à revers, pantalons blancs et gants blancs, veste sombre appelée « flaus » et ruban de couleur font partie de la tenue de base du Carolingien. Etant membre d'une société d'étudiants ne pratiquant pas le duel, Andreas Gallmann ne porte pas d'épée, mais toujours une calotte où figure la devise « floreat crescat vivat »: que Carolingia « fleurisse, prospère, vive ».

Le temps de la rébellion est passé

Réminiscences d'une époque où un vent différent soufflait sur les milieux estudiantins: celui du progressisme, de l'esprit républicain, voire de la révolution. Au XIX^e siècle, les étudiants jouaient un rôle politique important, notamment en Allemagne. Les couleurs de la République allemande – le noir, le rouge et l'or – étaient à l'origine celles d'une société d'étudiants. Andreas Gallmann: « Jadis, chaque étudiant était affilié à une société et incarnait la contestation. Aujourd'hui, les sociétés d'étudiants ont perdu tout esprit de rébellion. »

La politique est désormais soigneusement évitée dans les réunions. « Nous ne voulons pas aborder de sujets susceptibles de se transformer en pomme de discorde. » Cela dit, le risque d'empoignades ne serait pas bien grand, tant l'éventail politique des Carolingiens est étroit, avec beaucoup de conservateurs et peu de novateurs.

Mais revenons à la culture des traditions et aux liens qu'elle permet de créer. « Comme historien, je suis particulièrement fasciné par les traditions et les rituels », s'exclame Andreas Gallmann. Une fascination qu'il peut aussi vivre pleinement en participant, au sein d'une corporation, au « Sechseläuten », la fête zurichoise du printemps. Un conformiste pur et dur ? Pas dans tous les domaines. Par exemple, la légalisation des drogues, qu'elles soient douces ou dures, est pour lui une nécessité à notre époque. L'adhésion à l'Europe aussi. Et, dans un tout autre domaine: « Il va sans dire que je défends pleinement le principe de l'égalité des femmes au travail et dans la société. »

Meili Dschen

La flamme ou la cendre – l'être ou le paraître

«La tradition est vivante, souhaitée et ancrée dans un groupe.
Il n'y a donc pas de mauvaise tradition»

Interview : Jacqueline Perregaux, rédaction Bulletin

Werner Meyer est professeur d'histoire générale et d'histoire suisse du Moyen Age à l'Université de Bâle. Il s'est notamment fait connaître du grand public par ses écrits sur la naissance de la Confédération et par ses livres illustrés sur les châteaux forts de Suisse.



JACQUELINE PERREGAUX Y a-t-il une tradition typiquement helvétique ?

WERNER MEYER On ne peut l'affirmer ainsi, car la Suisse ne possède pas une identité culturelle propre. Elle est coupée par des frontières culturelles qui dépassent les limites du pays. La Suisse méridionale appartient à l'espace culturel lombard, l'espace alpin s'étend des Alpes maritimes à la Slovénie, et Bâle fait partie de la tradition culturelle du Rhin supérieur. Abstraction faite des traditions politico-patriotiques qui ont émergé au siècle dernier – le jour de la fête nationale par exemple –, la Suisse ne dispose pas d'une tradition propre.

J.P. Comment définissez-vous la tradition ?

W.M. Il s'agit d'une pratique jugée bonne et souhaitable, qui dépasse la simple habitude et se transmet consciemment. A mes yeux, vouloir parler de mauvaise tradition constitue donc un non-sens. En outre, une chose « que l'on a toujours faite ainsi » ne constitue pas nécessairement une tradition, même s'il s'agit d'une habitude séculaire.

J.P. Comment naissent les traditions ?

W.M. Toute tradition est une innovation qui a bien vieilli et qui est élevée a posteriori au rang de tradition. Cela relève donc davantage de la prise de conscience que de la créativité.

J.P. Quelle est la différence entre une coutume et une tradition ou, en d'autres termes, quand une coutume devient-elle tradition ?

W.M. Il y a des traditions qui ne sont pas des coutumes, mais une coutume est nécessairement liée à une tradition. Ainsi, le carnaval est à la fois une coutume et une tradition. Mais le fait que les compagnies de transport public de la région bâloise privilégient les trams au détriment des bus est une tradition, pas une coutume.

J.P. Quelles sont les conditions nécessaires à l'éclosion d'une tradition ?

W.M. Tout d'abord la présence d'organes institutionnels – associations, groupes ou familles – désireux de répandre et de transmettre une manière d'agir. La tradition doit être perpétuée par un groupe, même si celui-ci est de taille modeste. Une tradition individuelle est une contradiction en soi. J'aime cette citation affirmant que la tradition transmet la flamme et non la cendre : la tradition doit contenir quelque chose de vivant et être fortement enracinée dans l'esprit d'un groupe. Ce n'est pas seulement un scénario que l'on reproduit à l'envi.

J.P. Sous peine de ne retrouver que de la cendre !

W.M. Le « folklorisme » a selon moi un fort goût de cendre. Lorsque les paysans de Suisse centrale entonnent une « youtze » dans la brise d'un soir d'été, c'est l'expression d'une tradition vivante. Mais lorsque des gens peu concernés par la vie d'alpage enfilent une fois par mois leur costume régional pour danser sur des airs d'autrefois avant de s'en retourner à leurs occupations quotidiennes, cela me paraît plutôt « folkloriste ». La flamme de la tradition s'est tue et il ne reste qu'un peu de cendre froide à la surface des choses.

J.P. Une tradition doit-elle être liée à une date ?

W.M. Dans le cas d'une fête, il se peut que l'événement ait lieu à une date précise, mais ce n'est pas indispensable. En ethnologie, on parle de rituel récurrent quand une fête se déroule à une date ou à une saison précise. L'avènement d'une société axée sur la technologie accroît notre indépendance vis-à-vis des saisons et banalise les coutumes temporelles, à moins que celles-ci soient soutenues par d'autres besoins. C'est par exemple le cas des jeunes gens qui, dans les campagnes, font la cour aux demoiselles en plantant un arbre de mai devant leur maison. Ce rite correspond à un besoin intemporel et se perpétue au fil du temps.

J.P. Y a-t-il également de « fausses » traditions ?

W.M. Il existe tout au plus des traditions légitimées par des idées erronées, sans qu'on puisse les qualifier elles-mêmes d'illégitimes. Prenons l'exemple du feu du 1^{er} août en Suisse, introduit en 1890/1891 (c'est donc indiscutablement une tradition) et dont l'origine remonte à d'anciennes coutumes estivales. Aujourd'hui, une opinion largement répandue veut que des châ-



ECM chez Sibling.

Bon. Les Italiens ont vraiment voulu se surpasser cette fois-ci.

L'ECM n'est pas une Maserati, ni une Lamborghini. Non. Elle représente tout simplement le meilleur de la culture du café. Ecco la Technika!

L'Espresso Company Milano ne sait pas faire autrement. Elle a pris les machines à espresso professionnelles que l'on ne trouve que dans les meilleurs bars, en a réduit la taille, les a habillées avec le design qu'il fallait, et les a adaptées à l'utilisation chez soi ou au bureau.

Le café passe avec la pression et la température idéales sur un tamis filtre

très large, ce qui lui donne un arôme parfait ainsi qu'une densité de crème idéale. Evidemment, la Technika sait préparer en même temps un espresso, de la vapeur et de l'eau chaude. Comme ses grandes sœurs. Un cappuccino, un thé, un espresso? Prego, le tout subito – et si l'on veut, cent fois par heure!

La surchauffe est impossible, le pilotage électronique sait faire face à toutes les exigences. Les matériaux employés sont de la plus haute qualité: la «carrosserie» est en acier, l'élément de chauffage brille de tous ses chromes. La cuve qui contient deux litres est en cuivre nickelé. Et par-dessus le marché, une

nostalgie est enfin satisfaite, le plaisir irrésistible de l'amateur d'espresso: pouvoir jouer avec des leviers et des robinets chromés et brillants.

Le vrai connaisseur de l'espresso ne peut pas, hélas, passer à côté de cette machine. Basta.

Machine à espresso Technika, Frs. 2678.–

Moulin à café, Frs. 799.–

Tiroir pour le marc de café, Frs. 289.–

Sibling AG

Münsterhof 16/coin Storchengasse
8001 Zurich

Téléphone 01 211 55 50

Fax 01 211 55 52



teaux de Suisse centrale aient été incendiés en 1291 et que l'on commémore depuis lors ces événements. De telles allégations sont bien sûr fantaisistes. On peut toutefois allumer des feux le 1^{er} août, le jour de la fête nationale suisse, en sachant qu'ils remontent à 1891.

J.P. Où se situe la limite entre la tradition et le mythe ?

W.M. Le mythe est toujours une tentative d'explication, et simultanément de légitimation, d'une idée fondamentale. La remise en question d'un mythe suscite donc généralement un débat assez vif. Mais ne mélangeons pas : celui qui remplace un mythe dans son contexte historique ne remet pas en cause une tradition ou le mythe lui-même, mais tente simplement d'appeler les choses par leur nom. En d'autres termes, on ne conteste pas à la Suisse le droit d'exister en affirmant que le serment du Grütli est une pure légende.

J.P. L'attachement au mythe n'est-elle pas l'expression d'une forme de traditionalisme ?

W.M. Du point de vue traditionaliste, une notion trouve sa légitimité dans le seul fait d'être une tradition et non dans son contenu. Une nouveauté sera rejetée uniquement en raison de son caractère novateur. La Suisse offre à cet égard de nombreux exemples, comme le rapport à la neutralité des milieux attachés

à décrire notre pays comme un « Sonderfall » (l'« exception suisse »). Une attitude qui est souvent liée à la méconnaissance de l'histoire de la neutralité et de la définition même de la neutralité. Ces gens ne savent apparemment pas que l'envoi de mercenaires à l'étranger il y a à peine 150 ans n'était pas considéré comme une atteinte à la neutralité. Dans ce cas, le traditionalisme tend à occulter les arguments rationnels et porte en lui le germe de la dérive fondamentaliste.

J.P. Qu'en est-il du mauvais usage des traditions ? Faute d'explications valables, il est toujours tentant d'invoquer la tradition.

W.M. Certains sont convaincus que notre démocratie est née sur la prairie du Grütli, alors que les prémisses d'une culture démocratique ne sont apparues que sous la République helvétique. De même, notre système militaire de milice ne s'est constitué dans sa forme actuelle qu'au XIX^e siècle, au temps des Etats nationaux. Ces développements ont été antidatés pour répondre à des préoccupations fondamentalistes. Le point crucial est que le tumulte créé autour de ces traditions soit perçu comme une remise en cause des fondements de notre identité.

J.P. La remise en question des traditions est-elle donc synonyme de trahison ?

W.M. Pas nécessairement. On mélange souvent l'identité d'un groupe ou d'un peuple avec l'identité personnelle. D'aucuns se sentent touchés personnellement et ont l'impression de perdre leurs repères s'ils ne peuvent plus croire à telle ou telle vérité.

J.P. Cela montre jusqu'où peut aller l'identification à une cause.

W.M. Assurément. L'image d'une Suisse peuplée de bergers et de paysans est un autre exemple de la problématique liée à l'identité. Par rapport à l'ensemble de la population, le territoire suisse actuel n'a jamais compté davantage de paysans ou de bergers que les autres pays d'Europe. La direction politique a toujours émané d'un petit groupe. Il est donc faux d'affirmer que les paysans de ce pays ont exercé une influence particulière. Mais la légende est tenace : à l'une des entrées de l'aérogare de Zurich-Kloten, les voyageurs pénètrent dans un décor de cloches de vaches et de vie champêtre. On leur rappelle ainsi qu'ils débarquent au pays des armaillis.

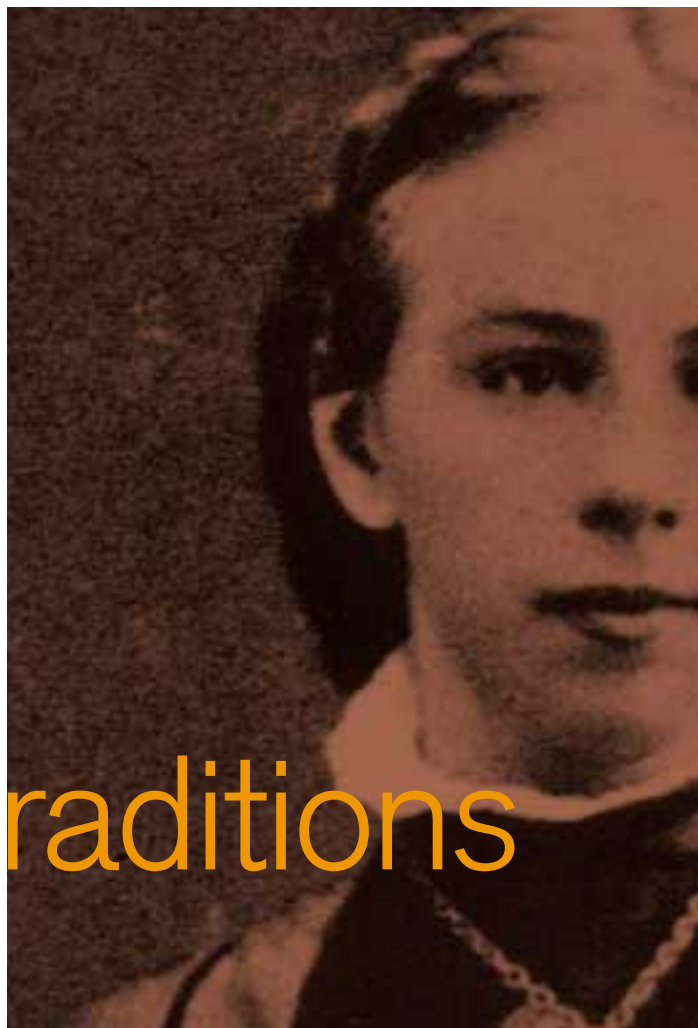
J.P. Il semble qu'à l'origine, le terme de « paysan » constituait une injure.

W.M. Oui, et il est intéressant de constater que cette épithète est d'abord venue de l'extérieur, à savoir des humanistes du sud de l'Allemagne et des milieux urbains et cultivés de l'Italie qui ont dès le XV^e siècle qualifié les Suisses de « paysans ». Comme c'est souvent le cas, l'injure a par la suite été renvoyée à l'expéditeur. Le terme de paysan a perdu son caractère offensant et les Suisses sont devenus fiers de leur tradition campagnarde – soi-disant – unique.



Tabous et traditions

A bousculer les traditions, on accélère le changement. Mais cela n'est pas sans danger. Texte: Karin Burkhard



Contre les rites masculins traditionnels:

Iris von Roten (à gauche) et Emilie Kempin-Spyri.

Estelle et Hannes s'étaient mariés dans une de ces églises typiques de la Nouvelle-Angleterre : en bois, peinte en blanc, simple mais bien tenue. Le célébrant s'était donné beaucoup de peine pour conférer un aspect solennel à l'événement auquel, en dehors des mariés venus de Suisse, n'assistait que le «town clerk» (secrétaire de mairie) de ce petit village du Vermont. Peu avant la cérémonie, pourtant, Estelle avait encore trouvé moyen de le contrarier parce qu'elle ne voulait pas de la phrase sur la fidélité «...jusqu'à ce que la mort vous sépare».

En fait, Estelle et Hannes ne tenaient pas à un mariage religieux : ils vivaient en couple depuis longtemps, hésitant toutefois à institutionnaliser leur relation. En vacances en Nouvelle-Angleterre, ils reparlèrent de mariage et, submergés par l'émotion, décidèrent de convoler. Le hasard fit bien les choses puisque, s'arrêtant pour prendre de l'essence au prochain village, ils aperçurent près de là une plaque portant la mention «Town Clerk». «Pouvez-vous nous marier?», demanda Estelle d'une voix timide. A quoi le fonctionnaire grisonnant répondit : «Baby, you are in the right place!»

Frustration d'une mère

Les futurs mariés ne connaissaient personne dans le Vermont ; et comme il fallait deux témoins, le secrétaire de mairie proposa aimablement de demander au pasteur de les rejoindre. Ce dernier pensa donc qu'ils souhaitaient une cérémonie religieuse.

Estelle s'en retourna seule en Suisse, car Hannes devait finir sa formation post-universitaire aux Etats-Unis. C'est alors seulement qu'elle comprit que leur décision spontanée ne faisait pas l'unanimité. La mère d'Estelle sombra même dans la dépression et reprocha à sa fille de l'avoir en quelque sorte trahie en la privant non seulement de ce grand jour, mais aussi de la période de préparatifs qui le précèdent. Pour elle, il s'agissait d'un mariage à la sauvette, indigne d'une bonne famille !

Estelle n'est pas la seule à avoir fait une telle expérience. Le non-respect des traditions est source de contrariétés à titre privé ou sur le plan social. Rien de plus commode que de se référer aux traditions, aux usages et aux conventions. Le fait de perpétuer les coutumes des anciens est légitime a priori et dispense de toute forme de réflexion. Par contre, dès que l'on rompt avec la tradition et que l'on refuse les rituels qui s'y rattachent, on brise un tabou sans toujours mesurer la gravité d'un tel geste. Estelle n'a pu se réhabiliter vis-à-vis de sa famille qu'en organisant une grande fête très conventionnelle pour le baptême de son fils, en lieu et place du mariage.

Les femmes, notamment, se sont heurtées à l'hostilité déclarée de leur entourage et de la société en général quand elles ont voulu passer outre à certaines traditions patriarcales bien ancrées. Les plus exposées aux représailles sociales ont été les pionnières de la défense des droits de la femme, qui remettaient en cause la domination des hommes en politique et dans le monde du travail. Les conséquences ont souvent été désastreuses et nombre de ces militantes en ont été brisées.



Tradition du mariage : conflits programmés

Emilie Kempin-Spyri (1853–1901) par exemple, a été la première femme à obtenir son diplôme de droit (avec la mention «summa cum laude»). Douze ans plus tard, elle en était réduite à solliciter un emploi de servante, faute de pouvoir travailler comme juriste. On lui fit observer à plusieurs reprises que les femmes n'avaient pas leur place dans la vie professionnelle.

Dans son désespoir, elle interjeta recours auprès du Tribunal fédéral de Lausanne, lequel statua en 1887 que la demanderesse, en pensant pouvoir s'appuyer sur l'art. 4 de la Constitution fédérale («Tous les Suisses sont égaux devant la loi», ndlr) et en déduire que ladite Constitution postulait une totale égalité juridique des sexes pour l'ensemble du droit public et privé, avait adopté une conception aussi hardie qu'inusitée... qui ne saurait cependant être admise.

Soixante-dix ans plus tard, le sort réservé à Iris von Roten (1917–1990) ne fut pas plus enviable quand elle partit en guerre contre la domination des hommes, exigeant de pouvoir exercer son métier d'avocate, et voulant imposer toute une série de droits politiques et sociaux en faveur des femmes.

Son ouvrage «Frauen im Laufgitter» (Femmes en cage), paru en 1958, prônait l'émancipation des femmes et montrait qu'en réalité, les usages et les conventions helvétiques condamnaient les femmes à mener une vie effacée : «Les folles aventures, l'attrait des pays lointains, le plaisir de se mesurer à autrui, l'indépendance, la liberté, bref le fait de vivre sa vie, semblaient

En tout temps. Nous sommes là.

WINTERTHUR et CREDIT SUISSE —une équipe gagnante en bancassurance.

Vous pouvez nous joindre en tous cas toute l'année, 24 heures sur 24, au numéro 0800 809 809 ou sur www.winterthur.com/ch. Votre conseiller se tient également à votre disposition pour vous donner de plus amples informations.

winterthur



Iris von Roten

«En fait d'aventures,
il restait aux jeunes mères
la compagnie d'enfants
pleurnichards»

effectivement réservés aux hommes dans les écrits comme dans l'action. Restait pour les jeunes filles : le tricot, la cuisine, le ménage et la compagnie d'enfants pleurnichards. Elles étaient destinées à vivre une sorte de seconde enfance ennuyeuse à mourir. Le père était remplacé par le mari, seul en mesure de décider puisqu'il tenait les cordons de la bourse.»

Un monopole en danger

Les hommes suisses en furent scandalisés. L'analyse aussi brillante que radicale que faisait Iris von Roten des prérogatives de la gent masculine choqua même ceux qui partageaient ses idées. Elle avait fait une description minutieuse du système patriarcal et de ses implications dans tous les domaines de la vie sociale. Une telle clairvoyance était inhabituelle à cette époque.

De toutes parts, on tira à boulets rouges sur la militante. On peut même s'étonner de l'ampleur de la hargne qu'elle avait suscitée. Les critiques littéraires rivalisèrent de mauvaise foi ou procédèrent tout bonnement à une mise à mort. A les relire aujourd'hui, on pourrait penser que «Frauen im Laufgitter» était un ouvrage pornographique ou un appel au génocide à l'encontre du sexe masculin.

Une nouvelle édition de ce livre fut publiée en 1991, soit de nombreuses années plus tard, et devint immédiatement un best-seller en Suisse alémanique. Il est vrai que les années 90 étaient plus favorables à la condition féminine. Dans les années 50, certaines exigences d'Iris von Roten avaient été perçues comme des attaques d'une incroyable audace contre les privilèges masculins. Maintenant elles étaient entrées dans les mœurs.

Iris von Roten n'a pas été témoin de sa réhabilitation ni du grand succès de son œuvre. Pas plus que son mari, Peter von Roten, qui avait pourtant prédit ce succès : «Ton livre sera encore lu dans 2000 ans, et je ne plaisante pas [...] une œuvre digne de pionniers comme Copernic ou Kepler.»

Pourtant, les traditions politiques ne sont pas aussi figées qu'on le pense. On a constaté une évolution bienvenue, du moins dans les dernières années, et les femmes qui ont courageusement milité en faveur de cette ouverture y sont sans doute pour quelque chose. Même les sacro-saintes institutions de l'appareil étatique peuvent désormais être contestées sans que l'auteur d'une telle analyse ne soit immédiatement condamné à la guillotine.

Le débat autour du dernier ouvrage de Walter Wittmann «Direkte Demokratie – Bremsklotz der Revitalisierung» (Démocratie directe, un boulet pour la revitalisation) l'a bien montré récemment. Car il y eut un échange d'idées d'une bonne tenue sur les points qui méritaient réflexion dans la polémique soulevée par Wittmann. Il en va de même pour le débat sur la neutralité de la Suisse ou sur la «formule magique» du gouvernement helvétique, qui ne serait plus aussi intouchable.

Mis au placard, puis glorifiés

Une ouverture semblable est en train de se produire dans l'économie suisse. De nombreuses conventions sont actuellement battues en brèche, même si le fait de n'appartenir ni aux hautes sphères de la société ni à l'une des coteries masculines traditionnelles est un handicap pour se faire entendre et accepter. Et la réussite financière n'est pas non plus un gage suffisant d'intégration, l'exemple récent du financier René Braginsky est assez éloquent à cet égard.

Le silence fait sur les revenus de tout un chacun était aussi une institution respectée depuis des générations en Suisse. Et ne voit-on pas l'impensable se produire ? Que ce soit sous la pression de la mondialisation ou du fait d'une nouvelle législation, les écarts monstrueux entre les revenus du haut et du bas de l'échelle sont sous les feux de la critique.

Une certaine rigidité s'est par contre maintenue dans les milieux scientifiques du pays. Les chercheurs qui se démarquent des thèses en vigueur et rompent avec des traditions établies sont tout d'abord mis à l'écart. Ce qui n'est d'ailleurs pas typiquement suisse. «Les milieux scientifiques manquent de souplesse quand il s'agit de connaissances inédites, dit ainsi Udo Pollmer, chimiste spécialiste de l'alimentation et l'un des critiques scientifiques les plus remarquables d'Allemagne. Ce faisant, ils entravent les progrès plus qu'ils ne les encouragent.» C'est un phénomène que Pollmer observe lui-même dans la recherche sur l'ESB, où des résultats «passent à la trappe» lorsqu'ils dérangent.

Il n'est pas étonnant dès lors que «les progrès sont toujours venus de gens qui n'appartenaient pas au système» : de Galilée à Einstein ou de Darwin à Werner Forssmann.

Ce dernier avait mis au point des approches entièrement novatrices pour le traitement des maladies cardiaques, mais ne réussit pas à convaincre les autorités de la faculté. «Avec de tels tours de passe-passe, vous pouvez vous faire agréer dans un cirque mais pas dans un hôpital digne de ce nom», lui fit savoir son confrère Ferdinand Sauerbruch. Forssmann se vit pourtant décerner le prix Nobel de médecine en 1956.

Pour conserver sa vitalité, la Suisse a besoin de francs-tireurs courageux parallèlement aux traditionalistes éclairés. Cela permettra d'éviter que la société ne s'endorme sur ses lauriers et ne tombe dans une dangereuse autosatisfaction débouchant souvent sur la stagnation.

Le Chemin — tradition religieuse revisitée

L'«itinéraire culturel européen» témoigne du renouveau de la tradition religieuse : aujourd'hui, la recherche de sens fait revivre le Chemin de Saint-Jacques, que tant de pèlerins ont parcouru au Moyen Âge, qui en quête d'une grâce, qui par pénitence.

Rosmarie Gerber, rédaction Bulletin



Recueillement, solitude et privations
caractérisent le Chemin de Saint-Jacques.

Au cours des dernières décennies, les Eglises chrétiennes officielles ont rétréci comme peau de chagrin. Le théologien réformiste suisse Hans Küng craignait déjà depuis longtemps de voir l'Eglise catholique devenir une institution hypocrite éludant les questions essentielles de l'humanité, ne remarquant même pas à quel point elle s'acharne à transmettre comme vérités des idées du passé et des notions traditionnelles vides de sens, à quel point elle s'est éloignée du message originel dans l'enseignement et dans la vie.

La mise en garde de Hans Küng semble être arrivée trop tard pour beaucoup car, aux grandes dates religieuses, les organisations laïques ont pris depuis longtemps le relais pour s'occuper de tous ceux et celles qui se sentent seuls et désemparés. Ainsi, vers Noël, les agences de voyages invitent les privilégiés à se rendre dans les Caraïbes pour échapper aux frimas de la fête de l'Amour, alors que l'Armée du salut, la Main tendue et bien d'autres institutions caritatives mettent les bouchées doubles pour venir en aide aux plus démunis. A Pâques et à la Pentecôte, la police de la route, les services de dépannage et de secours sont les ordonnateurs du happening automobile que sont devenues les grandes fêtes religieuses.

Adieu à la toute-puissance de l'Eglise

D'un côté, la toute-puissance de l'Eglise faiblit lentement mais sûrement; de l'autre, on semble redécouvrir les traditions chrétiennes. Témoin l'immense succès des retraites et autres journées de méditation organisées durant l'Avent par les centres de rencontre réformés. Assister à la messe de minuit le 24 décembre devient un événement quasiment exotique. Les jeûnes du Carême remplacent avantageusement les très coûteuses semaines de remise en forme. Baignant dans le bien-être, les Suisses sont toujours plus nombreux à retrouver l'ordre de l'ancienne année liturgique, à s'accrocher aux coutumes chrétiennes pour déclarer aussitôt n'y voir qu'une expérience communautaire sans signification religieuse. Walter Hartinger, professeur ordinaire d'ethnographie à l'Université de Passau, n'admet pas cette explication dans son ouvrage «Religion und Brauch» (Religion et coutumes). Pour lui, l'élément essentiel de toute coutume tient finalement à ce qu'elle ne dépend pas entièrement du libre choix de l'individu, mais du fait que sa pratique est imposée par une sorte de rituel ancestral d'où le religieux n'est pas absent.

Résurgence des traditions religieuses

C'est aussi de religion qu'il s'agit dans le nouvel ouvrage publié par les Editions Comenius à Hitzkirch (canton de Lucerne) sous le titre «Gewusst wie und woher – Christliches Brauchtum im Jahreslauf» (Le pourquoi et le comment des coutumes chrétiennes). L'auteur, Thomas Binotto, rédacteur de «Forum», le bulletin paroissial de l'Eglise catholique du canton de Zurich, déclare prosaïquement que chaque être humain connaît un jour une situation dans laquelle le contrôle de la vie lui échappe et où

il se sent amené à renouer avec la tradition religieuse en comprenant les limites du rationalisme solitaire.

Thomas Binotto a raison. D'innombrables sites Internet témoignent de la renaissance et de l'attrait des anciens chemins et lieux de pèlerinage dans toute l'Europe. Tandis que paroisses et voyageurs spécialisés vendent à leurs ouailles des excursions «tout compris» à Lourdes, Fatima ou Altötting dans l'esprit d'une contemplation «sur le pouce» ou d'un voyage à l'étranger justifié par des motifs religieux, des organisations et des pèlerins militent, page après page et de multiples façons, pour la longue marche vers Saint-Jacques-de-Compostelle.

Pour Einsiedeln, un Père Pèlerin repu, la tête rouge comme une tomate, donne des conseils pour les étapes avant et après le centre monastique. Sur un ton très neutre, le petit Père virtuel explique aux internautes assoiffés de connaissances que le Chemin de Saint-Jacques est un pèlerinage du Moyen Age conduisant au tombeau (présumé) de l'apôtre Jacques à Santiago de Compostela. Pendant des siècles, venant de toute l'Europe, des centaines de milliers de pèlerins ont marché jusqu'à Santiago, de sorte qu'on peut parler d'un véritable phénomène de tourisme de masse. Einsiedeln était alors un haut lieu de pèlerinage et une étape importante pour les Jacquets venant du Nord et de l'Est.

Les grandes voies de pèlerinage se rejoignent outre-Pyrénées pour former le «Camino Francés».



Plates-formes de contacts pour pèlerins

La bourse de contacts des pèlerins hébergée sous www.ultreia.ch ne fait pas non plus dans la bondieuserie : Yvette aimerait se rendre de Fribourg à Santiago à vélo et cherche d'autres fans de la petite reine. Henri est lui aussi pour la bicyclette, mais il privilégie les étapes de deux à trois semaines entrecoupées de pauses séculières. Sébastien («21/H») aime la marche et a déjà onze semaines «dans les jambes» sur le Chemin de Saint-Jacques. Cet été, il veut marcher trois semaines de plus et cherche de la compagnie. Joseph a fini le millénaire sur le Chemin de Compostelle et aimerait partager ses expériences autour d'une bonne bouteille.

Sous <http://members.tripod.es>, la «Fraternité internationale» fait, elle, de la publicité pour la «Via Europae», favorise les contacts entre pèlerins et pèlerines de Compostelle et assure que le Chemin de Saint-Jacques marque tous ceux qui le parcourent, que le pèlerinage est une bonne chose et que tout le monde devrait le faire. Depuis le 3 avril, www.franziska.ch découvre cette «bonne chose». Le 15 mai, elle informe la communauté Internet depuis Navarrete : «Un peu fatiguée, avancé lentement.» Franziska ne tombe pas précisément dans l'extase religieuse, mais se contente de décrire l'ambiance d'une simple excursion : «Enfin mangé, beaucoup bu, enfin douchée, enfin couchée.» Même si c'est la randonnée qui l'intéresse avant tout, elle n'en oublie pas moins de faire figurer les tampons d'étape sur le Net.

Jolanda Blum, auteur du guide «Les chemins de Saint-Jacques à travers la Suisse» récemment publié aux Editions Ott, interprète les habitudes et l'état d'esprit des nouveaux pèlerins : «L'oreille écoute le silence et s'offusque du bruit. A l'heure où toutes sortes d'expériences touristiques nous sont proposées, comme les expéditions en VTT, le chemin du pèlerinage conserve son affinité profonde avec le chemin de la vie. Chaque pèlerin rencontre en chemin ses propres limites et vit des expériences qui remettent en question les images, les peurs et les certitudes de sa vie.»

«Celui qui se rend à Compostelle, confirme Thomas Binotto, est en quête de sens. Il est illusoire, insiste-t-il, de croire qu'on peut accomplir un pèlerinage en dehors de tout rapport avec l'Eglise. Si tel était le cas, les chemins de pèlerinage conduiraient depuis longtemps à Bill Gates.»

Thomas Binotto a peut-être raison, mais peu de pèlerins des temps modernes abonderaient dans son sens. Peu avant de prendre le chemin de Santiago, le directeur d'une entreprise industrielle travaillant avec l'étranger souligne l'intérêt qu'il porte à la culture et précise qu'il ne fait pas partie de l'Eglise catholique. Après trois mois de pèlerinage, un romaniste de 50 ans parle du test d'endurance psychique que constitue la marche solitaire vers Santiago et fait savoir à tous ceux qui veulent l'entendre qu'il n'a évidemment pas baisé le manteau miraculeux de

l'apôtre dans la basilique.

La rédemption au bout du chemin

Le 25 juillet 1980, quelque 150 000 pèlerins fêtent la Saint-Jacques. Connu pour tremper sa plume dans le fiel, le journaliste Norman Foster, qui était sur place, décrit le mélange de dévotion populaire et de grossière mise en scène, de plaisirs bon marché et de faste inédit. Tout à la fin de l'ouvrage qu'il a consacré aux pèlerins, il tombe dans le piège du sens et s'empêtre dans le filet des traditions chrétiennes profondes. Norman Foster s'extasie devant la poésie de Santiago comme un enfant émerveillé : «Et dire que tout cela a été créé par l'esprit, les muscles et l'imagination d'innombrables anonymes qui ont emprunté le dur et interminable chemin de Saint-Jacques pour trouver leur véritable identité – et chercher le salut.»



Au Moyen Age, le monastère de Rüeggisberg (canton de Berne)



était une importante étape sur le Chemin de Saint-Jacques.

Santiago, une efficacité à faire perdre la tête

Depuis deux millénaires, une dépouille plus que douteuse fait l'histoire culturelle de l'Europe et déplace les foules. Saint-Jacques est vivant.

L'apôtre Jacques, dit la légende, était un agitateur virulent au service du Seigneur. Quarante-quatre ans après Jésus-Christ, il aurait été dénoncé par un scribe juif. Hérode Agrippa le fait décapiter à Jérusalem. Afin que le corps sans tête de Jacques ne se décompose pas bêtement en Terre sainte, l'«Ange du Seigneur» aurait organisé personnellement la translation du cadavre et le transfert de quelques disciples en Galice au cours d'un voyage de sept jours.

Création de l'insigne du pèlerin

C'est lors de ce voyage en mer organisé par le Ciel qu'est créé, en même temps que la légende, l'insigne des pèlerins, la coquille Saint-Jacques. Le cheval d'un gentilhomme portugais se cabre devant la lumière surnaturelle qui entoure la dépouille du saint voguant sur les flots; le gentilhomme tombe à l'eau, et les vagues le portent jusqu'à l'équipage du «vaisseau fabuleux». Les disciples découvrent alors que l'homme est recouvert de coquilles Saint-Jacques.

Jacques est enterré à Santiago de Compostela et, en reconnaissance de la place qui lui est faite en terre chrétienne, il accomplit des miracles.

Pourtant, le tombeau reste longtemps ignoré. Il faut attendre 759 pour que Alphonse II d'Asturie érige une église sur les ossements de saint Jacques. Ses successeurs en font un lieu sacré et la capitale européenne des pèlerins. Les premiers écrits attestant l'existence de ce lieu de pèlerinage figurent dans le martyrologe du moine français Usuard et sont publiés en 865 après Jésus-Christ. En tant que protection contre les Maures, le reliquaire au contenu controversé devient un élément central de la campagne de relations publiques en faveur des croisades.

Au XII^e siècle, l'église est déjà devenue basilique, alors que les pèlerins, arborant la coquille Saint-Jacques, arpentent par milliers les chemins allemands et français qui conduisent à Santiago de Compostela. Partout sur le chemin s'érigent de nouvelles églises, se construisent de nouvelles auberges. Des voyageurs de toute l'Europe viennent déposer leurs vœux secrets, expier leurs fautes, chercher un rapide adoubement pour aller délivrer les Lieux saints ou tout simplement fuir une vie étriquée devenue insupportable.

A travers les siècles, l'apôtre décapité protège chevaliers et bergers grabataires, se rend utile comme saint patron des travailleurs et des portefaix et étend son manteau sacré sur de nombreuses villes.

Le journaliste Norman Foster parle ainsi des lieux de pèlerinage de la fin du Moyen Âge: «Le chemin de Jérusalem est imbibé du sang de la noblesse européenne, la route de Rome

Au bout du voyage, plus près du salut: la cathédrale de Santiago de Compostela



pavée des turpitudes d'hommes d'Eglise corrompus; mais le chemin de Saint-Jacques est la clé qui ouvre l'Europe des ténèbres à la création artistique.»

L'Europe fait revivre Saint-Jacques

Depuis 1987, «l'Europe des ténèbres» a renoué avec le mythe des chemins de Compostelle. Le Conseil de l'Europe proclame les chemins convergeant vers Saint-Jacques premier itinéraire culturel européen, en recommandant la protection du patrimoine historique, littéraire, musical et artistique né du pèlerinage. En Allemagne, en France et en Suisse, on redécouvre les chemins de Saint-Jacques, on les aménage et on les balise. Les quatre grandes voies, y compris celle venant du sud de l'Allemagne et de la Suisse, se rejoignent outre-Pyrénées pour former le «Camino Francés» qui, long de 700 kilomètres, conduit les pèlerins côte à côte jusqu'au but final: Santiago de Compostela.

Un an plus tard est fondée à Lausanne l'association suisse Les Amis du Chemin de Saint-Jacques. Son secrétariat central, route de Montfleury 38, à 1214 Vernier, aide les pèlerins en leur proposant du matériel, des récits, des adresses et des documents d'ordre culturel. Mais Suisse Tourisme et certains offices de tourisme locaux misent eux aussi sur le chemin sacré et, comme jadis, sur la prospérité apportée par les pèlerinages.



Pouvoir toujours compter sur un soutien efficace of Global Custody.

Leader en Global Custody, nous offrons à nos clients exactement ce qu'ils recherchent: un soutien fiable et constant pour leur équipe. Nous procédons à une analyse approfondie et globale de la performance et des risques de votre portefeuille tout en surveillant le respect des prescriptions légales et de la mise en œuvre de votre stratégie de placement. Controlling et reporting, ainsi que consolidation et compliance monitoring prennent alors toutes leur importance. Et vous profitez à la fois de notre longue expérience et de notre conseil personnalisé. Si vous recherchez, vous aussi, un solide gardien de vos intérêts, appelez-nous au **022 392 37 45** ou **021 340 26 52** pour un premier entretien.
www.csam.ch/gir

Optimiser ses impôts avec des assurances-vie liées à des fonds de placement

« On voit exactement quel montant l'assurance-vie liée à des fonds de placement permet d'économiser », affirme Giorgio Jeni, Product Manager à l'Insurance Competence Center de Credit Suisse Private Banking.

Interview : Kilian Borter

KILIAN BORTER Les banques créent des produits toujours plus complexes. Exemple : les assurances-vie liées à des fonds de placement. Comment les clients peuvent-ils garder la vue d'ensemble ?

GIORGIO JENI Les assurances-vie liées à des fonds de placement sont depuis longtemps un instrument de prévoyance privilégié. Chez Credit Suisse Private Banking, une assurance-vie sur deux conclue aujourd'hui est liée à un fonds de placement. Ce type d'assurance permet au client de se constituer une solution de prévoyance individuelle tout en bénéficiant de meilleures perspectives de rendement.

La nouvelle possibilité de comparaison en ligne sur Insurance Lab apporte de la transparence au client et aide celui-ci à faire le bon choix.

K.B. Qu'y a-t-il de neuf dans ces possibilités de comparaison ?

G.J. Avec Insurance Lab de Credit Suisse Private Banking, le client peut pour la première fois faire ses calculs sur la base de ses données propres au lieu d'exemples standard. Il peut donc estimer lui-même

s'il a intérêt à investir dans un fonds lié à une assurance-vie ou dans un fonds normal, puisqu'il voit combien d'argent il épargnerait dans sa situation actuelle.

K.B. Comment fonctionnent les assurances-vie liées à des fonds de placement ?

G.J. Le client commence par déterminer combien d'argent il veut investir pour combien de temps dans une telle assurance. Puis il choisit des fonds de placement. Comme dans les assurances-vie normales, un capital-décès est versé au cas où le client décéderait avant l'échéance de la police. Ce capital est généralement supérieur au montant initialement investi.

K.B. Que se passe-t-il normalement à l'échéance de la police d'assurance-vie ?

G.J. La contre-valeur des parts de fonds est versée à l'expiration du contrat. Dans les assurances-vie liées à des fonds de placement, elle est généralement plus élevée que dans les assurances-vie normales parce que le placement en parts de fonds produit un meilleur rendement.

K.B. Quel est le client type pour ce genre de produit ?

G.J. Il s'agit d'une personne âgée de 50 à 66 ans et disposant d'un capital moyen (à partir de 50 000 francs). Très attentive à sa situation fiscale, elle veut assurer la prévoyance de ses proches, exige un rendement appréciable et recherche la flexibilité dans ses décisions de placement.

K.B. La flexibilité signifie-t-elle que l'on peut changer de fonds à tout moment ?

G.J. En principe, le client peut changer de fonds comme il l'entend. Mais les changements fréquents n'engendrent pas seulement des rendements plus élevés, ils occasionnent aussi des frais supplémentaires. La flexibilité signifie également que le client peut intégrer différents fonds de son choix dans son assurance-vie.

Un maximum de dix fonds est possible pour chaque contrat. Cependant, il est rarement judicieux d'inclure trop de fonds, chaque fonds de placement étant déjà fortement diversifié. La plupart de nos contrats comprennent de un à quatre fonds.

K.B. Quels sont les avantages du produit par rapport aux fonds sans assurance-vie ?

G.J. Dans les placements habituels en fonds, les rendements ne sont pas aussi intéressants du point de vue fiscal que dans l'assurance-vie. Ceux des fonds Portfolio et des fonds de placement en obligations, notamment, sont soumis à l'impôt sur le revenu. Si l'on intègre ces mêmes fonds dans une assurance-vie liée à des fonds de placement, ils peuvent parfois être exonérés d'impôt.

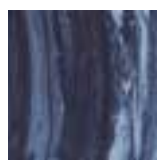
K.B. Avez-vous un exemple ?

G.J. Prenons le cas d'un client qui a investi 100 000 francs et perçu à l'échéance un montant de 150 000 francs. Le rendement est exonéré d'impôt à condition que le client ait atteint sa soixantième année au moment du versement et que le contrat ait une durée minimale de dix ans. Cela n'aurait pas été possible avec les mêmes fonds achetés sans assurance-vie.

Pour comparer en ligne les assurances-vie et les combiner à plus de 100 fonds : www.cspb.com/insurancelab



UN DES GRANDS GESTIONNAIRES DE FORTUNE MODERNES.



Nos activités de conseil pour une clientèle exigeante reposent sur près de 250 ans de tradition bancaire. Ce capital-expérience, gage de sécurité à tous les niveaux, nous l'investissons jour après jour dans chaque entretien, ce qui nous permet de nouer des relations personnelles et favorise la compréhension mutuelle nécessaire à une gestion de fortune moderne. Proches de nos clients et du marché, dans un climat de confiance et de discrétion, nous offrons **le cadre idéal pour un private banking cultivé.**



La police numéro 5
est le plus ancien contrat
dans le portefeuille
de la Winterthur Vie.

Winterthur Vie : 75 ans de prévoyance

L'esprit de pionnier des montagnards est certes connu. Mais la société Automobilverkehr Frutigen-Adelboden AG (AFA) a quand même fait preuve d'une rare perspicacité en matière de prévoyance professionnelle: en 1926, soit soixante ans avant l'entrée en vigueur de la loi fédérale sur la prévoyance professionnelle vieillesse, survivants et invalidité, elle signait avec la Winterthur Vie un contrat de prévoyance professionnelle pour

ses six chauffeurs. Au volant de leurs deux véhicules automobiles, ces chauffeurs déchargeaient le service des diligences postales sur les petites routes de montagne. Ce qui créa un certain émoi, du moins au début. On lit ainsi dans le premier rapport annuel de la société: «Une question épineuse est assurément celle des chauffeurs, qui constituent un grand danger. Après de pré-

tendus cours de conduite, il n'est pas rare en effet que l'un ou l'autre cause un accident dès sa première sortie.» Nul ne sait s'il s'agit là du motif ayant incité L'AFA à se pencher sur la prévoyance professionnelle. Toujours est-il que L'AFA est restée fidèle à la Winterthur Vie. Sa police, qui porte le numéro 5, est le plus ancien contrat dans le portefeuille de la compagnie d'assurances.

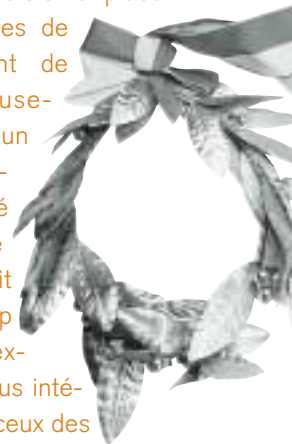
www.directnet.ch – sécurité, rapidité, disponibilité

Credit Suisse Banking ouvre ses portes virtuelles en veillant à assurer sécurité, rapidité et disponibilité. Avec Direct Net, la banque permet aux clients de réaliser simplement et efficacement leurs opérations de

paiements et leurs transactions boursières. Et cela gratuitement, exception faite des frais de compte et des droits de garde, avec possibilité d'aménagement en fonction des besoins personnels de l'internaute. Autres avantages de Direct Net: informations boursières par SMS ou e-mail, crédit de 25 francs sur les frais de courtage ou la commission d'émission pour la Suisse. Des procédures d'identification éprouvées assurent une sécurité maximale, et le système pare-feu protège les serveurs de la banque contre le piratage informatique. Informations complémentaires et formulaires d'inscription: www.directnet.ch ou 0844 800 844.

Lauriers écologiques

Faire le bien et le faire savoir, cela peut faire gagner un prix. Fin mars, l'Association Suisse pour l'Intégration de l'Ecologie dans la Gestion d'Entreprises (ASIEGE) a sélectionné les meilleurs rapports environnementaux des entreprises helvétiques. 46 entreprises étaient en lice. Dans la catégorie des grandes entreprises, le rapport environnemental 1999/2000 du Credit Suisse Group a remporté la troisième place. Des spécialistes de l'environnement de PricewaterhouseCoopers et un jury indépendant ont estimé que le compte rendu du Credit Suisse Group était le plus exhaustif et le plus intéressant parmi ceux des prestataires financiers en Suisse. Mais le Groupe ne se contente pas d'une bonne communication en matière de durabilité; il agit également au quotidien dans le respect de l'environnement, comme le prouve le certificat ISO 14001 qui lui a de nouveau été attribué en 2000. La version imprimée du rapport environnemental peut être obtenue sous forme de résumé au moyen du bon de commande ci-joint. La version intégrale est disponible sur www.creditsuisse.com/sustainability.





Travailler sans souci à l'étranger

« Propeller » fait souffler un vent nouveau sur le marché du travail : l'entreprise britannique est spécialisée dans le transfert de personnel à l'étranger. En coopération avec le Credit Suisse et d'autres partenaires de choix, les professionnels de Propeller facilitent la vie de milliers d'expatriés et de responsables des ressources humaines.



Paquebot : autrefois symbole de travail et d'une vie meilleure aux antipodes.



Les expatriés ont aujourd'hui moins de soucis avec leurs bagages, mais davantage avec la bureaucratie.



Texte : Christa Huber

La globalisation de l'économie et l'avènement d'Internet rapprochent toujours plus les marchés et les hommes. Rien d'étonnant dès lors si le rêve d'un marché du travail « sans frontières » devient peu à peu réalité. Propeller, le premier service d'expatriation entièrement intégré, n'élimine certes pas les frontières, mais il aide les responsables des ressources humaines et le personnel expatrié à surmonter plus facilement les obstacles administratifs. En effet, tout transfert à l'étranger est d'une grande complexité : il faut obtenir les permis de travail et de séjour, veiller à la couverture d'assurance-maladie et à la sécurité sociale, sans parler des exigences de l'expatrié lui-même, qui veut dès son arrivée pouvoir téléphoner et régler ses factures. Au lieu de s'acclimater lentement aux us et coutumes du pays, le collaborateur doit donc affronter la paperasserie. « Nous soulageons notamment les services des ressources humaines des tâches administratives liées aux transferts et leur permettons de se consacrer à leurs

priorités », affirme le CEO de Propeller, David Kneeshaw.

Qui est Propeller ?

Propeller est une société indépendante se consacrant au transfert international de cadres et de spécialistes. Elle est la première entreprise de ce type à proposer une assistance en ligne (www.propelleronline.com) associée à une prise en charge individuelle.



La création de Propeller repose sur une initiative et un investissement de Rentenanstalt/Swiss Life, qui ont permis aux deux fondateurs, David Kneeshaw et Simon Barwell, de se lancer sur le marché. Les deux directeurs travaillaient auparavant chez Swiss Life UK. Et comment ont-ils identifié le besoin d'un tel service ? « Des enquêtes approfondies auprès des directeurs de ressources hu-



Mario Cramer, chef Business Development and Controlling e-Channels Switzerland

« Les expatriés sont un segment de clientèle très intéressant pour le Credit Suisse »

maines (DRH) et du personnel expatrié ont fait ressortir un besoin de conseil et d'assistance, déclare David Kneeshaw. Pour les expatriés, les procédures administratives de transfert à l'étranger constituent un stress majeur. » Selon les analyses effectuées, la Suisse et le Royaume-Uni, avec chacun quelque 100 000 expatriés, sont les principaux marchés européens. Un collaborateur étranger sur cinq établi en Suisse est employé par une société étrangère. C'est pourquoi Propeller se concentre pour le moment sur ces deux pays.

Des partenaires de choix

Propeller a investi beaucoup de temps dans la recherche de partenaires compétents. « Nos alliances garantissent un haut niveau de qualité et font économiser du temps et des coûts aux clients », souligne Simon Barwell. En

Suisse, l'entreprise a recours à JBC AG, expert confirmé en matière d'obtention de permis de séjour et de travail. Le Credit Suisse apporte son professionnalisme dans le domaine des services bancaires. Quant à KPMG, il fournit à Propeller l'assistance requise dans les questions de fiscalité. Par ailleurs, des alliances avec une grande compagnie suisse d'assurance-maladie et dans la téléphonie mobile seront annoncées bientôt.

Fluidité, simplicité, sécurité

Pourquoi Propeller est-il unique ? « Propeller est la première société à proposer des services en ligne et un conseil individuel regroupés dans une solution intégrée. Les données personnelles et les informations relatives à l'entreprise ne doivent être saisies qu'une seule fois pour assurer la mise en œuvre des procédures, dans une optique de fluidité, de simplicité et de sécurité », explique David Kneeshaw. Le site Web de Propeller permet aux DRH et aux expatriés de s'informer de l'état d'avancement de leurs dossiers et des délais les concernant. Des spécialistes sont disponibles en Suisse et au Royaume-Uni pour répondre aux questions via un centre d'appel. Les DRH ont également accès à un interlocuteur personnel afin de traiter les besoins individuels.

CONFORT BANCAIRE POUR TRAVAILLEURS NOMADES

En sa qualité de chef Business Development and Controlling e-Channels Switzerland, Mario Cramer est responsable du projet Propeller au Credit Suisse. « Spécialisés en e-business, nous recherchons toujours des partenariats intéressants et des idées novatrices, précise-t-il. Outre un concept commercial convaincant, Propeller possède la base solide de Rentenanstalt/Swiss Life. » L'offre du Credit Suisse pour les cadres et spécialistes étrangers en Suisse comprend des comptes en francs et en euros, des cartes de crédit et les produits de banque directe. « Les expatriés sont un segment de clientèle très intéressant, dit Mario Cramer. C'est pourquoi nous voulons établir avec eux des relations s'inscrivant dans la durée en leur apportant un service de qualité. »

L'art de pa



rtager.

Nombreux sont ceux qui, comme vous, dévorent le Bulletin avec intérêt et passion. Encore plus nombreux sont pourtant ceux qui ne savent pas ce qu'ils perdent tous les deux mois, parce qu'ils ignorent l'existence même du Bulletin.

Alors, partagez votre joie de lire avec vos amis et relations. Rien de plus simple: indiquez-nous le nom et l'adresse d'une personne que le Bulletin est susceptible d'intéresser, et nous lui enverrons le prochain numéro en nous référant à votre recommandation.

Tout comme vous, ce nouveau lecteur recevra le Bulletin gratuitement, qu'il soit ou non client du Credit Suisse.

Merci.

Veuillez utiliser à cet effet le bon de commande ci-joint. Ou rendez-nous visite sur notre site : www.credit-suisse.ch/bulletin

bulletin

Le magazine de Credit Suisse Financial Services et de Credit Suisse Private Banking

« Pays du soleil, le Tessin
s'est mué en un pôle d'attraction
économique », constate
Sara Carnazzi, Economic
Research & Consulting.

Un canton déborde ses frontières



Le Tessin est bien plus qu'un lieu de vacances pour Suisses allemands fortunés. Presque sans que le reste de la Suisse s'en aperçoive, le canton méridional est devenu un pôle d'attraction économique très apprécié des investisseurs tant suisses qu'étrangers. **Sara Carnazzi, Economic Research & Consulting**

Quand on parle du Tessin, on pense généralement aux douces nuits d'été passées à la terrasse d'un café ou dans un grotto – un cliché qui, au nord des Alpes, est profondément enraciné dans les esprits. Même si le tourisme reste une de ses principales ressources, ce canton a su se diversifier au fil des ans en misant sur des activités industrielles porteuses qui s'ajoutent au secteur très dynamique des services financiers.

En Suisse, on a tendance à oublier que le Tessin possède, de fait, un statut spécial : si, du point de vue institutionnel, il fait partie de la Suisse, il est lié par une proximité linguistique et culturelle à l'Italie.

Milan attire et effraie à la fois

Malgré l'attraction qu'ils ont toujours eue pour l'Italie à bien des égards, les Tessinois ressentent souvent une espèce de malaise devant leur grand voisin. Cela se comprend quand on songe que l'agglomération milanaise compte à elle seule treize fois plus d'habitants que le Tessin (carte 2). Et d'ailleurs, comment expliquer le rejet des accords bilatéraux sinon par ce malaise ? Beaucoup de Tessinois se sont sentis, de toute évidence, menacés par cette puissante région économique qu'est le nord de l'Italie.

Si l'on réunissait dans un même espace économique le Tessin et le nord de l'Italie (Lombardie, Piémont, Val d'Aoste, Vénétie, Trentin-Haut-Adige), cette macro-région transfrontalière de 20 millions d'habitants serait, en termes de produit intérieur brut et de revenu par habitant, une des plus riches d'Europe. Il se trouve que sous l'effet de la globalisation, les deux entités géographiques, qui ne sont séparées que par une frontière politique,

associent de nouveau leurs destinées, et ce indépendamment des progrès de l'unification européenne. Aussi le Tessin doit-il voir le nord de l'Italie non pas comme une menace, mais plutôt comme un nouveau marché à l'activité débordante et au pouvoir d'achat élevé.

Le marché du travail tessinois a de tout temps drainé la main-d'œuvre italienne, et

cela fait des décennies que l'économie du canton est marquée par le phénomène des frontaliers (voir encadré). Dans ces échanges italo-tessinois, le commerce n'est pas en reste. En effet, le Tessin exporte 27,6% de ses produits vers l'Italie ; celle-ci, en retour, couvre 63,3% des importations du Tessin. La comparaison nationale ne fait que confirmer la préférence

UN MARCHÉ DU TRAVAIL OUVERT : LE RÔLE DES FRONTALIERS

Tous les matins, ils sont plus de 30 000 Italiens à franchir la frontière pour aller travailler au Tessin. A eux seuls, ils représentent 20% de la population active du canton et 75% de sa main-d'œuvre étrangère. La proportion de frontaliers est, à titre de comparaison, de 4% en moyenne dans toute la Suisse. Pour la première fois depuis neuf ans, le nombre de frontaliers progresse de nouveau au sud des Alpes sous l'effet de l'amélioration de la conjoncture économique en 2000.

Au Tessin, les frontaliers servent depuis toujours de tampon conjoncturel. Ce grand réservoir de main-d'œuvre peu qualifiée et bon marché a favorisé par le passé l'implantation d'activités de production à faible valeur ajoutée, ce qui a notablement modifié le tissu économique du canton et l'a rendu plus vulnérable en temps de crise. Or, avec la réduction des différences de salaires entre l'Italie et la Suisse, le Tessin a perdu de son attrait pour ce type d'activités. C'est ce qui a conduit une partie des entreprises tessinoises à remplacer le travail par le capital pour plus de compétitivité. Un phénomène qui se répercute sur les frontaliers : toujours plus nombreux sont ceux qui ont un niveau de qualification plus élevé.

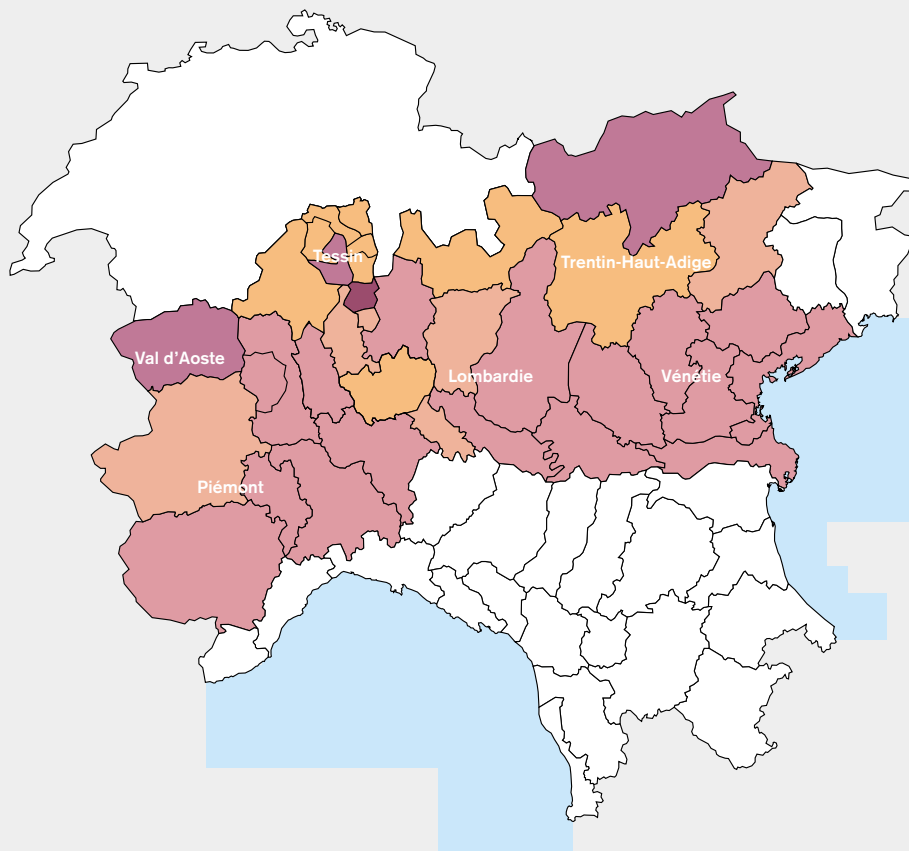
Les accords bilatéraux entre la Suisse et l'Union européenne sur la libre circulation des personnes modifient le statut des frontaliers. D'après ces accords, les frontaliers sont tenus de regagner leur domicile au moins une fois par semaine et non plus tous les jours ; l'autre grande nouveauté, c'est l'introduction de la mobilité géographique et professionnelle. Beaucoup craignent, du même coup, le dumping salarial et l'afflux massif de main-d'œuvre italienne. Toujours est-il que ce rapprochement avec l'Europe offre au Tessin plus d'avantages que d'inconvénients.

Parue en octobre 2000 (uniquement en allemand et en italien), l'étude régionale «Tessin und die Regionen Norditaliens. Struktur und Perspektiven» peut être commandée sur http://bulletin.credit.suisse.ch/service/shop/ger/privat/economic_research/

Les régions se spécialisent

Dans la ceinture industrielle située au nord de Milan, l'industrie traditionnelle (textile, métallurgie, pétrole) reste la principale ressource du pays, alors qu'au Tessin, les services financiers sont en train de gagner du terrain.

Source : Office fédéral de la statistique



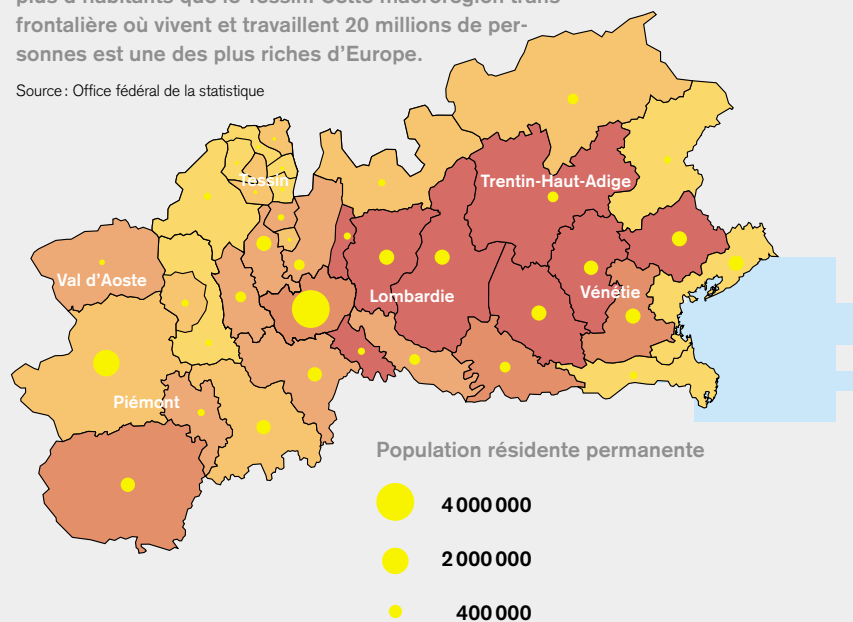
Spécialisation principale

- Services urbains centralisés
- Prestations d'accueil
- Industrie traditionnelle
- Industrie spécialisée
- Industries minière et environnementale

La force d'attraction de Milan

L'agglomération milanaise compte à elle seule treize fois plus d'habitants que le Tessin. Cette macrorégion transfrontalière où vivent et travaillent 20 millions de personnes est une des plus riches d'Europe.

Source : Office fédéral de la statistique



Croissance annuelle de la population (%)

- 1,11–1,74
- 0,79–1,11
- 0,35–0,79
- 0,1–0,35
- 1,43–0,1

Population résidente permanente

- 4 000 000
- 2 000 000
- 400 000



Sara Carnazzi, Economic Research & Consulting

«Le Tessin n'a rien à redouter de la concurrence de ses voisins»

marquée du canton limitrophe pour ce partenaire commercial : l'Italie absorbe 7,3% des exportations suisses et de ce même pays proviennent 9,6% des importations suisses.

Une attractivité se situant dans la moyenne nationale, une fiscalité avantageuse et un haut niveau de qualification sont autant de facteurs qui font du Tessin un lieu d'implantation idéal pour les entreprises italiennes.

Un cadre fiscal attrayant

En Italie, le taux d'imposition des personnes physiques va de 35,3% (pour un revenu moyen de 100 000 francs) à 46%, alors qu'au Tessin, cette fourchette se situe entre 18,5 et 37%. Quant au taux de la taxe sur la valeur ajoutée que ces personnes paient en tant que consommateurs, il est lui aussi nettement plus élevé en Italie (20%) qu'en Suisse (7,6%). Pour les personnes morales, il n'en va guère différemment : en Italie, le taux de l'impôt sur les sociétés est de 41,2%, contre 19,7 à 21% au Tessin.

Mais l'attrait d'une région ne se mesure pas qu'à partir de données quantifiables. Même si le Tessin ne peut rivaliser avec une ville comme Milan, il possède, de par sa proximité des grandes métropoles économiques du nord de l'Italie, un atout supplémentaire, d'autant que ce carrefour de voies de communication entre l'Italie et l'Europe centrale et du Nord va encore gagner en importance avec le creusement du

nouveau tunnel ferroviaire du Saint-Gothard. Fait significatif, plusieurs grands noms de l'industrie italienne du vêtement, parmi lesquels Canali, Prada, Gucci et Zegna, ont implanté ces dernières années une unité de production et/ou de distribution au Tessin. Une infrastructure efficace, une gamme très large de services financiers, une main-d'œuvre qualifiée et un emplacement idéal aux portes de cette capitale de la mode qu'est Milan ne sont que quelques-unes des raisons qui expliquent ce choix.

Spécialiste des produits de niche

Incapable de concurrencer des régions comme la Lombardie, le Piémont ou la Vénétie par la taille et les économies d'échelle, le Tessin a bien fait de se spécialiser dans les produits de niche à forte valeur ajoutée (industrie pharmaceutique, fabrication de machines et d'équipements électriques ou électroniques, industrie des matières plastiques). Cela dit, le Tessin a beaucoup d'autres choses encore à offrir aux régions du nord de l'Italie, à commencer par les services financiers. Une complémentarité qui ressort nettement de l'analyse des spécialisations régionales. La carte 1 montre la spécialisation principale de chaque région, établie en comparant la part d'un secteur dans telle ou telle région (selon le nombre d'employés) et la part totale de ce secteur dans l'espace de référence, en l'occurrence la macrorégion transfrontalière.

Sur la carte 1, on distingue une ceinture industrielle au nord de Milan qui s'étend, à l'est, jusqu'aux provinces de Bergame et de Brescia ainsi qu'aux provinces de la Vénétie et, à l'ouest, jusqu'au Piémont. Comme on peut le constater, l'industrie traditionnelle (textile, habillement, cuir, métallurgie, raffinage du pétrole) y occupe une place prépondérante. Au Tessin, en revanche, l'industrie, notamment traditionnelle, est sur le déclin, tertiarisation de l'économie oblige.

L'essor des banques

La spécialisation du district de Lugano dans les services urbains centralisés avec prédominance des banques, compagnies d'assurances et cabinets de conseil juridique et en gestion illustre bien cette mutation. Les secteurs industriels à forte valeur ajoutée sont concentrés, quant à eux, dans le district de Mendrisio. Et dans celui de Locarno, c'est la vocation touristique du canton qui l'emporte. Enfin, plus au nord, l'économie s'articule autour des industries minière et énergétique.

Une étude de la dynamique de croissance régionale a montré que le Tessin possède, grâce aux produits de niche à forte valeur ajoutée, une économie performante bien que n'ayant pas encore atteint le niveau national. Dans les secteurs où la valeur ajoutée est la plus grande, les entreprises tessinoises sont si compétitives par rapport à leurs concurrentes de l'Italie du Nord qu'elles attirent même les investissements directs italiens. De ce côté, le Tessin n'a donc rien à craindre. Bien au contraire, il peut prendre une part très active à la vie de cet espace économique transfrontalier : comme lieu d'implantation, comme partenaire commercial, mais aussi comme pont culturel entre l'Italie et les régions situées au nord des Alpes.

Sara Carnazzi, téléphone 01 333 58 82

sara.carnazzi@credit-suisse.ch



«Les investisseurs ne doivent pas se laisser effrayer par les fluctuations de cours», soulignent Karsten Döhnert (à g.) et Roger M. Kunz, Economic Research & Consulting.

Le marché d'actions joue au yo-yo

Nombreux sont ceux qui espèrent réaliser rapidement d'importantes plus-values en achetant des actions. Et déchantent lorsque la Bourse s'effondre. Chez l'investisseur, deux qualités sont essentielles : le sang-froid et la patience.

Karsten Döhnert et Roger M. Kunz, Economic Research & Consulting

Quel rendement un investisseur peut-il raisonnablement attendre de ses actions ? 8,6%, soit la hausse annuelle moyenne de la Bourse suisse entre 1925 et 2000 ? 20%, le taux enregistré au cours de la décennie 1990–2000 ? Notons qu'au Japon, pour les mêmes périodes, l'augmentation n'a été que de 5,9% et de 2,9% respectivement. Ou faut-il plutôt prendre comme critère la progression moyenne de l'indice

MSCI World depuis fin 1969, à savoir 11,2% ?

Les rendements pouvant varier considérablement selon les périodes et les marchés, il est difficile de répondre à cette question, pourtant lourde de conséquences. En effet, si un montant de 10000 francs est investi pendant trente ans à 8%, il générera plus de 100000 francs à l'échéance. Avec un rendement annuel

moyen de 20%, le capital obtenu s'élèvera à près de 2,4 millions, alors qu'il ne dépassera pas 32000 francs s'il est placé à un taux de 4%.

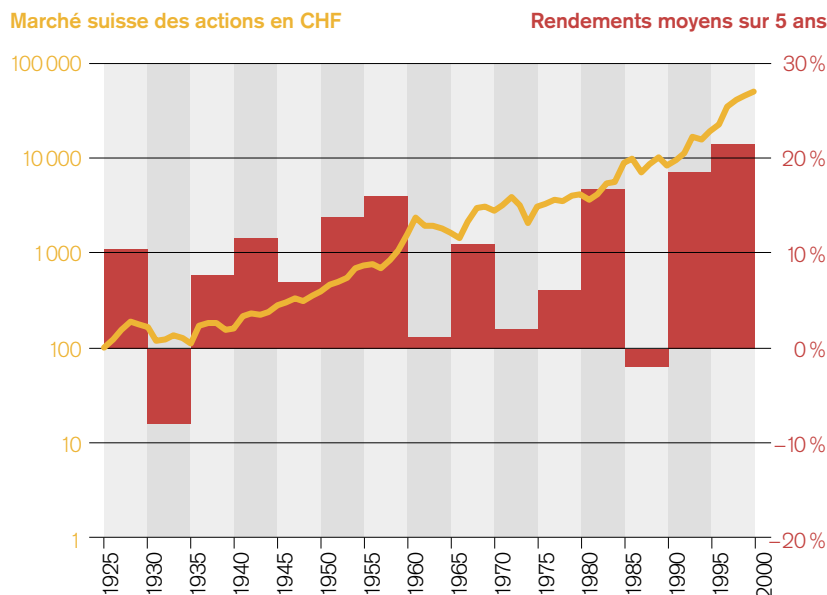
Très hauts rendements: l'exception

Dans les années 90, les investisseurs en actions ont bénéficié de rendements exceptionnellement élevés sur le marché suisse des actions. Si on divise la période

Davantage de hausses que de baisses

Les fluctuations de cours sont inévitables sur les marchés d'actions. Malgré les turbulences, la Bourse suisse a été plutôt orientée à la hausse durant les 75 dernières années.

Source : Credit Suisse Economic Research & Consulting



allant de fin 1925 à fin 2000 en tranches de cinq ans, on constate que les deux dernières périodes ont été les plus intéressantes, avec des rendements annuels moyens de 18,5% (1990–1995) et de 21,5% (1995–2000). En troisième position, on trouve la période de 1980 à 1985, avec 16,8% (voir graphique). Inversement, les rendements annuels moyens ont été négatifs durant deux périodes : de 1930 à 1935, avec -7,9%, et de 1985 à 1990, avec -1,8%.

La performance d'un placement ne se mesure toutefois pas seulement en termes de rendement, mais également en termes de risque. Beaucoup d'investisseurs se souviennent encore du krach boursier de 1987, au cours duquel la Bourse suisse avait plongé de près de 30%. Le premier trimestre 2001 a également été éprouvant pour les investisseurs : le Swiss Performance Index (SPI) a chuté de 12%, avec des creux atteignant parfois 19%. Cependant, une analyse rétrospective montre que de telles fluctuations de

l'indice suisse des actions n'ont rien d'exceptionnel. Le SPI a par exemple cédé plus de 33% en 1974, mais s'est apprécié de plus de 60% en 1985. Depuis 1925, il y a eu en tout et pour tout trois années où les actions suisses ont subi une perte de plus de 25%, contre quatorze années où elles ont enregistré des gains de cours supérieurs à 25%. On peut donc affirmer qu'à la Bourse, les hausses sont plus fréquentes que les baisses.

En comparaison internationale, la Bourse suisse a affiché une très bonne performance. Seules les actions américaines ont procuré un rendement encore plus élevé. Entre 1925 et 2000, les actions allemandes, françaises, britanniques, italiennes, japonaises, suisses et américaines ont été nettement plus performantes que d'autres formes de placement comme les obligations, l'or ou les comptes d'épargne. Néanmoins, la Bourse a enregistré dans le passé de très longues périodes de stagnation, voire de baisse, mettant à rude épreuve les nerfs des investisseurs.

Le « court terme » dure longtemps

De telles situations se reproduiront encore à l'avenir. A court terme, les placements en obligations, moins risqués, présenteront sans doute de meilleures chances de gains. Même si sur certains marchés d'actions, le « court terme » dure parfois beaucoup plus de dix ans. Un horizon de temps qui peut toutefois être réduit à une dizaine d'années si le capital est réparti entre plusieurs marchés et catégories de placements et si l'investissement est échelonné dans le temps.

Quoi qu'il en soit, des rendements annuels de l'ordre de 20%, observés à plusieurs reprises dans les années 90, ne seront plus aussi fréquents. Et même le rendement moyen de 8,6% atteint par le marché suisse des actions entre 1925 et 2000 pourrait s'avérer un objectif ambitieux. Car l'évolution extrêmement favorable qu'a connue la Bourse suisse dans le passé par rapport à d'autres marchés constitue plutôt l'exception que la règle. Il n'en reste pas moins que sur le long terme, les actions devraient continuer à produire un rendement plus élevé que d'autres formes de placements.

Karsten Döhnert, téléphone 01 334 61 00

karsten.doehner@credit-suisse.ch

Quels placements ont été privilégiés par les investisseurs au cours des 75 dernières années ? Combien de temps faut-il pour que les actions soient plus performantes que d'autres formes de placements ? Où sera la Bourse suisse à fin 2010 ? Tels sont quelques-uns des thèmes traités dans le dernier « Economic Briefing ». Vous pouvez commander l'étude « Placements de 1925 à 2000 – Faits et analyses » au moyen du bon ci-joint.

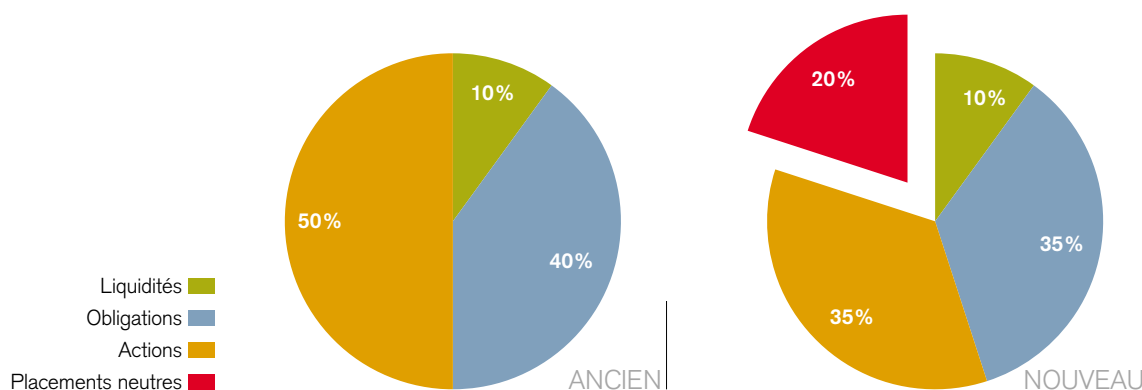
www.credit-suisse.ch/bulletin

(en allemand)

Placements : le Bulletin Online se penche sur l'avenir du marché suisse des actions.

Nouvelle répartition dans les benchmarks

Dans les benchmarks de ses mandats de gestion de fortune, CSPB a augmenté la part des placements neutres, qui atteint désormais 10 à 20% pour tous les profils.



Source: Research Credit Suisse Private Banking

Prévisions de Credit Suisse Private Banking pour les marchés d'actions

Les évaluations de marché étant normalement établies à long terme, Credit Suisse Private Banking (CSPB) n'a guère modifié ses prévisions pour les marchés d'actions depuis fin mars.

Marché	Indice	10.04.2001	Evolution historique des bénéfices en %			Croissance des bénéfices en %			Rapport cours-bénéfice		Prévision pour l'indice ¹
			1 mois	3 mois	12 mois	1999 A	2000 E	2001 E	2000 E	2001 E	
Etats-Unis	S&P 500	1168,4	-5	-11	-22	16	10	3	19,3	18,8	0
Allemagne	DAX	5913,8	-5	-6	-21	5	3	11	25,8	23,2	0
Grande-Bretagne	FTSE	5803,0	-2	-4	-11	9	12	12	19,0	17,0	+
France	CAC 40	5331,2	-1	-6	-16	10	29	11	26,1	23,4	+
Pays-Bas	AEX	570,5	-4	-10	-15	25	36	10	15,1	13,7	+
Italie	BCI	1757,0	+1	-5	-11	17	16	13	18,8	16,6	0
Espagne	General	917,2	-1	-0	-14	18	23	7	17,3	16,1	0
Suède	Affersval.	238,6	-8	-12	-34	9	30	-4	16,8	17,6	0
Finlande	Hex	8628,5	+3	-25	-48	21	35	1	20,1	19,9	0
Suisse	SMI	7173,5	-5	-9	-3	25	15	0	18,1	18,1	0
Canada	Tor. Comp.	7745,8	-5	-10	-18	9	39	7	18,6	17,4	+
Australie	All Ord. Index	3169,6	-3	-0	-1	19	12	10	17,1	15,5	0
Japon	TOPIX	1263,7	+2	+1	-26	-5	107	28	40,8	32,0	-
Hongkong	Hangseng	12213,7	-14	-21	-28	25	15	12	12,2	10,9	+
Chine	HSCEI	419,8	+7	+11	+21	17	15	12	6,2	5,6	+
Singapour	DBS50	536,5	-16	-20	-21	62	27	15	14,2	12,4	0
Malaisie	KLCE	555,5	-20	-18	-41	46	24	15	12,1	10,5	-
Thaïlande	SET	279,5	-9	-5	-31	*	45	15	26,7	23,2	-
Taiwan	TWII	5353,5	-6	-2	-47	32	45	18	11,7	9,9	0
Corée	Kospi	491,2	-13	-12	-44	*	75	15	9,5	8,3	0

Evolution historique en monnaie locale
Croissance des bénéfices selon la méthode «top-down» (excepté en Europe : «bottom-up»)

¹ Par rapport à l'indice MSCI World:
+ = surperformance
0 = performance du marché
- = sous-performance

A Affiché

E Estimé

* = Non significatif

Source: Datastream, I/B/E/S, CS Group

«Nous misons sur les placements neutres»

Entretien avec Burkhard Varnholt,
Global Head of Research, Credit Suisse Private Banking

JACQUELINE PERREGAUX Qu'est-ce qui a changé depuis vos prévisions de mars dernier ?

BURKHARD VARNHOLT Le plus grand changement, c'est l'adaptation de tous nos benchmarks en matière de gestion de fortune. Désormais, les placements neutres par rapport au marché ont une pondération allant de 10 à 20% dans le benchmark de tous les profils de placement. Ce type de placement présente une faible corrélation avec les marchés d'actions et d'obligations classiques et permet d'obtenir de hauts rendements ajustés au risque. L'adaptation des benchmarks de gestion de fortune est notre réponse aux nouveaux défis posés par les marchés financiers. Cette année, 92% des fonds en actions neutres ont en effet surperformé l'indice Standard & Poors 500, et nous pensons que cette tendance va se maintenir.

J.P. Pourquoi ?

B.V. Les placements neutres possèdent trois caractéristiques qui les rendent plus performants que les placements classiques face à des marchés plus volatils et plus interdépendants. Premièrement, ils réagissent avec souplesse aux mouvements des marchés financiers. Contrairement aux fonds de placement traditionnels, ils permettent à l'investisseur de se rabattre sur les liquidités en cas de chute des cours, voire d'acquérir des instruments de couverture sur des actions ou indices boursiers en forte baisse.

J.P. Et encore ?

B.V. Les fonds de placement neutres calculent généralement les commissions de performance sur la valeur ajoutée absolue, basée elle-même sur le cours historique maximum d'une part de fonds. Par conséquent, le gestionnaire de fonds

n'est enclin à tolérer des risques supplémentaires que si le rendement potentiel est supérieur à la moyenne. Troisième caractéristique : la grande flexibilité et l'indépendance de ces fonds séduisent les gestionnaires de placements les plus talentueux du monde.

J.P. Est-ce la raison pour laquelle CSPB a décidé d'adapter les benchmarks de ses mandats de gestion de fortune et son allocation d'actifs stratégique ?

B.V. Exactement. Nous voulons souligner par cette mesure notre engagement dans ce domaine et attirer l'attention d'un plus grand nombre de clients sur cette forme d'investissement. Avec les placements neutres, vous investissez de manière disciplinée dans de bonnes idées, pas dans des marchés. Et si vous misez sur différentes bonnes idées, vous obtiendrez généralement une meilleure diversification que si vous investissez dans un grand nombre d'actions différentes sur la même place boursière. Mais on ne peut pas multiplier les talents à l'infini. Autrement dit, plus tôt vous vous réservez les meilleures idées, plus grand sera votre avantage compétitif. Cela vaut aussi bien pour nos clients que pour nous-mêmes.

J.P. Revenons aux marchés d'actions traditionnels. Quelle est là votre principale nouveauté ?

B.V. Nous surpondérons à nouveau le Japon, et ce indépendamment de la situation économique du pays, mais en considérant plutôt les efforts de réformes entrepris après l'élection du nouveau premier ministre Koizumi. N'oublions pas non plus qu'après une période de baisse qui a duré plus de dix ans, les cours des actions japonaises reflètent déjà un très grand nombre d'anticipations négatives.



J.P. Et qu'en est-il de la Chine ?

B.V. Nous considérons la Chine comme une région attractive pour les investisseurs. Ce pays se caractérise par une demande intérieure forte, il est relativement indépendant de la situation économique des Etats-Unis et met en œuvre ses projets de réformes, comme le montrent les privatisations engagées par le gouvernement.

J.P. Les banques centrales vont-elles encore baisser leurs taux ?

B.V. La Réserve fédérale américaine (Fed) a récemment baissé ses taux de 50 points de base, comme prévu. En Europe, la probabilité d'une nouvelle baisse des taux est moindre, car contrairement à la Fed, la Banque centrale européenne axe principalement sa politique monétaire sur la lutte contre l'inflation. Le niveau élevé des prix de l'alimentation et de l'énergie réduit sa marge de manœuvre.

J.P. Quels sont les secteurs que vous surpondérez ou sous-pondérez en ce moment ?

B.V. Nous surpondérons l'immobilier et le papier, mais aussi les tabacs et les secteurs de croissance comme les services informatiques et les logiciels. Par contre, le secteur du matériel technologique et les valeurs de l'industrie chimique sont sous-pondérés.

De nouveaux billets pour l'Europe

Les euros sonnants et trébuchants deviendront une réalité le 1^{er} janvier 2002. Mais avant cela, il s'agira encore de relever un certain nombre de défis techniques et logistiques.

Stefan Fässler, Economic Research & Consulting

Après une période transitoire de trois ans, qui a débuté le 31 décembre 1998 avec la fixation des taux de change bilatéraux, l'euro fiduciaire va entrer en scène dans un peu plus de six mois, soit le 1^{er} janvier 2002. Cette longue période de transition

a été nécessaire pour permettre la fabrication des énormes quantités de pièces et de billets et donner aux entreprises le temps de procéder aux adaptations internes. La frappe des pièces et l'impression des billets battent leur plein, car les

espèces doivent être disponibles en quantité suffisante au début de l'an prochain pour que la vie économique puisse continuer normalement.

Sur l'ensemble de la zone euro, près de quinze milliards de billets seront imprimés

« Plus jamais millionnaire
en lires, mais toujours
la bonne monnaie
en poche », se réjouit
Stefan Fässler,
Economic Research &
Consulting.



Près de quinze milliards de billets en euros seront imprimés. Mis bout à bout, ils couvriraient quatre fois et demie la distance de la Terre à la Lune.

(voir tableau ci-dessous), dont dix milliards pour le préapprovisionnement. Mis bout à bout, ces billets couvriraient quatre fois et demie la distance de la Terre à la Lune. Environ cinquante milliards de pièces doivent également être frappées dans le cadre du préapprovisionnement, ce qui représente un poids total avoisinant les 260 000 tonnes. Le métal utilisé pour la fabrication de ces pièces permettrait d'ériger trente-cinq tours Eiffel.

Ces quantités gigantesques posent un énorme défi logistique aux grands pays que sont l'Allemagne, la France et l'Italie. En effet, les capacités des transporteurs de fonds sont très limitées, et des goulets d'étranglement pourraient se produire au cas où les banques et les entreprises n'utiliseraient pas entièrement les quatre mois réservés au préapprovisionnement (de septembre à décembre). C'est d'ailleurs aussi pourquoi les citoyens sont invités à verser dès que possible pièces et billets sur un compte, de manière à ce que le traitement soit étalé dans le temps.

La conversion de tous les distributeurs automatiques constitue le deuxième grand défi, puisque d'innombrables distributeurs automatiques de billets, de boissons, de tickets ou de cigarettes doivent être rendus eurocompatibles. Même les caddies sont concernés.

Branle-bas chez les criminels

Un autre défi attend les banques, tant dans la zone euro qu'en Suisse. Les détenteurs de fonds d'origine criminelle, d'argent sale et de fausse monnaie voudront aussi procéder à l'échange et profi-

teront de l'occasion pour se procurer des euros tout propres. D'où la nécessité de vérifier soigneusement l'authenticité des billets aux guichets et d'appliquer strictement les dispositions en matière de blanchiment d'argent.

Quant aux entreprises sises dans l'Euro-land ou en Suisse, elles n'ont plus beaucoup de temps pour procéder aux nombreuses adaptations internes (voir aussi Bulletin 12/2000, 1/2001, 2/2001). Les entreprises et les commerces de détail de la zone euro doivent en outre déterminer leurs besoins en numéraire et se procurer les quantités nécessaires en temps voulu, afin que tout fonctionne sans accroc durant les deux premiers mois de 2002. Ils pourront d'ailleurs obtenir des espèces en

euros avant le 31 décembre 2001. Et ils devront créer les conditions leur permettant de traiter deux monnaies en parallèle jusqu'à fin février 2002. Autrement dit, les clients pourront encore payer dans la devise nationale, mais la monnaie leur sera rendue en euros. Les quantités de numéraire seront ainsi multipliées dans les magasins. Il faudra donc des réserves plus importantes et des transports plus fréquents pour garantir la sécurité.

Dans certains pays de l'Union économique et monétaire (UEM), le grand public pourra se procurer, à partir de la mi-décembre, des « porte-monnaie euro » permettant de couvrir les premiers besoins. Mais cet argent ne pourra pas être mis en circulation avant le 1^{er} janvier 2002.

NOUVEAUX BILLETS: COMBIEN POUR QUEL PAYS?

Le préapprovisionnement prévoit entre 40 et 66 billets par habitant de la zone euro. Avec 115 billets par habitant, le petit Etat du Luxembourg fait figure d'exception. Source: BCE

PAYS	BILLETS (MIO.)	BILLETS PAR HABITANT
Allemagne	4 342	53
Autriche	520	64
Belgique	530	51
Espagne	1 924	56
Finlande	219	42
France	2 570	44
Grèce	581	55
Irlande	243	66
Italie	2 380	40
Luxembourg	46	115
Pays-Bas	655	41
Portugal	535	54
Total	14 545	57



50 milliards de pièces en euros seront frappées dans le cadre du préapprovisionnement, soit l'équivalent en poids de 35 tours Eiffel.

L'euro fiduciaire aussi en Suisse

Dans notre pays, le franc suisse demeure l'unique moyen de paiement légal. Toutefois, avec l'introduction du numéraire, l'euro sera également plus présent chez nous. Les zones touristiques et frontalières seront les premières à entrer en contact avec les pièces et les billets en euros. Les entreprises doivent donc planifier leurs besoins en espèces pour le début de l'année. Migros et Coop, les deux grands distributeurs helvétiques, accepteront l'euro dans tout le pays, mais rendront la monnaie en francs suisses.

Comme leurs homologues des autres pays tiers, les banques suisses seront approvisionnées en pièces et billets début décembre 2001. Elles pourront les répartir entre leurs succursales, mais devront attendre le 1^{er} janvier 2002 pour les mettre en circulation. L'an prochain, les clients pourront donc se procurer des billets en euros aux guichets ainsi qu'à certains Bancomat. Les porte-monnaie euro ne seront toutefois pas disponibles en Suisse.

Que faire des anciennes espèces ?

Les modalités d'échange des monnaies nationales contre des euros varient d'un pays à l'autre. La Commission européenne n'a pas voulu imposer une procédure uniforme, car la situation est très différente selon le pays. Le principe veut que la monnaie nationale puisse être changée sans frais jusqu'au 28 février 2002, à raison d'une quantité suffisante par ménage, auprès des banques commerciales et des banques centrales du pays concerné. Jusqu'à cette date, il sera également possible, dans la plupart des pays, de payer ses achats dans l'ancienne devise, même si la monnaie sera rendue exclusivement en euros (phase de double circulation).

A partir du 1^{er} mars 2002 au plus tard, les monnaies nationales perdront leur qualité de moyen de paiement légal et ne pourront plus être utilisées pour les achats. Les anciens billets et pièces pourront toutefois être encore échangés contre des euros auprès des banques commerciales jusqu'au 30 juin et parfois même jusqu'au 31 décembre 2002. Ensuite, seules les banques centrales les accepteront encore.

Chez nous, les billets des pays appartenant à la zone euro seront généralement changés moyennant commission ; pour des raisons de coût et de logistique, cependant les pièces étrangères ne seront pas acceptées. Celles-ci devront être échangées auprès des banques centrales des pays d'origine.

En Suisse, les coupures nationales des douze Etats membres de l'UEM pourront être échangées contre des euros du 3 janvier au 28 février 2002, sous déduction

des frais de traitement destinés à couvrir le tri, le stockage, l'assurance et le transport des anciens billets, la Suisse ne faisant pas partie de l'UEM et l'euro n'y étant donc pas un moyen de paiement légal. Comme jusqu'ici, les pièces ne pourront pas être acceptées, car les frais de traitement dépasseraient alors leur valeur faciale. A partir du 1^{er} mars 2002, l'échange du numéraire des monnaies «in» (monnaies nationales) se fera de manière souple. La procédure pourra en effet varier selon la quantité et la monnaie.

Stefan Fässler, téléphone 01 333 13 71
stefan.faessler.2@credit-suisse.ch

www.credit-suisse.ch/bulletin
(en allemand)

Le Bulletin Online aborde le sujet
«Euro fiduciaire et fausse monnaie».

EURO FIDUCIAIRE : L'ESSENTIEL EN BREF

- **A partir du 3 janvier 2002, vous pourrez retirer des billets en euros à tous les guichets du Credit Suisse et de la NAB ainsi qu'à certains guichets automatiques Cash Service.**
- **Si vous vous rendez cette année dans un pays de la zone euro, profitez-en pour vous débarrasser de vos espèces libellées en monnaies «in» (surtout les pièces).**
- **Vous pouvez verser les billets qui vous restent sur un compte au Credit Suisse ou les changer dans une monnaie non touchée par le passage à l'euro, de préférence avant fin 2001.**
- **Après l'introduction du numéraire en euros le 3 janvier 2002, il sera encore possible d'échanger les anciens billets contre des euros jusqu'à fin février 2002.**
- **A partir du 1^{er} mars 2002, les monnaies «in» ne seront plus un moyen de paiement légal.**
- **Les pièces étrangères ne sont normalement pas acceptées par les banques. Elles peuvent toutefois être remises, à des fins caritatives, dans les principaux bureaux de change des CFF.**
- **Renseignements : www.credit-suisse.ch ou www.euro-cash.ch**

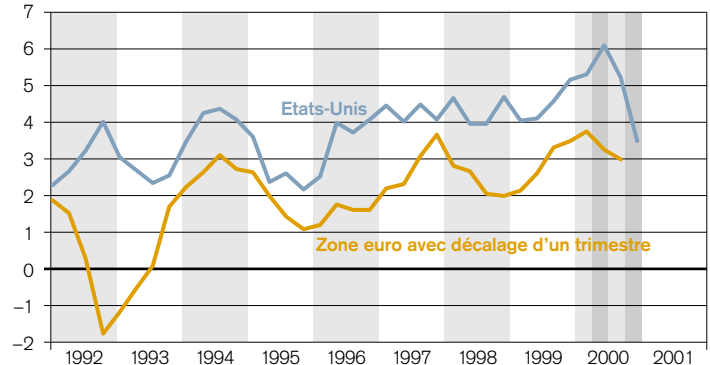
Nos prévisions conjoncturelles

LE GRAPHIQUE ACTUEL :

Euroland: creux conjoncturel en été

Grâce à la fermeté de la demande intérieure, la zone euro a bien résisté jusqu'ici aux mauvaises nouvelles d'outre-mer. Mais avec un retard de trois mois, son économie ressent maintenant le ralentissement américain en raison de la dégradation de la production industrielle. Non seulement la baisse des exportations nuit à la croissance européenne, mais les investisseurs de la zone euro sont également réticents à l'heure actuelle. Ce qui devrait toutefois changer avec les premiers signes d'un regain d'activité aux Etats-Unis. On peut donc s'attendre à un nouveau rebond dans l'Euroland dès le second semestre 2001.

Etats-Unis et zone euro : croissance économique (PIB réel)
Evolution en % par rapport à l'année précédente



REPÈRES DE L'ÉCONOMIE SUISSE :

Activité en hausse, inflation faible

Le fléchissement de la croissance américaine a entraîné une diminution des exportations suisses vers les Etats-Unis au premier trimestre. Alors que les ventes suisses à l'étranger augmentaient globalement de plus de 10% pendant cette période, celles destinées aux Etats-Unis ont crû nettement moins à un peu plus de 6%. La consommation des ménages s'est encore accrue au cours des deux premiers mois de 2001, tandis que la hausse des prix restait modeste (1%) au premier trimestre. Des facteurs domestiques (loyers) et l'essence plus chère entraînent une légère augmentation des prix dans le trimestre en cours. Mais le niveau de l'inflation diminuera de nouveau au second semestre.

	12.00	01.01	02.01	03.01	04.01
Inflation	1,5	1,3	0,8	1	1,2
Marchandises	2,4	1,4	0,4	0,3	0,6
Services	0,8	1,2	1,1	1,5	1,6
Suisse	1	1,4	1,3	1,6	1,6
Etranger	3,1	1	-0,6	-0,8	-0,2
C.A. du commerce de détail (réel)	-2	4,9	-0,6		
Solde de la balance comm. (mrd CHF)	-0,29	0,13	0,29	0,16	
Exportations de biens (mrd CHF)	10,1	10,6	11	12,2	
Importations de biens (mrd CHF)	10,4	10,5	10,7	12,1	
Taux de chômage	1,9	2	1,9	1,8	1,7
Suisse alémanique	1,5	1,6	1,5	1,4	1,4
Suisse romande et Tessin	3	3,1	3	2,8	2,7

CROISSANCE DU PIB :

Retard dans la reprise américaine

La situation s'est stabilisée, mais le moteur de l'économie américaine ne démarre pas vraiment. Avec une expansion d'environ 1,8% en 2001, on ne peut certes pas parler de récession aux Etats-Unis; mais c'est la robuste économie de l'Euroland, avec un peu moins de 2% de croissance, qui se transforme en locomotive mondiale. La conjoncture internationale retrouvera du dynamisme à la fin de l'année, à la suite de la relance américaine. Toutefois, avec une croissance de 3% l'an prochain, les Etats-Unis ne renoueront pas encore avec les taux de 1999/2000.

	Moyenne 1990/1999	2000	Prévision 2001	2002
Suisse	0,9	3,4	2,3	2,5
Allemagne	3,0	2,9	2,2	2,4
France	1,7	3,2	2,6	2,7
Italie	1,3	3,0	2,3	2,6
Grande-Bretagne	1,9	3,0	2,5	2,7
Etats-Unis	3,1	5,0	1,8	3,1
Japon	1,7	1,7	0,6	1,5

INFLATION :

Risques inflationnistes malgré la relance

Le répit conjoncturel améliore aussi la situation inflationniste des pays du G7. Compte tenu notamment d'une moindre utilisation des capacités, la pression sur les prix diminue. Avec un retard cyclique, l'inflation sous-jacente continue d'augmenter en particulier dans la zone euro, où il faut s'attendre à d'autres répercussions de la flambée des cours pétroliers de l'an passé sur les prix à la consommation. De même, les prix sensiblement accrus des denrées alimentaires attisent l'inflation, qui pourrait à court terme dépasser la barre des 3% dans la zone euro.

	Moyenne 1990/1999	2000	Prévision 2001	2002
Suisse	2,3	1,6	0,9	1,5
Allemagne	2,5	2,1	2,5	2,0
France	1,9	1,8	1,8	1,7
Italie	4,0	2,6	2,5	2,0
Grande-Bretagne	3,9	2,1	2,0	2,1
Etats-Unis	3,0	2,2	3,5	2,8
Japon	1,2	-0,7	-0,4	-0,2


TAUX DE CHÔMAGE :

Sombres perspectives pour le Japon

L'affaiblissement de l'activité mondiale assombrit les perspectives des marchés du travail. Les Etats-Unis en sont particulièrement affectés, avec un taux de chômage frôlant les 5%. Quant aux Japonais, ils souffrent à la fois de la contraction de leur économie et de la vague de licenciements découlant des programmes de réforme du nouveau gouvernement. L'Europe, en revanche, présente une situation plus réjouissante sur le front de l'emploi, notamment en Grande-Bretagne où le taux de chômage est tombé à son plus bas historique.

	Moyenne 1990/1999	2000	Prévision 2001	2002
Suisse	3,4	2,0	1,9	1,8
Allemagne	9,5	8,1	8,0	7,5
France	11,2	8,8	9,0	8,2
Italie	10,9	10,0	10,0	9,6
Grande-Bretagne	7,3	3,7	3,4	3,5
Etats-Unis	5,7	4,0	4,7	4,9
Japon	3,1	4,7	5,0	5,0

Source tous graphiques : Credit Suisse



« Nous recommandons aux investisseurs de constituer un petit portefeuille diversifié de titres sélectionnés ou d'acheter des parts d'un fonds biotechnologique », explique Jeremy Field, Equity Research Credit Suisse Private Banking.

Biotechnologie : qui mène la course ?

Les fondamentaux du secteur de la biotechnologie restent intacts. Et la correction intervenue récemment dans ce secteur devait fournir de belles occasions aux investisseurs.

Jeremy Field, Credit Suisse Private Banking, Equity Research

Très diversifié, le secteur de la biotechnologie comprend un large éventail d'entreprises, qu'on peut cependant classer en trois catégories :

- les sociétés qui fabriquent des agents thérapeutiques et développent des substances actives, comme Serono, bien implanté sur le marché avec ses traitements de la stérilité et de la sclérose en plaques ;
- les sociétés qui produisent et commercialisent des équipements et réactifs de laboratoire, comme Qiagen, fournisseur de solutions intégrées pour la recherche en génomique ;
- les sociétés de services qui apportent les technologies nécessaires pour simplifier le processus de développement des médicaments, comme Lion Biosciences, spécialiste de la bioinformatique.

On retrouve cette même diversité dans la taille, la rentabilité et la capitalisation boursière des entreprises du secteur. Un éventail qui va d'une société comme Amgen, forte d'un chiffre d'affaires de 3,6 milliards de dollars, d'un bénéfice net de 1,1 milliard de dollars et d'une capitalisation boursière de 62 milliards de dollars en 2000, à des sociétés sans chiffre d'affaires

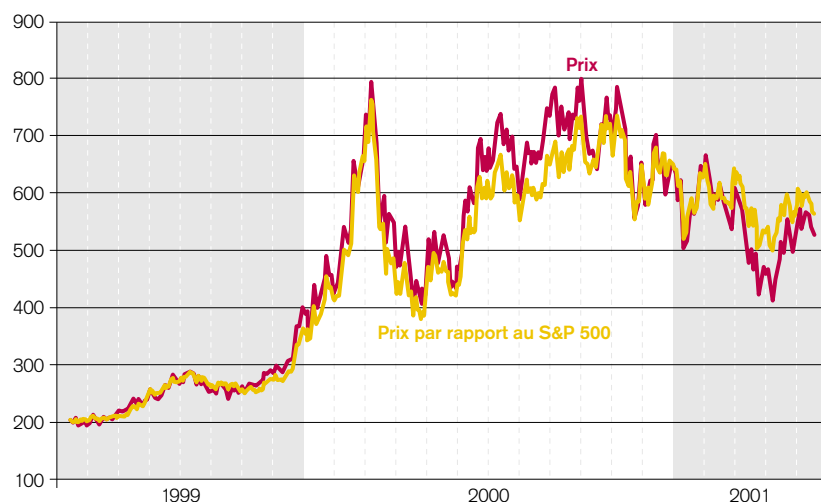
ni bénéfice, et dont la capitalisation boursière s'élève à quelques centaines de millions de dollars. Selon nos estimations, pas plus d'une douzaine de sociétés de biotechnologie seront rentables en 2001 à l'échelle internationale.

Des valeurs volatiles

Il apparaît à la lecture du graphique page 49, montrant l'évolution de l'indice boursier AMEX Biotechnology Index (USA) au cours des deux dernières années, que les valeurs biotechnologiques sont volatiles. Il faut dire que la fluctuation des cours a été extrêmement forte sur la

Les hauts et les bas du secteur «biotech»

L'AMEX Biotechnology Index (USA) montre que les fluctuations de ces deux dernières années sont extrêmes même pour un secteur réputé volatil. Source : Datastream



période, même pour un secteur réputé volatil. Pour nous, cette volatilité tient au surinvestissement qui s'est opéré début 2000 dans le secteur, principalement en raison de l'euphorie provoquée par les perspectives de séquençage complet du génome humain. Le secteur biotechnologique a toutefois enregistré des ventes massives en mars 2000, ce qui ne l'a pas empêché pas de remonter en flèche pendant l'été, la faiblesse du NASDAQ ne s'y faisant sentir qu'au quatrième trimestre. Pour autant, l'AMEX Biotechnology Index a progressé de 62% en 2000 tandis que le NASDAQ Composite Index, qui regroupe plus de valeurs, reculait de 39%.

La Bourse prise d'assaut

En 2000, 63 sociétés de biotechnologie ont fait leur entrée en Bourse aux Etats-Unis, contre 22 en Europe, un chiffre record. Cette même année, le secteur a généré plus de 33 milliards de dollars par l'intermédiaire du marché financier. Il y a actuellement dans le monde environ 350 sociétés de biotechnologie cotées en Bourse, dont la plupart sont établies aux Etats-Unis. Le marché haussier de la fin des années 90 ainsi que le succès de quelques sociétés de premier plan comme

Amgen, Genentech ou Immunex ont attiré de nouveaux investisseurs là où les gérants de fonds spécialisés dans la santé et la biotechnologie étaient jusqu'alors les seuls à opérer. Dopée par l'intérêt croissant de ces investisseurs grand public, la demande a nettement dépassé l'offre, si

bien que les cours d'émission des valeurs biotechnologiques sont montés à des hauteurs prodigieuses. Ces valeurs ont enregistré généralement une forte hausse dans les premiers jours de cotation. En outre, beaucoup d'investisseurs n'ont pas tenu compte du fait que le secteur de la biotechnologie est une activité mondiale. Certains titres ont été localement surévalués en Europe continentale à cause de leur rareté. Réagissant à l'extrême, les biotechnologiques nouvellement introduites sur le Nouveau Marché de Francfort ont atteint un niveau excessif en 2000, et une correction était inévitable. Nombre d'entreprises s'y sont prises un peu tôt pour entrer en Bourse, à notre avis, sachant qu'il leur faudra des années pour atteindre le seuil de rentabilité.

Coûteux et risqué

La mise au point de nouveaux médicaments exige des moyens financiers considérables en recherche et développement (R&D). Ces besoins ont été estimés à plus de 40 milliards de dollars pour la seule année 2000. Sous l'action conjuguée des découvertes révolutionnaires faites en bio-

NOS CONSEILS POUR LIMITER LES RISQUES FINANCIERS

L'achat d'une valeur biotechnologique, aussi performante soit-elle, reste un placement volatil. Il est donc recommandé de constituer un petit portefeuille d'au moins cinq ou six titres ou d'acheter des parts de fonds, cela sur la base des critères suivants :

- La gamme de produits proposés par l'entreprise est-elle assez large pour répartir les risques financiers en cas d'erreur de développement ?
- L'entreprise possède-t-elle un pipeline de produits prometteurs ?
- La production correspond-elle à la demande ?
- L'entreprise est-elle dirigée par une équipe compétente ayant l'habitude de traiter avec l'industrie pharmaceutique ?
- Quelles sont les modalités de coopération et les structures de partenariat de l'entreprise avec les grandes sociétés pharmaceutiques ?
- Qu'en est-il des brevets ? Les interminables litiges dont ils peuvent faire l'objet ont des effets négatifs sur le cours de l'action.
- L'entreprise a-t-elle un bilan suffisamment solide pour ne pas avoir à céder prématurément à d'autres sociétés le droit d'exploiter ses brevets pour des produits en développement et éviter ce faisant les placements secondaires, qui influencent négativement le cours de l'action ?
- L'entreprise est-elle bien notée, compte tenu de ses atouts et risques ? Même les meilleures sociétés peuvent être surévaluées.

logie cellulaire et moléculaire, en génomique et en protéomique, et des progrès réalisés dans les technologies de soutien telles que la robotique, la chimie combinatoire, le «high through-put screening» ou la bioinformatique, les processus en matière de R&D ont beaucoup évolué ces dernières années. De nos jours, même les plus grands groupes pharmaceutiques ne peuvent se permettre d'exploiter et de valoriser tout leur savoir-faire en interne; rien d'étonnant donc si ce secteur est en pleine expansion. Principal sponsor des sociétés de biotechnologie, l'industrie pharmaceutique prend souvent des parts dans ces sociétés afin de financer leurs projets. Ainsi, Novartis détient 42% des parts de Chiron, Roche 58% des parts de Genentech et American Home Products 41% de celles d'Immunex – pour ne citer que les participations les plus importantes du secteur. Le développement d'un nouveau médicament coûte entre 300 et 500 millions de dollars selon son champ d'application. Or les chances de succès d'une substance chimique précise ne dépassent pas 0,02%. Et même si les médias font beaucoup de tapage autour des «blockbusters», seuls 35 médicaments ont réussi jusqu'ici à générer 1 milliard de dollars de chiffre d'affaires, et moins de 100 ont atteint un chiffre d'affaires supérieur à 500 millions de dollars. Autant dire que le développement d'un nouveau médicament est une entreprise risquée. C'est sur la base de ces critères que nous avons établi le profil de plusieurs titres (voir tableau).

Amgen

Amgen est la plus importante société de biotechnologie du monde en termes de chiffre d'affaires et de capitalisation boursière. Sa croissance est soutenue par deux produits phares, Epogen et Neupogen, dont les chiffres d'affaires sont estimés respectivement à 2,3 milliards et 1,3 milliard de dollars pour 2001. Selon CSPB, Amgen possède un énorme potentiel de croissance, car il dispose en outre de quatre produits très prometteurs qui doivent être mis sur le marché dans les deux ans à venir.

Genentech

Genentech, qui possède un des portefeuilles de produits les mieux diversifiés de sa branche, devrait réaliser un chiffre d'affaires de 1,5 milliard de dollars en 2001. En ce moment, c'est surtout l'oncologie qui dope les ventes de cette société dont plus d'une vingtaine de projets cliniques sont en cours de développement. Son produit vedette, le tout premier de son pipeline, est l'Anti-IgE (traitement de l'asthme et de la rhinite allergique). Parmi les produits appelés à remplacer des médicaments existants, citons TNKase (agent thrombolytique) et Nutropin Depot (hormone de croissance).

Qiagen

Qiagen détient une position de leader incontesté dans la production d'équipements de purification des acides nucléiques et autres produits génétiques.

Entrée en Bourse en 1996, l'entreprise est bénéficiaire depuis 1997. Pour 2001, nous prévoyons un chiffre d'affaires d'environ 290 millions de dollars. La capitalisation boursière de Qiagen s'élève à 3,5 milliards de dollars.

Serono

Serono est la plus grande société de biotechnologie d'Europe, avec un chiffre d'affaires estimé à 1,3 milliard de dollars pour 2001 et une capitalisation boursière de 14 milliards de dollars. Leader mondial du traitement de la stérilité, il devrait afficher un bénéfice net de 320 millions de dollars en 2001. Pour la procréation médicalement assistée, la société table cette année sur 650 millions de dollars de chiffre d'affaires. Grâce à Rebif, son traitement contre la sclérose en plaques, Serono occupe une position de force sur ce marché. Dans son pipeline de produits en développement, les médicaments contre l'infertilité et le rhumatisme articulaire sont très prometteurs. De plus, Serono tire un gain non négligeable des licences.

Perspectives

Même si le secteur de la biotechnologie a subi d'importantes corrections depuis le quatrième trimestre 2000, nous sommes d'avis que les données fondamentales des entreprises possédant un fort potentiel de croissance et un solide pipeline de produits restent intactes. Compte tenu des risques que comporte ce secteur, nous recommandons aux investisseurs de constituer un petit portefeuille diversifié de titres sélectionnés ou d'acheter des parts de fonds, tel Credit Suisse EF (Lux) Biotech Fund. Amgen est un des leaders du marché et peut-être même la seule valeur vedette du secteur. Quant à Genentech, elle mérite de figurer dans n'importe quel portefeuille «biotech». Enfin, nous conseillons d'inclure dans la sélection Qiagen et Serono, qui constituent à nos yeux les deux meilleures actions européennes.

Jeremy Field, téléphone 01 334 56 37
jeremy.field@cspb.com

Bien choisir, tout est là

Les quatre bonnes affaires du secteur de la biotechnologie: leurs données fondamentales restent intactes malgré quelques corrections. Source: estimations CS Group

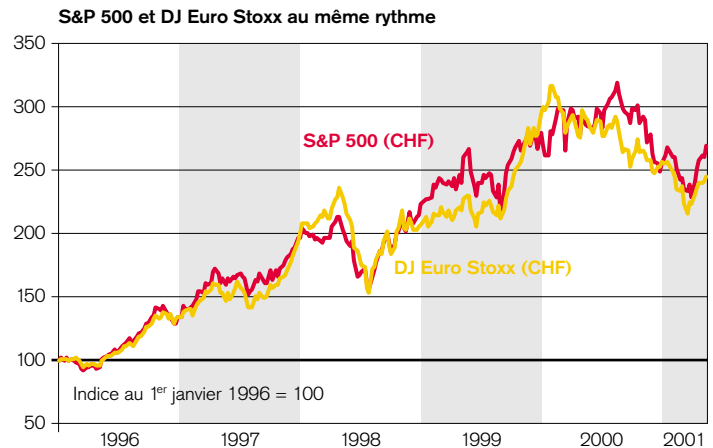
Stock	Rating	Currency	Price 16.05.2001	EPS 01E	EPS 02E	P/E 01E	P/E 02E
Amgen	Buy	USD	65,00	1,2	1,50	54,2	43,3
Genentech	Buy	USD	48,50	0,75	0,95	64,7	51,1
Qiagen	Buy	USD	26,51	0,26	0,40	102,0	66,3
Serono	Buy	USD	972,00	20,5	24,8	47,4	39,2

Nos prévisions pour les marchés financiers

LE GRAPHIQUE ACTUEL DES MARCHÉS BOURSISERS :

Nouvel élan pour les actions américaines

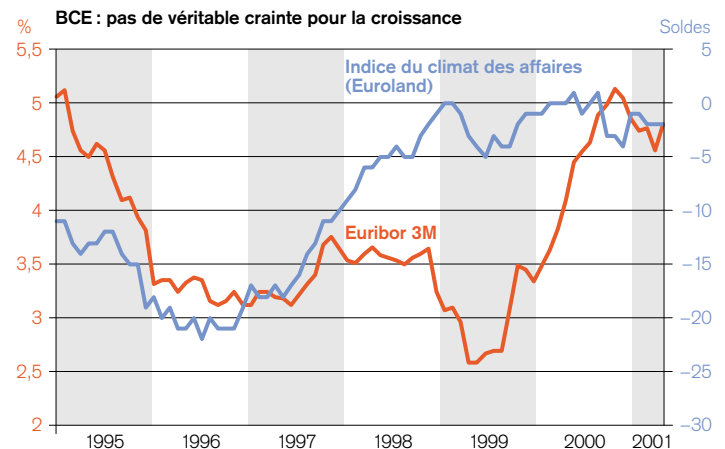
Les investisseurs en francs n'ont guère tiré avantage d'une diversification de leurs placements en titres américains et européens dans les cinq dernières années. Les Etats-Unis ont certes affiché une croissance plus rapide, mais les restructurations industrielles en Europe continentale ont dopé les cours. Actuellement, le net assouplissement monétaire aux Etats-Unis favorise de nouveau les valeurs américaines en dépit de bénéfices en baisse. Et si les actions européennes enregistrent un meilleur rendement, elles sont handicapées par la politique monétaire de la Banque centrale européenne (BCE). L'appréciation du dollar a peu altéré la performance relative des deux marchés d'actions, dont le potentiel nous semble comparable.



LE GRAPHIQUE ACTUEL DES TAUX D'INTÉRÊT :

BCE : croissance ou inflation ?

Confrontée à l'assombrissement conjoncturel, la BCE a finalement abaissé ses taux directeurs de 25 points de base à la mi-mai, sa priorité étant avant tout la stabilité des prix. Entre-temps, les taux d'inflation se rapprochent cependant des 3%. Les baisses de cours du pétrole depuis un an détendent assurément la situation en matière d'inflation. Mais la forte hausse des produits alimentaires, la faiblesse de l'euro et en particulier les exigences salariales élevées exercent potentiellement une pression inflationniste. Compte tenu des risques d'inflation toujours présents et du probable rebond de l'économie mondiale pour la fin de l'année, nous misons sur le maintien de ses taux directeurs par la BCE.



MARCHÉ MONÉTAIRE :

Le cycle de baisse des taux se termine

En peu de temps, la Réserve fédérale (Fed) est passée d'une politique monétaire restrictive à une politique expansionniste, avec des baisses de taux totalisant 250 points de base. Mais la nouvelle intervention que nous attendons en juin épuisera le potentiel de baisse. La Banque nationale suisse (BNS) elle aussi desserre encore le frein, tandis que la BCE, face à la menace inflationniste, devrait rester ferme.

	Fin 00	16.05.01	Prévision 3 mois	12 mois
Suisse	3,37	3,1	2,8-3,0	3,1-3,3
Etats-Unis	6,40	4,0	3,6-3,8	4,3-4,5
UE 12	4,85	4,6	4,3-4,5	4,5-4,6
Grande-Bretagne	5,90	5,2	4,9-5,1	5,0-5,2
Japon	0,55	0,1	0,1-0,2	0,2-0,3

MARCHÉ OBLIGATAIRE :

Rendements : seuil plancher atteint

L'assouplissement monétaire intervenu dans les principaux pays industrialisés aura aidé au rebond de l'économie mondiale. Ce qui a été accompagné d'un transfert de capitaux des marchés obligataires vers les marchés d'actions, plus volatils. Le seuil plancher des rendements est donc sans doute atteint, et les courbes de taux seront plus accentuées dans les prochains mois.

	Fin 00	16.05.01	Prévision 3 mois	12 mois
Suisse	3,47	3,4	3,3-3,4	3,6-3,8
Etats-Unis	5,11	5,5	5,2-5,4	5,2-5,4
Allemagne	4,85	5,1	4,8-5,0	5,2-5,3
Grande-Bretagne	4,88	5,1	4,7-4,9	5,1-5,3
Japon	1,63	1,3	1,2-1,3	1,5-1,7

TAUX DE CHANGE :

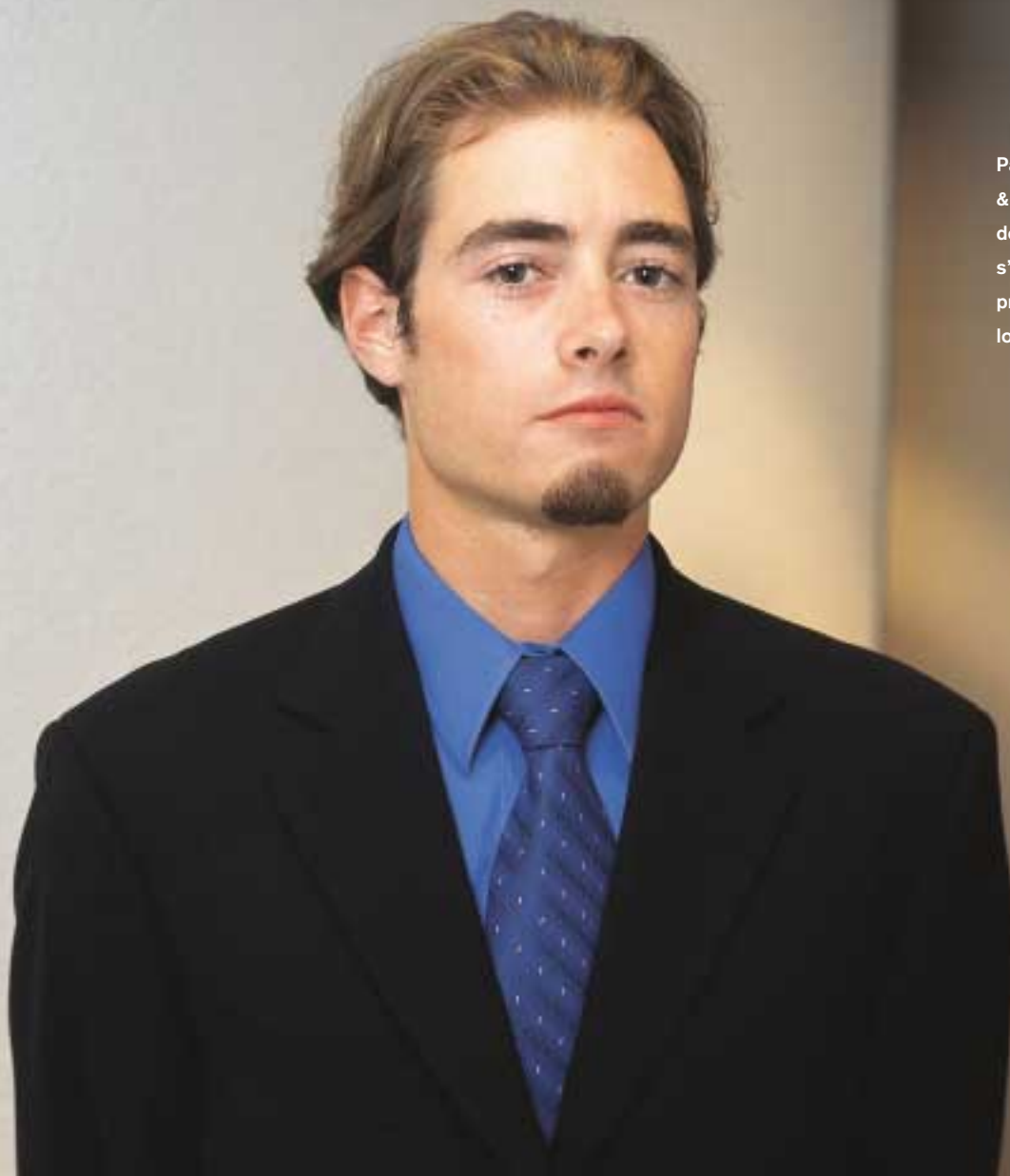
Le dollar reste maître du jeu

L'euro ne réagit guère actuellement selon les schémas habituels. Le dollar ignore les écarts de taux et de croissance qui devraient renforcer l'euro et n'a pas perdu de son attrait grâce à l'assouplissement monétaire rapide aux Etats-Unis et à la vigueur de l'économie américaine. En outre, l'euro a souffert de la politique monétaire hésitante de la BCE au printemps.

	Fin 00	16.05.01	Prévision 3 mois	12 mois
CHF/USD	1.61	1.73	1.60-1.66	1.62-1.68
CHF/EUR*	1.52	1.53	1.51-1.53	1.48-1.50
CHF/GBP	2.41	2.48	2.35-2.39	2.31-2.35
CHF/JPY	1.41	1.40	1.32-1.33	1.28-1.30

*Taux de conversion: DEM/EUR 1.956; FRF/EUR 6.560; ITL/EUR 1936

Source tous graphiques: Credit Suisse



Patrik Weibel, Economic Research & Consulting : « Il semble possible de se servir d'Internet pour s'attaquer de façon neuve aux problèmes des pays en développement. »

Combattre la pauvreté grâce à Internet

A la fracture sociale classique entre le Nord et le Sud vient désormais s'ajouter la fracture numérique : à peine un habitant de la planète sur dix a accès à Internet.

Patrik Weibel, Economic Research & Consulting

Une technologie qui n'existait pas il y a dix ans nous apparaît aujourd'hui comme évidente et fait partie de notre vie quotidienne : Internet. D'un clic de souris, le réseau des réseaux nous relie à l'ensemble du monde développé. Internet constitue la base sur laquelle s'appuient les entreprises high-tech, il accélère la diffusion du savoir dans l'économie et la société, remplace le téléviseur comme média de loisir et... donne des émotions fortes aux marchés financiers du monde entier.

Mais sur les quelque six milliards d'habitants de la planète, 400 à 500 millions seulement ont accès à ce fantastique média. La plus grande partie de la population mondiale en est privée : à la fracture sociale et économique classique entre le Nord et le Sud vient s'ajouter la fracture numérique, le « digital divide ».

Cette fracture digitale peut exister aussi bien au sein d'un pays qu'entre plusieurs. La fracture numérique intérieure, mesurée en fonction de l'utilisation d'Internet, présente plus ou moins la même image partout dans le monde : les hauts revenus, les jeunes, les personnes avec un niveau d'éducation élevé et les citadins utilisent davantage Internet, et les hommes s'en servent plus que les femmes.

A ces facteurs viennent s'en ajouter d'autres pour ce qui concerne la fracture numérique planétaire : la faiblesse de l'infrastructure technique (pénétrations téléphonique et informatique) freine la connexion des pays les plus pauvres à Internet. Souvent, le marché des télécommunications est dominé par des monopoles d'Etat qui maintiennent des coûts d'accès élevés, empêchant ainsi tout développement. La connaissance des nouvelles technologies fait défaut ou est insuffisante. Et quand les moyens sont disponibles, ce sont les besoins vitaux – alimentation, santé et éducation – qui ont la priorité.

Pour que le fossé ne se creuse pas davantage, il faudrait fortement accélérer le développement des pays pauvres. Et intensifier la coopération dans le domaine technologique.

Connexions transfrontières

Mais que peuvent apporter Internet et de meilleurs moyens de communication à une région pauvre disposant de faibles ressources alimentaires et confrontée à des problèmes sanitaires ? La technologie moderne peut-elle aider à satisfaire les besoins fondamentaux de la population d'un village quasiment démunie de tout ? Les premières expériences issues de récents projets ambitieux en matière d'utilisation de la technologie Internet permettent de le penser.

Au Costa Rica, le MIT (Massachusetts Institute of Technology) a développé le projet LINCOS (Little Intelligent Communities ; www.lincos.net) en collaboration avec l'Instituto Tecnológico de Costa Rica. Ce projet consiste à acheminer par avion dans des villages éloignés des containers équipés d'appareils modernes, le but de l'opération étant d'aider la population locale à franchir une étape de son développement. Les containers contiennent des ordinateurs avec connexion à Internet, des caméras, des appareils d'analyse de l'eau et des sols, des photocopieurs, des fax et des téléphones. Ces instruments permettent, par exemple, d'envoyer par e-mail des photos de blessures à des hôpitaux, où elles seront analysées ; le traitement adéquat sera indiqué par courrier électronique. Les paysans trouveront également sur Internet des informations sur les techniques agricoles, les types de céréales ou



Le projet LINCOS au Costa Rica : des containers équipés d'ordinateurs et de la technologie la plus moderne pour aider les habitants de villages isolés à se développer.

la météo et pourront y proposer leurs produits à des grossistes. Enfin, l'accès à Internet et à des logiciels éducatifs est une aide précieuse pour l'enseignement scolaire.

Deuxième exemple (www.villageleap.com) : les femmes d'un petit village cambodgien, Robib, vendent leurs écharpes en soie dans le monde entier via Internet. Des écoles sont construites grâce à des dons internationaux et reliées par le Web au reste du monde.

Viser le long terme

L'important est cependant de combiner technologie et formation. La maintenance des appareils requiert un support informa-

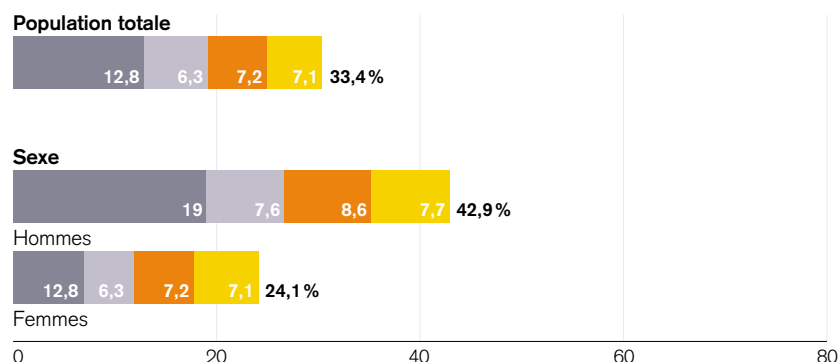


« Il faudrait fortement accélérer le développement des pays pauvres »

La fracture numérique en Suisse

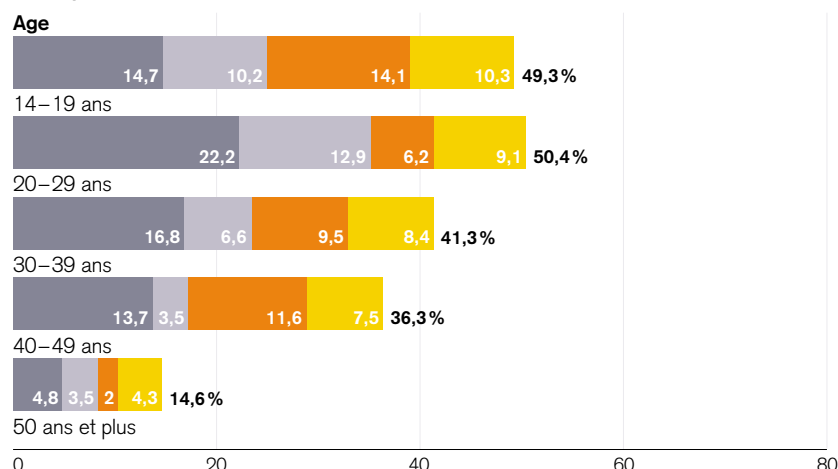
Une personne sur trois en moyenne utilise régulièrement Internet en Suisse, et les hommes beaucoup plus que les femmes. Lors de la phase de démarrage notamment, ils ont eu plus souvent recours à ce nouveau média.

Source: REMP



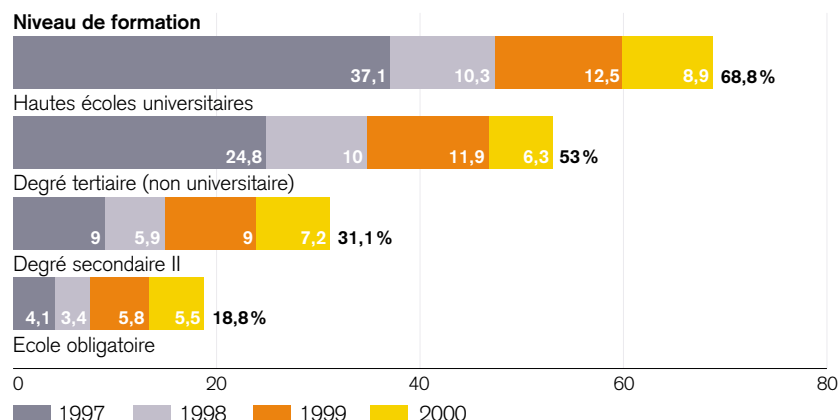
Un fossé entre jeunes et moins jeunes

Les 20-29 ans utilisent davantage Internet. Parmi les plus de 50 ans, une personne sur sept seulement s'en sert.



L'instruction facilite l'accès à Internet

La probabilité qu'un diplômé universitaire utilise Internet est trois fois plus élevée que pour une personne d'un niveau de formation inférieur.



tique global que la population locale doit peu à peu prendre en charge afin que les générations futures puissent continuer à se former grâce à Internet.

De même, en ce qui concerne la télé-médecine, la connexion à Internet doit être complétée par une infrastructure convenable. Il faut que les médicaments puissent parvenir aux villages les moins accessibles, y être conservés et correctement distribués.

Pour assurer le développement durable d'une région, le soutien apporté de l'extérieur ne suffit pas: le cadre général doit également s'y prêter. A cet effet, et afin de réduire la fracture numérique, les conditions suivantes sont nécessaires:

- libéralisation des télécommunications
- extension de l'infrastructure des réseaux
- accroissement de l'offre de formation
- environnement favorable aux investisseurs nationaux et étrangers
- diffusion d'Internet auprès de la population via l'accès aux institutions publiques
- présence des instances gouvernementales sur Internet, qui donnent ainsi l'exemple.

Une chance au niveau local ?

Reste à savoir si la technologie représente une chance pour les entreprises locales du tiers-monde. En jouant avec les fuseaux horaires, les multinationales peuvent travailler sur des projets 24 heures sur 24, mais l'important est que les pays en développement puissent s'insérer dans le processus de travail. L'Inde, qui dispose du savoir-faire requis, y parvient tout à fait dans le secteur en plein essor des logiciels. Les programmes informatiques d'entreprises internationales y sont en partie développés localement. Mais pour que les spécialistes indiens n'émigrent pas, il faut que ces entreprises s'installent sur place. Le savoir-faire reste alors dans le pays, ce qui crée de nouveaux emplois. Les technologies modernes de communication peuvent donc freiner l'exode des

cerveaux. Cela ne concerne cependant qu'un faible nombre de personnes, car comparé à l'immensité de la population le secteur des logiciels est bien petit. De ce point de vue, l'amélioration apportée sur le plan local est infime.

Il semble possible de se servir d'Internet pour s'attaquer de façon neuve aux problèmes des pays en développement et soutenir ainsi les efforts déployés dans d'autres domaines de la coopération in-

ternationale. Les projets s'appuyant sur le Web sont certes trop récents pour que l'on tire déjà des conclusions. Dans le tiers-monde, le nombre de villages démunis et isolés est très élevé, et les coûts pour les équiper en technologie des réseaux le sont tout autant. L'informatique et les télécommunications ne sauraient donc constituer une solution à elles seules mais peuvent, dans de nombreux domaines, être un outil important de lutte

contre la pauvreté dans les pays en développement.

Fritz Stahel, téléphone 01 333 32 84

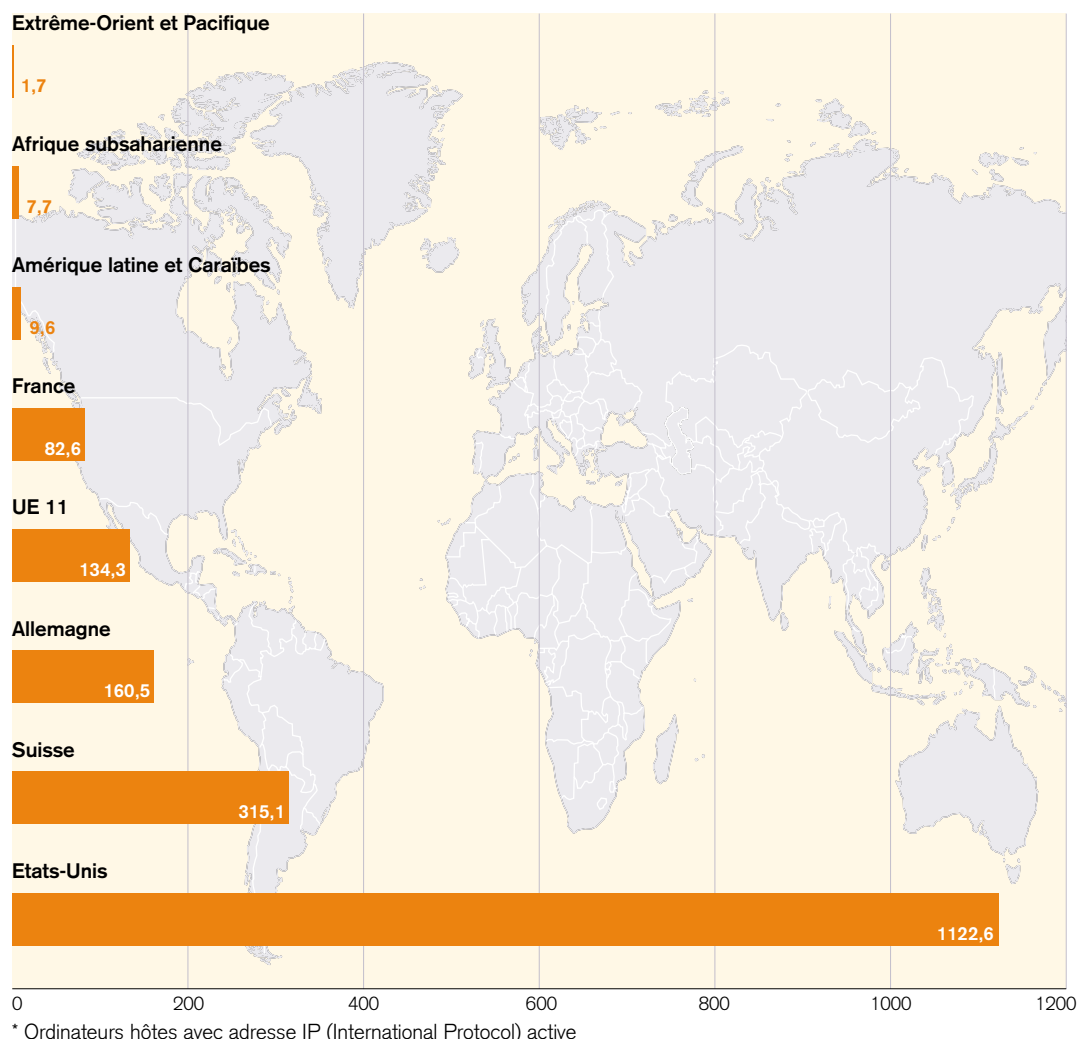
fritz.stahel@credit-suisse.ch

www.credit-suisse.ch/bulletin
(en allemand)

Fracture numérique : comment combler le fossé en Suisse ?

La fracture numérique planétaire : serveurs* pour 10 000 habitants

Les Etats-Unis sont presque mille fois mieux connectés que certaines grandes zones de l'Extrême-Orient et du Pacifique. En Suisse, la proportion d'utilisateurs est nettement plus élevée que dans l'Union européenne. La majorité de la population mondiale n'a pas accès à Internet, ou très peu. Source : Banque mondiale





Economisez en ligne: maintenant avec 3% d'intérêt.

Avec yellownet de Postfinance, vous profitez désormais d'un taux d'intérêt particulièrement intéressant. Déposez votre argent 24 heures sur 24, en francs suisses ou en euros (intérêt: 3¼ %). Accédez au site, ouvrez un Compte Jaune E-Deposito et vos économies commencent aussitôt à fructifier. Clic après clic. Tentant, non?

www.yellownet.ch

Postfinance

LA POSTE 

DANS LE BULLETIN ONLINE (EN ALLEMAND)

En cliquant sur www.credit-suisse.ch/bulletin, vous accédez à quantité d'informations, d'analyses et d'interviews sur l'économie, la société, la culture ou le sport.

Passage à l'euro fiduciaire : attention aux contrefaçons !

Les euros sonnants et trébuchants arriveront le 1^{er} janvier 2002 dans douze pays européens, et les Etats participants devront se débarrasser en deux mois de tonnes de vieilles devises. Il existe un risque que des faussaires saisissent cette occasion exceptionnelle. Informations sur le sujet et sur les conséquences pour la Suisse dans le Bulletin Online.

Gestion des connaissances : la richesse dans nos têtes

Pour la société de l'information, le savoir est le capital le plus précieux. Comment éviter les pertes de savoir-faire et exploiter au mieux les connaissances existantes ? Le Bulletin Online s'est entretenu avec trois experts.



Il y a toujours de bonnes idées qui fusent. Le logiciel de gestion des connaissances « WeTellYou », créé par les Zurichois Stephan et Michael Widmer, suscite un intérêt international.

Autres thèmes du Bulletin Online :

- **Fossé numérique :** comment le combler en Suisse ? Le Bulletin Online a consulté un expert.
- **Placements de capitaux :** perspectives du marché d'actions helvétique.
- **Entrées en Bourse :** tout le monde parle de pertes abyssales. Qui sont donc les gagnants ?



LES ŒUFS VIRTUELS VOUS LAISSENT SUR VOTRE FAIM

Qui cherche trouve. Mais sur Internet, on peut tout à fait repartir les mains vides. Je recherche aujourd'hui un restaurant. Pas de problème sur le World Wide Web. Cependant, chaque fois que je prends le téléphone pour réserver, le restaurant choisi est complet. Dans un tel cas, même Internet est impuissant. Et il suffit alors d'un petit lien caché pour aller vagabonder sur la Toile, à l'instar de ce qui se passe quand on tombe sur une vieille photo ou une lettre oubliée en fouillant dans des papiers éparés pour retrouver un message perdu. La curiosité en éveil, je saisis l'occasion pour partir sur ce sentier plein de surprises à travers le Web. J'hésite cette fois entre les comptes rendus de livres et www.wahnsinnzz.com. Ou pourquoi ne pas jeter un coup d'œil sur les annonces immobilières ? Mais voilà que la webcam retient mon regard : un ciel serein, la ville entière qui semble se promener le long du lac. C'est l'été, le temps des cours de gym et des envies de maigrir... même si cela se réduit pour le moment à répondre à un quiz diététique, par exemple www.healthysnappers.com/quiz.html : toutes les graisses de l'œuf de poule sont-elles concentrées dans le jaune ?

Mais laissons les températures estivales pour nous replonger dans l'hiver. Les orteils, objet d'exposition ? Eh oui. Le National Army Museum de Chelsea, à Londres, présente les orteils de l'alpiniste Bronco Lane, gelés lors d'une expédition sur l'Everest en 1976. Aucun doute, le monde réel est encore plus fou que le virtuel. Mais hormis l'imagination, seul le réseau des réseaux nous permet d'aller aussi vite d'un lieu à un autre sans passeport ni itinéraire. Via webcam à Time Square, à Bangkok ou dans le monde des insectes sur insecta.harlequin.ch/cams.php3 : ici des fourmis, au travail comme toujours ; là une chenille endormie dans son cocon, guère décidée à me faire partager le spectacle inoubliable de sa transformation en papillon.

Tout cela est bien beau, mais je n'ai toujours pas trouvé de restaurant.

Zoe Arnold

zoe.arnold@credit-suisse.ch

Une lueur

Markus Mächler,
Head European Equity Research

Il y a moins d'un an, les entrepreneurs et les investisseurs ne juraient encore que par le «e-business», sous-estimant un certain nombre de difficultés dans l'euphorie des débuts. La première de ces difficultés est le sous-équipement informatique des clients potentiels. L'évolution du marché vers une plus grande transparence de la concurrence en est une autre. Enfin, le commerce électronique de détail, également appelé «business to consumer» (B2C), génère des frais d'expédition élevés, réduisant d'autant l'avantage relatif de ce type d'activité. Le commerce électronique avec les entreprises, ou «business to business» (B2B), est en revanche plus fructueux. Les partenaires sont connus, de même que les droits et les obligations de chacun, et il ne reste qu'à définir par voie électronique les volumes et les conditions de l'échange.

Les banques ouvrent la voie

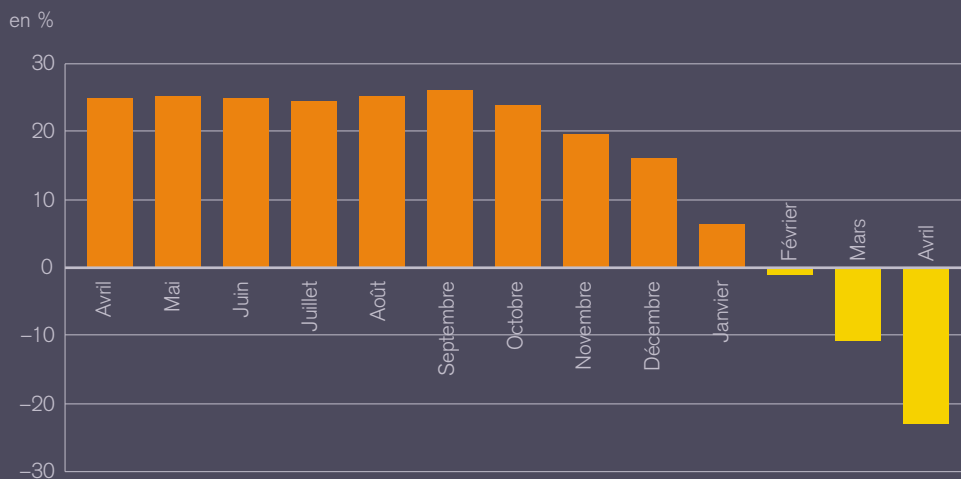
Les particuliers recourent de plus en plus souvent à Internet pour s'informer et comparer les offres. Mais ils achètent encore majoritairement dans les magasins. Ils n'accordent en effet qu'une confiance limitée aux fournisseurs virtuels et se méfient, à tort, des modes de paiement électroniques. Le secteur bancaire est l'un des rares à avoir réussi à s'imposer sur Internet : les clients ont confiance et sont de plus en plus nombreux à réaliser leurs opérations à distance, confortablement installés devant leur PC.

Dans le e-business, la confiance du client est la clé du succès. L'exemple de la société Amazon le prouve : ce pionnier du commerce en ligne connaît une situa-

L'euphorie cède à la déception

Les perspectives de bénéfices pour l'année 2001 dans le secteur technologique se sont dégradées au cours des douze derniers mois. Les investisseurs se sont d'abord massivement engagés dans ce secteur à forte croissance ; mais lorsque les attentes ont tardé à se réaliser, l'euphorie a laissé la place à la déception.

Source : Datastream



d'espoir ?

Investir dans le commerce électronique : malgré d'importantes corrections, la prudence reste de mise.

tion financière très critique. Pourtant, il bénéficie de la confiance des clients, qui se tournent à nouveau vers les «grands noms» au détriment de fournisseurs moins connus, condamnés à disparaître. Très optimiste, Amazon prévoit pour l'année en cours une croissance de 20 à 30% de son chiffre d'affaires et compte même afficher un bénéfice opérationnel pro forma – enfin une lueur d'espoir laissant augurer que l'entreprise pourra atteindre le seuil de rentabilité dans les prochaines années. Personne ne se risquerait à faire des prévisions plus précises.

Beaucoup d'appelés, mais peu d'élus

Au printemps 2000, les perspectives de croissance et de bénéfices du secteur Internet avaient été révisées à la hausse. Mais il est très vite apparu que les chiffres prévus n'étaient pas réalisables en si peu de temps. Reste à savoir quelles entreprises seront capables de relever le défi et lesquelles échoueront. Selon les analystes, quatre entreprises sur cinq sont vouées à disparaître. Les 20% restantes auront-elles le succès escompté? Certaines sociétés se voient déjà obligées de faire machine arrière, et la plupart revoient leurs ambitions à la baisse. Malgré les corrections subies par les valeurs Internet, l'avenir reste incertain. Et cette incertitude s'étend à l'ensemble du secteur technologique : établir des prévisions de bénéfices dans ce domaine pour les deux prochaines années constitue un périlleux numéro d'équilibre. Les pronostics des analystes s'en ressentent, comme le montre le graphique (page 61) de l'indice MSCI World des technologies de l'information.

Les investisseurs restent prudents

La menace d'une récession aux Etats-Unis, principal marché du commerce électronique, pèse également sur les ventes et retarde encore le moment où pourra être atteint le seuil de rentabilité, si vital pour nombre d'entreprises. Les investisseurs hésitent aujourd'hui à placer leurs capitaux dans un secteur plus risqué et plus concurrentiel que jamais. La déception a été trop forte, comme en témoignent les réactions de ces douze derniers mois (voir graphique page 58).

Les critiques qui s'élèvent n'empêcheront toutefois pas les technologies de progresser ni le commerce électronique de se développer, du moins sous nos latitudes. La prudence recommande simplement de n'investir que dans des entreprises dont les activités informatiques existent depuis plusieurs années. Ces entreprises n'ont plus à faire face à des difficultés de démarrage et disposent déjà d'un nombre respectable de clients. La sélection est d'autant plus nécessaire que les valeurs sûres sont généralement aussi les plus chères. Leur évaluation repose le plus souvent sur le rapport entre le cours de l'action et les perspectives bénéficiaires. Les méthodes basées sur le nombre de

clients, la fréquentation du site ou les clients potentiels tendent à disparaître depuis les récentes corrections. Etant donné que beaucoup de sociétés de commerce électronique n'afficheront toujours pas de bénéfices dans les deux années à venir, les évaluations sont parfois fondées sur les bénéfices avant impôts. Il serait donc dangereux d'investir dans des entreprises dont les perspectives de gains ne sont pas crédibles.

Des places de marché virtuelles

On trouve tout de même des secteurs dans lesquels le commerce électronique a su s'imposer. C'est le cas de l'industrie, qui a parfaitement intégré sa logistique d'achats au support Internet. Des places de marché électroniques, où se rencontrent l'offre et la demande, ont ainsi été créées dans différents domaines. Des entreprises comme DaimlerChrysler affirment économiser de cette façon jusqu'à 10% de leurs frais d'approvisionnement. Les fournisseurs et les partenaires de ces sociétés sont quant à eux obligés d'adopter la même technologie. Les progiciels d'ERP (Enterprise Resource Planning), ou gestion intégrée des ressources, proposés notamment par SAP, constituent



Markus Mächler, Credit Suisse Private Banking

«La prudence recommande d'investir dans des entreprises informatiques bien établies»

AVENCHES 01

7^e festival d'opéra

supplémentaire
20 juillet

Rigoletto

de Giuseppe Verdi

5, 6, 7, 11, 13, 14 juillet

Secco/Jelmoni • Fondary/Salvadori/Gazale • Ferreira/Lee/Ciofi • Zanazzo • Bonitatibus/Paba •
Di Gangirolamo/Schweizer • Egri • Raviola/Lena • Scheidegger • Eggimann • Milanova • Benesch • Carré

Sinfonietta de Lausanne, direction musicale Rico Sacconi
Chœur du Festival d'Opéra Avenches, chef des chœurs Pascal Mayer

Mise en scène, Patricia Panton • Décors, Alfredo Corno
Costumes, Eugenio Girardi • Eclairages, Andrea Borelli

Billets 40.- 65.- 75.- 90.- 100.- 130.- 150.-

TicketCorner

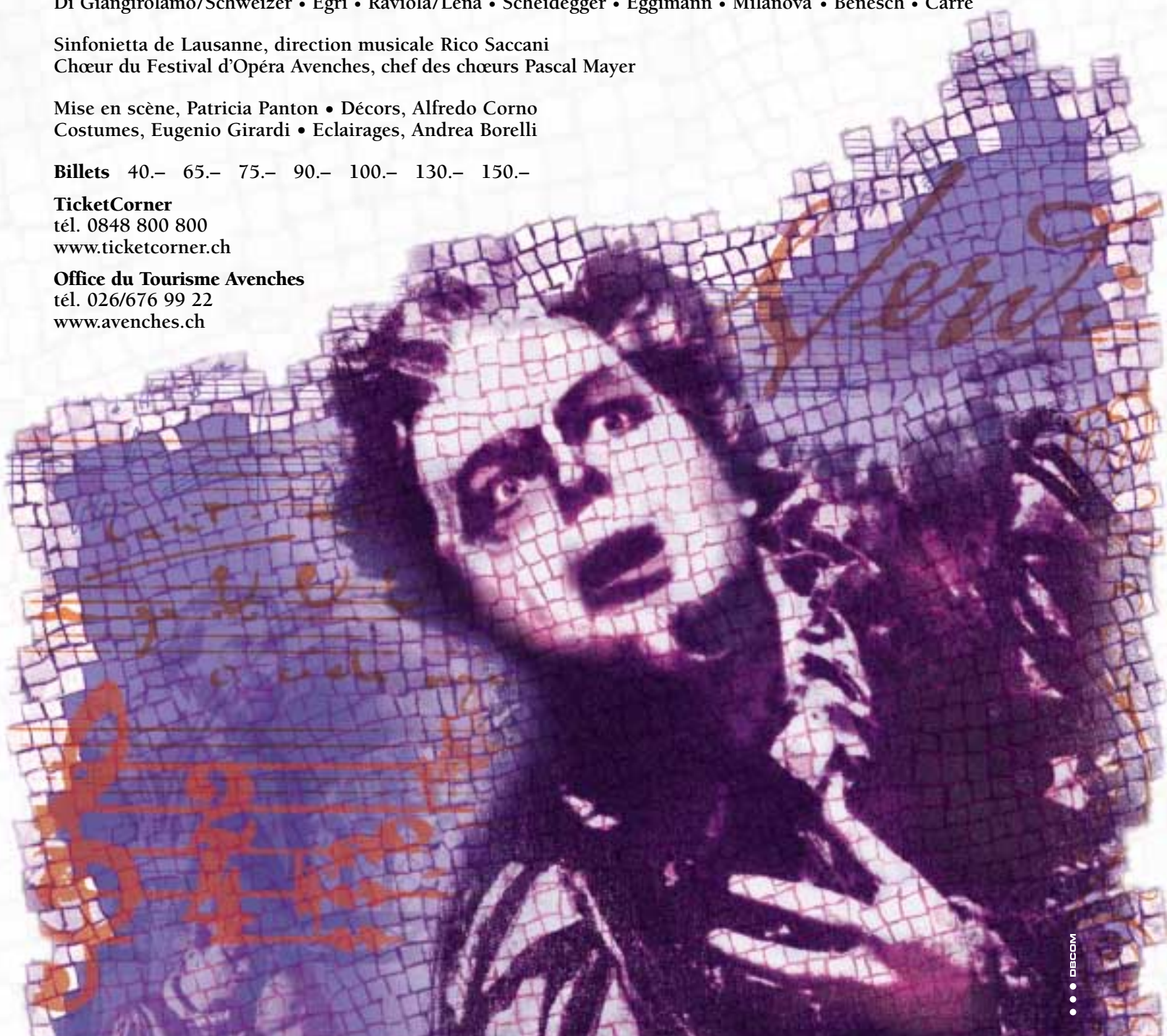
tél. 0848 800 800

www.ticketcorner.ch

Office du Tourisme Avenches

tél. 026/676 99 22

www.avenches.ch



presque la norme. Leur développement s'est toutefois ralenti depuis un an, de nombreuses entreprises ayant déjà réalisé l'intégration du commerce électronique. Les grands gagnants sont les prestataires de services qui entretiennent et exploitent les systèmes en place. Nous avons retenu SAP et Cap Gemini, qui comptent parmi les leaders du marché en Europe.

Les médias ont le vent en poupe

La prochaine impulsion favorable à la croissance ne peut venir que du commerce électronique de détail, mais la partie est loin d'être gagnée. Trois obstacles à la fois complexes et coûteux devront d'abord être surmontés. Le premier est celui du sous-équipement des utilisateurs. Même avec le RNIS, l'accès à Internet reste lent et fastidieux pour beaucoup d'entre eux. Qu'il s'agisse d'Internet ou de la téléphonie mobile, on compte sur les technologies à large bande pour offrir à l'avenir un accès ultra-rapide à la transmission de données.

Le deuxième obstacle est celui de la création de contenus, c'est-à-dire de produits commercialisables sur Internet. Pour quels produits la vente électronique sera-t-elle rentable ? C'est surtout le secteur des médias qui espère générer par ce biais des revenus supplémentaires et qui investit en conséquence. La troisième et dernière difficulté consiste à créer une demande. Il faut amener le client à ne plus craindre les nouvelles technologies et à apprendre à s'en servir.

L'exemple de T-Online en Allemagne montre ce qui se passe lorsque une ou plusieurs de ces conditions ne sont pas remplies : en février dernier, cette entreprise a été le premier opérateur télécom au monde à mettre en exploitation un réseau GPRS (General Packet Radio Service) ; mais elle a malheureusement manqué de terminaux adéquats, et donc de clients ! En outre, nul ne sait encore très bien quelles applications offrir en priorité au moyen de la technologie à large bande.

C'est probablement du côté de l'industrie automobile qu'il faut chercher la réponse.

Un tableau de bord interactif

L'électronique est déjà largement intégrée à l'automobile : chaînes de production, équipement de sécurité active, assistance à la traction, etc. Aujourd'hui, le commerce électronique investit nos tableaux de bord. Les prochains modèles de série proposés par Fiat et Ford ne se contenteront plus de guider le conducteur jusqu'à l'hôtel ou au restaurant le plus proche, ils effectueront aussi les réservations à sa place. Décharger au maximum le client, telle est la nouvelle solution pour stimuler le commerce électronique de détail.

Une autre solution est offerte par la téléphonie mobile. Mais le succès dépend ici de l'introduction rapide du GPRS et de

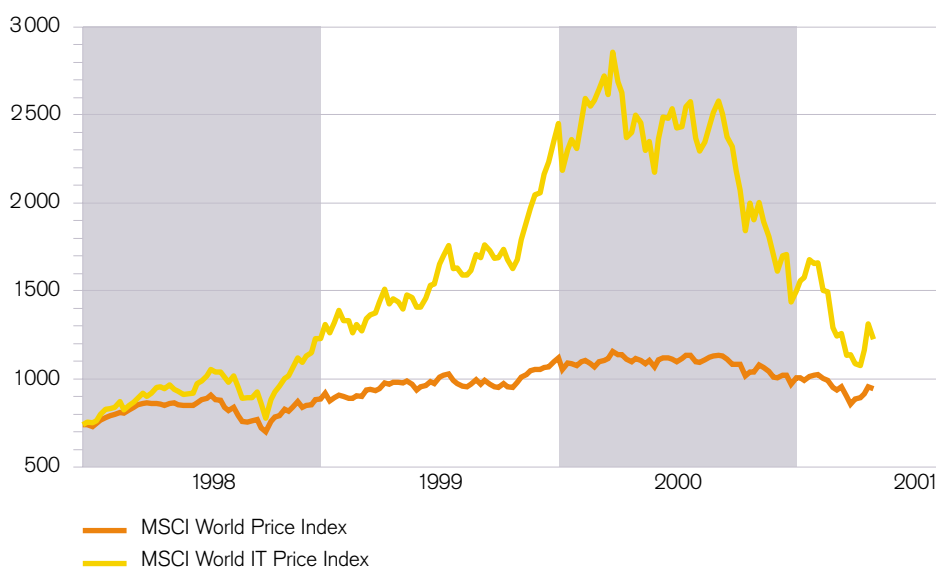
l'UMTS (Universal Mobile Telecommunications System), sans oublier les appareils requis.

Même après les importantes corrections sur les valeurs technologiques, et notamment dans le domaine du e-business, la prudence reste de mise. Il devient de plus en plus difficile de considérer le commerce électronique séparément, d'abord parce que les titres en question ont fortement reculé, mais aussi du fait de la dépendance plus ou moins marquée de toute entreprise dans ce domaine. Une part d'actions d'environ 10% investie dans un fonds de placement technologique est suffisante pour obtenir un portefeuille diversifié. Le recours à un fonds garantit en outre une surveillance constante par un professionnel, ce qui est essentiel dans un domaine aussi volatil que le e-business.

Internet donne du fil à retordre aux analystes

Il est difficile de faire des prévisions pour le secteur Internet, car les facteurs d'incertitude sont trop nombreux. Les prévisions des analystes s'en ressentent.

Source : Datastream





«La soie est pure sensuali

La soie brille doucement, elle est légère sur la peau.
La soie est l'étoffe dont sont faites les histoires. La soie est
le symbole du luxe.

Rosmarie Gerber, rédaction Bulletin

té»

Le look négligé n'a plus la cote ces derniers temps auprès des grands créateurs de New York, Milan et Paris. Après des années de traversée du désert, les industriels de la soie peuvent enfin respirer : le luxe et l'élégance sont à nouveau « in », et la plus noble des matières fait un retour en force. Lorsque des couturiers comme Christian Lacroix, Ungaro, Yves Saint Laurent, Jean Paul Gaultier, Dolce & Gabbana, Versace, Vivienne Westwood ou Helmut Lang présentent leur collection pour la prochaine saison, ce sont souvent, sans qu'on le sache, les professionnels suisses de la soie qui défilent aussi sur les podiums.

Il y a d'abord Trudel AG et Desco de Schulthess SA, importateurs de tissus bruts et de soie grège (Trudel est également actionnaire principal des tissages Bosetti, à Côme). Viennent ensuite les fabricants d'étoffes Weisbrod-Zürcher et Gessner, installés en Suisse orientale, l'imprimerie Mitlödi, dans la région de Glaris, ainsi que les Zurichois Abraham SA et Fabric Frontline, concepteurs de tissus destinés à la haute couture et au prêt-à-porter de luxe. Sans oublier bien sûr Testex, ancienne usine de séchage de la soie, qui met au point des normes de qualité à l'échelle européenne pour la soie grège et jouit d'une renommée internationale en tant qu'institut d'essais textiles.

Seule la passion compte

« Ce qui est essentiel dans ce métier, dit Max Frischknecht, directeur des tissages Gessner à Wädenswil, près de Zurich, c'est la passion. » Gessner et Weisbrod sont les derniers représentants de l'industrie de la soie de Suisse orientale, jadis

prospère. « Nous ne pouvons pas produire pour le prêt-à-porter, même à 800 francs suisses la pièce. Pour cela, nous sommes trop chers », reconnaît Urs Spuhler, directeur de l'imprimerie Mitlödi, dans la région de Glaris. Et Weisbrod-Zürcher, qui fabrique à Hausen sur l'Albis des tissus jacquard et des soieries pour la confection féminine, déplore aussi la baisse de popularité de cette étoffe de luxe.

Le collectionneur d'art Gustav Zumsteg, doyen de la maison Abraham, est préoccupé depuis longtemps par cette évolution. Dès la fin des années 80, Zumsteg voulait se retirer du métier, jugeant, comme le couturier Balenciaga, que « son rôle était terminé au vu de la pauvreté des besoins des femmes ». Il n'a jamais réussi à partir.

« La soie est pure sensualité », clame de son côté André Stutz. Clone moderne des anciens grands barons zurichois de la soie, il diffuse sa marque Fabric Frontline dans la presse écrite, sur toutes les chaînes de télévision de la planète et dans les soirées mondaines.

Mais si la formule du nouveau roi de la soie est percutante, le message lui-même n'a rien d'original. Depuis le XVI^e siècle, les barons zurichois de la soie ont écrit l'histoire économique du pays, conquis les marchés mondiaux et influencé, discrètement mais durablement, les destinées locales. Leur règne appartient désormais au passé. En 1843, l'industrie zurichoise de la soie employait encore 18 000 ouvriers, tandis qu'en 1999, on comptait à peine 600 personnes travaillant dans le commerce de la soie, les tissages et les ateliers d'impression. Mais que sont quelques centaines d'années



Soie grège



Soie moulinée



Trame



Chaîne



Métier à tisser

Après avoir été extraits du cocon, les fils de soie subissent plusieurs traitements avant de devenir l'étoffe qui permettra de réaliser tous les rêves de luxe et de prestige.



Pochoir



Processus d'impression



Soie tissée et imprimée

dans l'histoire de la seule étoffe possédant les propriétés thermiques d'une seconde peau ?

Deux mille ans avant Jésus-Christ, la littérature, la société et la mode célébraient déjà le culte de la soie. Depuis plus de quatre mille ans, la soie est symbole de luxe, de sensualité, de culture avancée, et sa transformation exige passion, précision, délicatesse et efforts infinis.

Merveille dans une tasse de thé

La légende raconte qu'en 2640 avant Jésus-Christ, l'impératrice chinoise Si-Ling prenait le thé à l'ombre d'un mûrier lorsqu'un cocon tomba dans sa tasse. Quand elle voulut le retirer, son ongle accrocha un brin de soie et le cocon se dévida. Si-Ling venait de découvrir le fil de soie !

Un cocon ramolli dans de l'eau bouillante (voir encadré page 65) contient un fil de soie d'environ 700 à 1000 mètres de longueur. Les fils de plusieurs cocons sont réunis lors du dévidage et enroulés sur des dévidoirs. Ils sont ensuite imprégnés d'un sel métallique, le phosphosilicate d'étain, qui les fait augmenter de volume, puis subissent différentes torsions avant d'être tissés. Ce processus de transformation complexe qui, encore aujourd'hui, requiert beaucoup de main-d'œuvre, fait de la soie un produit de

luxe. Brillante et légère, la soie est synonyme de noblesse et de séduction raffinée. Rien d'étonnant dès lors que cette précieuse étoffe ait toujours séduit les couturiers, inspiré les écrivains et dérangé les gardiens des bonnes mœurs.

Emile Zola fasciné par la soie

«C'était, au fond du hall, autour d'une des colonnettes de fonte qui soutenaient le vitrage, comme un ruissellement d'étoffe, une nappe bouillonnée tombant de haut et s'élargissant jusqu'au parquet. Des satins clairs et des soies tendres jaillissaient d'abord : les satins à la reine, les satins renaissance, aux tons nacrés d'eau de source ; les soies légères aux transparences de cristal, vert Nil, ciel indien, rose de mai, bleu Danube.» Dans «Au bonheur des dames», Zola décrit en fait le déclin et l'appauvrissement du petit commerce à la suite de l'apparition des grands magasins. Mais page après page, l'écrivain naturaliste cède à la fascination de la soie. Zola est tout aussi subjugué par ce déferlement d'étoffes que les romanciers d'aujourd'hui, que le pouvoir érotique de la soie a transformés en auteurs à succès.

En 1996, Alessandro Baricco écrit un roman intitulé «Soie», qui devient tout de suite un best-seller. Le personnage princi-

L'ENTRETIEN DE LA SOIE

La soie a un grand pouvoir d'absorption. Suivant la méthode de tissage utilisée, elle a aussi des propriétés isolantes. La soie est quasiment infroissable, par contre elle s'abîme si on l'expose directement au soleil ou à une température trop élevée.

Un vêtement en soie coûte cher à l'entretien, mais il peut être porté pendant des décennies si on lui apporte le soin nécessaire. Pour cela, il faut le laver à la main avec un détergent approprié, le rincer dans de l'eau vinaigrée, l'étendre jusqu'à ce qu'il soit légèrement humide et le repasser à température modérée.

LES PRINCIPAUX TISSUS DE SOIE

Crêpe georgette : soie fine et mate (robes du soir et chemisiers)

Crêpe satin : soie très brillante (lingerie et robes du soir)

Crêpe de Chine façonné (robes, foulards et chemisiers)

Faïlle : soie douce (robes et manteaux)

Taffetas : soie rigide et crissante (robes amples, doublures et chemisiers)

pal de son livre est un marchand qui se rend au Japon pour y acheter des vers à soie. Là-bas, il tombe sous le charme d'une femme mystérieuse, et cette rencontre va marquer sa vie. Tout le roman est centré sur la volupté de la soie, douce comme un corps de femme.

La soie joue également un rôle important dans le livre d'Ernesto Franco, «Vite senza fine» (vis sans fin), où Giò Magnasco, constructeur de bateaux et plus tard quincaillier, vit une grande histoire d'amour qui commence grâce à cinq boutons de soie.

De Glaris à Tokyo

Celui qui a observé, dans les locaux austères des tissages Bosetti à Côme, le jeu du croisement de la chaîne et de la trame, ou suivi chez Weisbrod-Zürcher l'entrecroisement des fils brillants destinés aux cravates jacquard, ne peut pas ne pas succomber au charme de la soie. Il faut dire que les fabricants et commerçants de Suisse orientale entretiennent une relation inhabituelle avec leur produit. Lorsque, au début des années 90, la crise du textile toucha de plein fouet les derniers seigneurs de la soie, lorsque les délais de commande devinrent de plus en plus courts et les délais de paiement de plus en plus longs, Gessner, Mitlödi et Greuter s'associèrent pour lancer sur le marché leurs propres collections de tissus. Aujourd'hui, Mitlödi imprime des tissus de soie pour la maison Abraham et satisfait les souhaits les plus divers de clients américains et japonais. L'imprimerie s'impose sur le marché mondial en produisant entre dix-huit et trente impressions couleurs, fruit d'un précieux travail de précision. Urs Spuhler: «Il existe des impressions meilleur marché, mais la qualité a son prix. Et la soie connaît aujourd'hui une seconde jeunesse. Des entreprises comme Fabric Frontline ont conquis une nouvelle clientèle avec leurs produits non conventionnels.»

La soie mise en scène

Avec beaucoup d'idées non conformistes et peu de capital, les fondateurs de Fabric

Frontline, Elsa, Maja et André Stutz, ont débarqué il y a vingt ans dans les salons poussiéreux de l'industrie de la soie de Suisse orientale. Aujourd'hui l'entreprise occupe d'élégants locaux situés au 118 Ankerstrasse, au cœur du quartier «chaud» de Zurich. Elle fournit aux grands de la mode et au prêt-à-porter de luxe des fleurs et des animaux sur soie, approvisionne les grandes entreprises en foulards et en cravates et habille à l'occasion le corps de ballet de l'Opéra de Zurich de costumes en satin aux couleurs enivrantes.

Fabric Frontline a le don de transformer chacune de ses activités de vente en un spectacle baroque. Lorsqu'on pénètre dans ce royaume de la soie après avoir traversé un jardin multicolore, on est accueilli par de la musique classique. Les toutes nouvelles

cravates jacquard, dans une variété de tons or et rouge, sont exposées derrière des vitrines. Des canards et des tigres ornent des foulards de soie. Et les coûteuses étoles de satin, bordées ou non de plumes, font croire aux clientes potentielles qu'elles vont bientôt faire leur entrée en scène.

A Zurich, la nouvelle collection de tissus – satin finement rayé décliné dans toutes les couleurs, soie vaporeuse à larges rayures, tulle brodé et imprimé de chrysanthèmes stylisés, coquelicots sur fond jaune – est déjà disponible, tandis qu'en Italie, en Allemagne et aux Etats-Unis, les nouveaux tissus viennent de quitter les ateliers. «Celui qui connaît Fabric Frontline, dit André Stutz, sait qu'ici, de grands enfants constatent avec étonnement qu'on peut également faire des affaires avec la soie.»

SACRIFIÉ SUR L'AUTEL DE LA MODE

Le bombyx mori, le ver à soie du mûrier, consacre sa brève existence aux plaisirs des sens, aux orgies de nourriture et à la sécrétion d'une bave filamenteuse. Au cours des trente-cinq jours que dure la mue, la chenille consomme quarante fois son poids en feuilles de mûrier. La bave sécrétée par le bombyx mori, durcie au contact de l'air pour former le cocon, puis trempée dans l'eau bouillante, produit le tissu le plus noble du marché: la soie.

Après sa métamorphose en chrysalide, le bombyx mori se livre à de longs ébats amoureux, au cours desquels il donne naissance à de nouvelles chenilles. Son rituel d'accouplement peut durer jusqu'à douze heures.

Pourtant, depuis près de quatre mille ans, la culture de la soie prive une partie des bombyx mori des joies de l'amour. En effet, pour que les cocons restent intacts, les chrysalides sont étouffées à l'air chaud. C'est lors du dévidage de plusieurs cocons qu'on obtient la soie grège, d'une grande finesse, les fils obtenus à partir de déchets de filature étant appelés «schappe». Les tissus de soie ont depuis toujours une place de choix dans les collections de haute couture et de prêt-à-porter. Le prix élevé de la soie est justifié quand on sait que pour fabriquer un kimono japonais, il a fallu 3 000 vers à soie ayant consommé six tonnes de feuilles de mûrier. 50 000 vers à soie produisent 120 kilos de soie grège.



Positive Power

A la redécouverte du swing, le jazz
des années 30.



Texte : Peter Rüedi*

Le jazz, comme tout art, a beaucoup de sources d'inspiration différentes. On pense d'abord à ce que le critique Marc Blitzstein appelait « the incredibly powerful jazz of fear » : l'angoisse contre laquelle Charlie Parker se débattait désespérément ; la splendeur brisée dans la voix de Billie Holiday ; les cauchemars dont Bud Powell nous révèle la beauté tourmentée ; le sombre éclat des mélodies de Chet Baker. Les drames humains sont si nombreux dans l'histoire du jazz qu'on pourrait presque parler d'une « tragédie du jazz ». La colère compte également parmi les grandes inspiratrices, chez les tout premiers chanteurs de blues comme chez Charles Mingus. On en oublierait presque qu'il existe aussi des forces créatrices positives.

Le « swing », par exemple, comme on nommait le jazz

des années 1933–1945, était une prodigieuse manifestation de joie de vivre, de confiance, d'énergie et d'optimisme tout à la fois. Après les tourments de la guerre et les sombres années de la prohibition, c'était une véritable explosion de joie. Mélange de gaieté naïve et de raffinement, cette musique urbaine, élégante, était aussi une échappatoire. Car les Noirs étaient bien placés pour connaître les plus sombres côtés de l'existence, même à la fin des années 30, où la stricte séparation entre la musique des Noirs et celle des Blancs commençait à s'estomper.

La douceur de vivre

Pourtant, le swing éveille la nostalgie en nous, comme la musique de Mozart au début du XIX^e siècle, quand Talleyrand disait : « Quiconque n'a pas vécu sous l'ancien régime n'a pas connu la douceur de vivre. » Jamais auparavant, et jamais plus par la suite, la

musique populaire ne fut aussi bonne, ni la bonne musique aussi populaire. Plus que le Jazz Age des années 20, cette époque fut l'âge d'or du jazz. L'apogée et le déclin du swing coïncidèrent avec ceux du média qui permit sa diffusion. Les quatre réseaux radiophoniques nationaux, à vocation éducative, ouvrirent au grand public l'accès à toutes les cultures. « Radio Days » : les stations de radio de ces quatre réseaux n'étaient pas spécialisées, elles diffusaient pêle-mêle de la musique classique, du jazz, de la country music et des pièces radiophoniques sur une seule et même fréquence ; le grand Toscanini y côtoyait, sur un pied d'égalité, les leaders des fameux « big bands ».

Le swing permit la diffusion du jazz à (relativement) grande échelle, tout simplement parce que cela était devenu économiquement possible. Une grande partie de la musique était « live ». Le swing

était une musique de danse. Ce n'est qu'au début des années 40 que le public commença à se scinder entre danseurs et amateurs de concerts. Je n'oublierai jamais l'air décontenancé de Count Basie lorsque, à l'occasion d'une soirée dansante donnée après son « revival », vers 1960, au palais des congrès de Zurich, il lança au public qui l'écoutait religieusement : « Don't you like our music ? » Bien sûr qu'ils l'aimaient, mais trop pour en faire une simple musique d'ambiance. Après tout, on ne danse pas non plus en écoutant les Danses hongroises de Brahms.

Le virus du Lindy Hop

Les danseurs étaient la cible économique des grands orchestres de swing : dans les clubs, les salles de bal, autour des nombreux podiums de la banlieue des grandes villes, et même dans les cinémas. Les concerts étaient retransmis à la radio, sans pour autant nuire au succès des événements live. Bien au contraire. Le « lindy hop » (nom créé en 1927 en l'honneur de l'aviateur Charles Lindbergh) et le « jitterbug » se répandirent comme une épidémie.

Car, avec la radio, le marketing musical était né. Et c'est parce que le clarinettiste et leader de big band Benny Goodman savait très bien se vendre que la légende selon laquelle le swing est né dans la nuit du 21 août 1935 au Palomar Ballroom de Los

*Peter Rüedi est écrivain et, notamment, critique de jazz à la « Weltwoche ».



◀◀ Benny Goodman

Quartette :

Teddy Wilson

Piano

Gene Krupa

Batterie

Lionel Hampton

Vibraphone

Benny Goodman

Clarinette

1938

◀ Art Tatum

Piano

1953/1954

Angeles se perpétue encore aujourd'hui. Goodman, sideman dans de nombreux orchestres des années 20, puis musicien de studio réputé, fonda son premier big band en 1934. La NBC lui consacra même un show, «Let's Dance», qui passait tard dans la nuit, à une heure où la génération des premières heures du jazz écoutait la radio. Malgré son succès auprès d'un public averti, la tournée qu'il entreprit durant l'été 1935 sur la côte Ouest fut décevante : le public réclamait surtout les tubes du moment. Goodman était sur le point d'abandonner quand il vit, à sa grande surprise, le jeune public du Palomar Ballroom de Los Angeles l'acclamer dès son entrée en scène. Les «kids» connaissaient son répertoire sur le bout des doigts. En raison du décalage horaire, ils écoutaient les émissions live de la NBC New York en début de soirée. Ce succès fut bientôt répercuté sur la côte Est. Une star était née : le «King of Swing».

Un son qui balance

Vers la fin des années 30, les leaders des big bands de vinrent aussi célèbres que les stars de Hollywood. En vérité, le chroniqueur de jazz Gene Lees avait raison quand il écrivait : «Goodman did nothing first», car les origines du swing remontent en fait aux années 20. Certes, à l'époque, le jazz reposait encore sur des rythmes très binaires. Mais les grands instrumentistes, notamment Louis Armstrong dans l'orchestre de Fletcher Henderson, insufflèrent à leurs solos des nuances chaloupées qui devinrent la caractéristique du jazz, du moins tant qu'il fut joué en mesure. Avant d'être un style, le swing était une nuance de son, très reconnaissable mais difficile à définir.

Henderson avait pour arrangeur un personnage que Lees définit à juste titre comme «le plus influent et le moins connu des compositeurs de musique populaire du

«Si le swing était la musique des grandes formations, celles-ci servaient aussi de faire-valoir aux meilleurs solistes»

XX^e siècle». Il s'appelait Don Redman et inventa pour Henderson, dès les années 20, l'organisation orchestrale en trois groupes instrumentaux – trompettes, trombones et saxophones – accompagnés d'un groupe rythmique : un groupe lançait une phrase à laquelle les autres instruments répondaient. Avec ce modèle (hérité de la tradition africaine), il influença définitivement le jazz des big bands et une bonne partie de la musique populaire du XX^e siècle. Le seul compositeur pouvant rivaliser avec Redman en termes d'inventivité fut Duke Ellington. Mais ce n'est pas un hasard si ce dernier qualifiait son groupe d'«orchestre». Il maniait les sons comme un peintre ses couleurs,

cherchant le parfait équilibre entre cuivres et bois, composant les solos jusque dans les plus fines nuances d'intonations. Le principe de Redman était plus carré, plus simple : il eut plus de succès. Si Fletcher Henderson a fait Goodman, c'est Redman qui a fait Henderson ainsi que, en résumé, tous les orchestres qui ont fait le succès du swing : Casa Loma, les Dorsey Brothers (Jimmy et Tommy, d'abord ensemble, puis séparément), Jimmie Lunceford, Andy Kirk, Cab Calloway, Chick Webb, Artie Shaw ; sans parler des musiciens qui doivent directement leur succès à Goodman : Lionel Hampton, Harry James, Gene Krupa.

Count Basie : le discret

Et sans Redman, pas non plus de Count Basie. En intensité, en puissance, en potentiel musical comme en tant que soliste, ce discret pianiste et chef d'orchestre surpassait indéniablement, du moins entre 1936 et 1941, les orchestres les plus prestigieux et les plus glamour de l'époque, peut-être justement du fait de son effacement. Basie venait du fin fond du Middle West, de la sulfureuse Kansas City, où le maire de l'époque, Pendergast, faisait régner la corruption. On doit pourtant à ce triste personnage un événement aussi



Duke Ellington
Piano
Artie Shaw
Clarinette
Chick Webb
Batterie
Jam Session,
New York, NY,
14 mars 1937

heureux qu'inattendu : dans ce royaume de la prostitution et du jeu, les clubs florissaient, et avec eux, un jazz d'un genre nouveau. En généralisant, on peut dire que le swing a réuni les deux principaux courants de la culture populaire américaine : la culture noire et la culture juive. Presque tous les compositeurs de chansons, de comédies musicales et de musiques de films étaient juifs : Gershwin, Porter, Kern, Rodgers, Arlen, etc., les géants du « Great American Songbook », lequel influença de plus en plus le répertoire du swing. Count Basie était le représentant du courant noir. Il venait du blues. Plus qu'à la perfection des phrases musicales, il était attaché à la

base : la puissance feutrée du groupe rythmique que l'on appellerait bientôt « The All American Rhythm Section », et qui réunissait Jo Jones à la batterie, Walter Page à la basse, Freddie Green à la guitare et Basie lui-même. Sans oublier l'inventivité de ses solistes, qui jouissaient d'une entière liberté à l'intérieur de l'arrangement orchestral basique.

Goodman : le brillant

Goodman, de son côté, perfectionnait la technique d'orchestre et les compétences instrumentales de ses musiciens, leur conférant le brio de la tradition orchestrale occidentale. Cependant, il eut l'intelligence de soigner aussi la « musique de chambre » et l'improvisation avec ses « orchestres

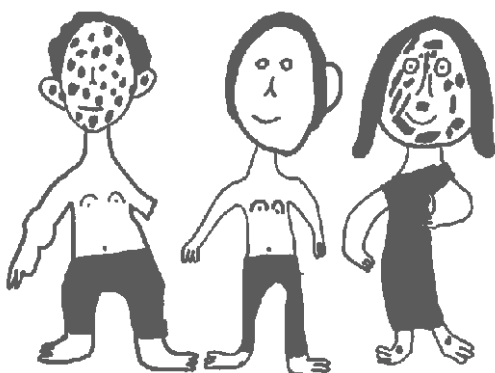
dans l'orchestre », ses trios, quartettes et sextettes. Dans son orchestre, on trouvait Teddy Wilson au piano, Lionel Hampton au vibraphone, Charlie Christian, l'inventeur de la guitare jazz moderne (électrique), à la guitare et Gene Krupa à la batterie. Ce dernier instrument jouait un rôle central dans les orchestres de swing, dont la qualité dépendait du talent de leur batteur et de la qualité des phrases lancées par le premier saxo alto, le premier trombone et le premier trompette.

Si le swing était la musique des grandes formations, celles-ci servaient aussi de faire-valoir aux meilleurs solistes, instrumentistes et, de plus en plus, chanteurs. La caractéristique la plus marquante de ce nouveau

style résidait dans l'abandon du rythme primitif à deux temps au profit d'une mesure à quatre temps, plus légère. Les instruments rythmiques trop lourds ou un peu abrupts furent mis à l'index, la contrebasse remplaça le tuba, la guitare le banjo, et les batteurs, notamment Jo Jones, de l'orchestre de Count Basie, inventèrent des cadences qui faisaient balancer les hanches. Autre découverte décisive : les solistes. Le saxophone devint un instrument central du jazz, notamment le saxo ténor, qui soutenait la trompette : Coleman Hawkins se lançait dans de chaudes rhapsodies, et Lester Young, à l'opposé, jouait tout en souplesse, avec lyrisme et douceur ; Ben Webster était à mi-chemin entre les deux. Les Castor et

Nous aidons les enfants touchés par le sida

LE SIDA & L'ENFANT. Une fondation apportant une aide directe aux enfants touchés par le sida ainsi qu'à leurs proches. Une organisation contribuant à l'étranger à des projets de qualité en faveur des orphelins du sida. Des spécialistes s'impliquant dans la prévention auprès des jeunes. Des hommes et des femmes œuvrant pour l'intégration des personnes concernées.



LE SIDA
&
L'ENFANT

Fondation suisse pour l'aide directe aux enfants concernés par le SIDA

Seefeldstrasse 219, CH-8008 Zurich,
Téléphone 01 422 57 57, fax 01 422 62 92
info@aidsundkind.ch
www.aidsundkind.ch

Collecte de fonds: CCP 80-667-0

Pollux du saxophone alto étaient Johnny Hodges, découvert par Ellington, et Benny Carter, lequel comptait également parmi les plus fins arrangeurs de sa partie. Les trompettistes restaient tous dans l'ombre omniprésente d'Armstrong, tout en assouplissant son style : Henry Red Allen, Harry «Sweets» Edison, Buck Clayton et Roy Eldridge.

Les années 1933–1945 furent indéniablement l'époque des big bands. Cependant, si l'on exclut Ellington et Basie, puis plus tard Woody Herman et Stan Kenton, les débats musicaux les plus passionnants eurent lieu dans de petites formations : celles du pianiste de génie Fats Waller, les orchestres de chambre de Goodman, les groupes de studio de Hampton, le « Quintette du Hot Club de France » de Django Reinhardt et Stéphane Grappelli, les trios du grand Art Tatum et de l'élégant Nat «King» Cole. Ces formations firent sauter les barrières de la mesure dans laquelle l'improvisation était jusqu'alors confinée.

Quand tous ces grands orchestres disparurent, pour des raisons avant tout économiques et sociologiques (notamment l'apparition de la télévision, qui changea d'abord les loisirs, puis le mode de vie des Américains), quand les rebelles du be-bop se révoltèrent contre leurs pères, (Dizzy Gillespie, Roy Eldridge, Charlie Parker, Lester Young, Bud Powell, Art Tatum, Max Roach, Jo Jones, à qui ils devaient plus qu'ils ne voulaient bien l'admettre), après la disgrâce des big bands, le swing ne mourut pas pour autant. Il connut même une

UNE INITIATION AU SWING:

CONSEILS DE PETER RÜEDI

Voici quelques conseils discographiques pour une initiation au swing. Instructions générales : mettez le volume à fond, envoyez votre belle-mère en vacances, mettez votre conjoint sous tranquillisants et offrez à votre concierge des boules Quies. Puis montez le son. Au besoin, utilisez des écouteurs.

- **Benny Goodman at Carnegie Hall 1938.** **Columbia C2K65143.** Les grandes heures du swing, restaurées et enfin disponibles en version intégrale sur deux CD : la conquête des grandes salles de concert par le jazz.
- **The Essential Count Basie Vol.1–3.** **Columbia 40608/40835/44150-2.** Le premier big band de Basie, appelé plus tard «L'Ancien testament», avec Lester Young, Buck Clayton, Sweets Edison, Dickie Wells, etc.
- **Fletcher Henderson : A Study In Frustration.** **Columbia 57596 (3 CD).** Le père de tous les orchestres de swing et l'inspirateur de Goodman (comprenant les débuts de Henderson – et du swing – dans les années 20, avec Louis Armstrong, Coleman Hawkins, Benny Carter, Ben Webster, Chu Berry, etc.)

deuxième jeunesse, qui n'avait rien à voir avec la renaissance du dixieland, mouvement beaucoup plus réactionnaire. Et après de longues années dominées par les rythmes binaires du rock, on observe un retour à des nuances rythmiques plus polyvalentes, plus légères, comme en filigrane, même dans des musiques qui n'ont en commun avec le swing que ce léger balancement, indéfinissable.

Le Credit Suisse vous invite à swinguer : «Swing City» aura lieu dans le cadre des Festspiele de Zurich, du 22 juin au 15 juillet. Renseignements : www.swingcity.ch

- **Jimmie Lunceford: Best of 1934–1942. Best of Jazz 4002.** Pour les connaisseurs, l'un des show bands les plus chauds du Harlem Swing : essayez de ne pas danser ! Arrangements de première classe, orchestration irréprochable.
- **Duke Ellington: The Blanton-Webster-Band.** **RCA 7432113181 (3 CD).** Au-delà du swing : le meilleur des orchestres d'Ellington.
- **Artie Shaw: Best of 1937–42. Best of Jazz 4016.** L'impressionniste parmi les leaders de swing bands. Le concurrent élégant, délicat et raffiné de Goodman.
- **The Complete Lionel Hampton Small Groups.** **RCA (France) Vol.1–4. Jazz Tribune 7432122 6142 et 74321155252.** Les enregistrements légendaires des formations de studio de Hampton, qui regroupaient la crème des solistes de l'époque, notamment le jeune Dizzy Gillespie, alors âgé de 22 ans.
- **Art Tatum: I Got Rhythm 1935–44. Decca GRD 630.** Le pianiste virtuose du jazz, à l'état pur. Un voyage dans tous les styles du piano, du moins jusqu'au be-bop.
- **Thomas Fats Waller: The Very Best Of. Collectors Choice Music 141.** Célèbre pour la virtuosité de sa main gauche autant que pour ses plaisanteries salaces.

**Lionel Hampton
Orch.
New York, NY,
Savoy Ballroom
1941**





Des stars sous le firmament

Quelle que soit la saison, le Tessin vaut le voyage, mais c'est surtout en été que ce canton ensoleillé attire les amoureux de culture. A cette époque de l'année, la région se transforme en haut lieu culturel. Locarno accueille le festival international du film, tandis que Lugano se consacre entièrement au jazz : l'« Estival Jazz » est le grand événement musical de la Suisse méridionale. Sur la Piazza della Riforma, le cœur de la vieille ville de Lugano, ainsi qu'à Mendrisio, plus au sud, les meilleurs musiciens de jazz du monde se donnent rendez-vous depuis plus de vingt ans. Le programme de cette année n'est pas en reste. Les organisateurs ont choisi l'élite des virtuoses du jazz international et de la world music : The Brecker Brothers, The Zawinul Syndicate, Paco de Lucía Septet et d'autres encore. Les concerts ont lieu en plein air et sont tous gratuits. Qu'on se le dise !

Estival Jazz, 6 et 7.7, Mendrisio, Piazzale alla Valle; 12, 13 et 14.7, Lugano, Piazza della Riforma.
Informations complémentaires : www.estivaljazz.ch.

Vengeance dans l'arène

Pour la septième fois déjà, l'amphithéâtre d'Avenches fera l'événement cet été en matière de spectacle de musique classique en plein air. L'année dernière, 48 000 passionnés d'opéra ont assisté au drame d'Aïda, la fille du roi d'Éthiopie. Cette année, une autre œuvre de Giuseppe Verdi est à l'affiche : « Rigoletto ». Un spectacle qui fera accourir les amateurs. Sept représentations permettront aux spectateurs – on en attend quelque 50 000 au total – de suivre la tragédie de Rigoletto, le bouffon du Duc de Mantoue, et de sa ravissante fille Gilda. Du sang, du sexe, de la violence et de merveilleux airs d'opéra comme « La donna è mobile », le tout en plein air, par une belle nuit d'été. De quoi échauffer le sang...

Festival d'Opéra Avenches. « Rigoletto » : 5, 6, 7, 11, 13, 14 et 20.7.
Informations complémentaires : www.avenches.ch ou 026 676 99 22. Réservations : 0848 800 800.



Triathlons à foison

Un et demi, quarante, dix. Trois nombres que chaque triathlète connaît bien : ils correspondent à la distance olympique de la discipline – 1,5 km de natation, 40 km de cyclisme et 10 km de course à pied. Toutes celles et tous ceux qui se sentent capables d'une telle performance peuvent participer. Une catégorie spéciale « pro » a été créée pour les meilleurs athlètes suisses et étrangers. Les vainqueurs des catégories « pro » et « junior » recevront une toute nouvelle VW Golf, et les trois premiers des autres catégories auront droit également à des prix intéressants offerts par le Credit Suisse et Amag. Les amateurs qui ne pratiquent pas activement le triathlon mais préfèrent admirer les athlètes aux muscles d'acier depuis le stand à saucisses se régaleront avec le Credit Suisse Circuit.



Credit Suisse Circuit: Uster 1.7, Soleure 8.7, Zyturm (Zoug) 15.7, Schwarzsee 21.7, Zurich 4.8, Nyon 12.8, Lausanne 26.8.
Informations complémentaires : www.trisuisse.ch.

Agenda 3/01

Parrainage culturel et sportif du Credit Suisse, de Credit Suisse Private Banking et de la Winterthur AARAU
11.7 Swiss Gym Show
AIGLE
1.7 Kids on Wheels, demi-finale
« Ouest » épreuve du kilomètre
BAD RAGAZ
8.8 Credit Suisse Private Banking Trophy, Golf
BIASCA
8.7 Swiss Gym Show
DAVOS
29.7–13.8 Festival de musique
GEROLD SWIL
24.6 Championnat de course d'orientation courte distance
HOCKENHEIM
29.7 GP d'Allemagne, F 1
LAAX
24.6 Frischi Bike Challenge
LUGANO
8.3–1.7 Marc Chagall, Museo d'Arte Moderna
MACOLIN
8.7 Journée du sport handicap
MAGNY-COURS
1.7 GP de France, F 1
MARTIGNY
29.6–4.11 Pablo Picasso, Fondation Pierre Gianadda
NÄFELS
7.7 Kids on Wheels, demi-finale
« Est »
NEUENDORF
5–8.7 CSI-A Neuendorf
NÜRBURGRING
24.6 GP d'Europe, F 1
SELZACH
2–15.8 Selzacher Sommerspiele
SILVERSTONE
15.7 GP de Grande-Bretagne, F 1
SAINT-GALL
8.8–2.9 Open Opera
YVERDON
14.7 Swiss Gym Show
ZURICH
18.5–2.9 Rétrospective Alberto Giacometti, Kunsthaus
18–29.7 Live at Sunset, Landesmuseum

BULLETIN

Editeurs Credit Suisse Financial Services et Credit Suisse Private Banking, case postale 100, 8070 Zurich, téléphone 01 333 11 11, fax 01 332 55 55 **Rédaction** Christian Pfister (direction), Rosmarie Gerber, Ruth Hafen, Jacqueline Perregaux, **Bulletin Online** : Andreas Thomann, Martina Bosshard, Heinz Deubelbeiss, Zoe Arnold (stagiaire) **Secrétariat de rédaction** : Sandra Häberli, téléphone 01 333 73 94, fax 01 333 64 04, e-mail : bulletin@credit-suisse.ch, Internet : www.bulletin.credit-suisse.ch **Réalisation** www.arnolddesign.ch : Urs Arnold, Annegret Jucker, Adrian Goepel, Alice Kälin, Benno Delvai, Muriel Lässer, Esther Rieser, Isabel Welti, Bea Freihofer-Neresheimer (assistante) **Adaptation française** Anne Civel, Michèle Perrier, Bernard Leiva, Gaëlle Madelrieux **Annonces** Yvonne Philipp, Strasshus, 8820 Wädenswil, téléphone 01 683 15 90, fax 01 683 15 91, e-mail : yvonne.philipp@bluewin.ch **Lithographie/impression** NZZ Fretz AG / Zollikofer AG **Commission de rédaction** Andreas Jäggi (Head Corporate Communications Credit Suisse Financial Services), Peter Kern (Head Corporate Communications Credit Suisse Private Banking), Claudia Kraaz (Head Public Relations Private Banking), Martin Nellen (Head Internal Communications Credit Suisse Banking), Werner Schreier (Head Communications Winterthur Life & Pensions), Markus Simon (Head Webservices Credit Suisse e-Business), Fritz Stahel (Credit Suisse Economic Research & Consulting), Burkhard Varnholt (Global Head of Research Credit Suisse Private Banking) **107^e année** (paraît six fois par an en français, allemand et italien) **Reproduction** autorisée avec la mention « Extrait du Bulletin de Credit Suisse Financial Services et Credit Suisse Private Banking » **Changements d'adresse** Les changements d'adresse doivent être envoyés par écrit, en joignant l'enveloppe d'expédition, à votre succursale du Credit Suisse ou au Credit Suisse, KISF 14, case postale 100, 8070 Zurich

A black and white portrait of Mario Vargas Llosa. He is an older man with grey hair, looking directly at the camera with a serious expression. His right hand is resting under his chin, with his fingers curled. He is wearing a dark, textured sweater. The background is a plain, light color.

« Quand nous rêvons, nous sommes libres »

C'est une chance pour la littérature que l'écrivain Mario Vargas Llosa ne soit pas devenu président du Pérou. Ses œuvres connaissent toujours un succès mondial.

Interview : Christian Pfister, rédaction Bulletin

CHRISTIAN PFISTER Vous avez été homme politique et êtes toujours écrivain. Quel est le point commun entre ces deux métiers ?

MARIO VARGAS LLOSA Il y a plus de différences que d'analogies. En politique on est très impliqué dans l'actualité, alors que la littérature traite de sujets qui s'inscrivent dans la durée. Quand elle porte sur l'actualité, la littérature est souvent de seconde catégorie. La politique par contre ne peut ignorer l'actualité, car il faut régler les problèmes à mesure qu'ils surgissent.

C.P. En 1990, vous avez failli devenir président du Pérou. N'auriez-vous pas été malheureux de troquer votre plume contre la fonction d'homme d'Etat ?

M.V.L. J'étais conscient de devoir interrompre mes travaux pendant les cinq années de mon mandat. Les responsabilités d'un chef d'Etat sont incompatibles avec la poursuite d'une carrière littéraire. Mais je n'aurais pas renoncé pour autant à ma vocation première et je savais que je retournerais à mes manuscrits. Ce sont des préoccupations morales qui m'ont fait descendre dans l'arène. Je voulais faire quelque chose pour mon pays qui, à l'époque, se trouvait dans une situation très difficile. Je voulais être le représentant, en politique, de valeurs auxquelles je tiens particulièrement en tant qu'écrivain : la justice, la liberté et la dignité humaine.

C.P. Pensez-vous que les élites politiques et économiques devraient se remettre à lire des romans et s'imprégner de littérature pour mieux réussir ?

M.V.L. Oui. La littérature nous concerne tous. Pour une raison très concrète : la bonne littérature est le passage obligé vers la maîtrise de la langue. C'est par la lecture que l'on apprend à s'exprimer avec élégance. Le don de la parole n'est pas qu'un artifice de communication, il est aussi le reflet d'une forme de perspicacité et d'habileté intellectuelle. La littérature permet en outre de développer sa sensibilité et son imagination. De même, elle aiguise l'esprit critique.

C.P. Ah oui ?

M.V.L. La littérature nous présente les imperfections de la vie. Elle nous sensibilise à tout ce qui n'est pas parfait dans notre environnement et qui empêche nos ambitions, nos rêves de se réaliser. La littérature est le meilleur antidote contre le conformisme né de la civilisation. Les romans mentent certes, parce qu'ils présentent des existences plus intéressantes et plus riches de sens que celles que nous vivons dans la réalité. Mais ils sont le reflet des possibles auxquels aspirent les êtres humains. En se laissant entraîner dans ces univers fictifs, on devient plus critique face à la réalité.

C.P. « L'homme est un dieu quand il rêve, un mendiant quand il réfléchit », écrivait le poète Hölderlin. Etes-vous de cet avis ?

M.V.L. Absolument. L'homme possède en lui une richesse et une diversité infiniment plus grandes que ce qui s'exprime dans la réalité. Nous sommes capables de vivre notre vie et encore des milliers d'autres vies – ou tout au moins d'en rêver. C'est pourquoi nous sommes des créatures jamais satisfaites, car prisonnières de l'existence. Quand nous rêvons, en revanche, nous sommes libres. La citation de Hölderlin rend merveilleusement compte de ce conflit.

C.P. Vous avez vos racines au Pérou, et votre œuvre a fait de vous un citoyen du monde. Vos origines péruviennes ont-elles toujours une influence sur votre manière de penser et d'agir ?

M.V.L. Tout écrivain est pétri des impressions de son enfance et de sa jeunesse. Ces années m'ont lié très étroitement à mon pays. Bien sûr, entre-temps, j'ai vécu en d'autres lieux et je me suis intégré dans divers types de sociétés. J'ai passé au total plus de temps à l'étranger qu'au Pérou. Sans cette expérience, je ne serais sans doute pas ce que je suis et je verrais le monde autrement.

C.P. C'est pourtant au Pérou que se situent la plupart de vos œuvres.

M.V.L. C'est vrai. Mes premières années d'existence au Pérou ont déterminé les représentations que je porte en moi, de même que la langue avec laquelle j'ai grandi. Cette sensibilité est essentielle pour moi et elle est omniprésente dans tous mes livres. Je me considère comme un citoyen du monde et je voyage beaucoup, mais mes racines sont toujours là. De ce point de vue, je suis péruvien, avec une richesse supplémentaire que je dois à d'autres pays et à d'autres cultures. C'est pourquoi je ne me sens étranger nulle part.

C.P. Pensez-vous que la mondialisation soit un cauchemar pour les pays en développement comme le Pérou ?

M.V.L. C'est une grave erreur de penser que la mondialisation menace les cultures qui ne sont pas de langue anglaise. De telles craintes sont sans fondement.

C.P. Pourquoi ?

M.V.L. De nombreuses cultures locales ou régionales ont été opprimées par une politique nationaliste. Les possibilités pour elles de s'exprimer et de se mettre en valeur seront sans doute plus nombreuses maintenant. Dans certains pays, ce phénomène est très marqué, par exemple en Espagne, où le catalan, le basque, le galicien font preuve d'une vitalité et d'une présence que l'on n'aurait pas soupçonnées après quarante ans de dictature franquiste. La mondialisation amènera certaines cultures à être plus influentes que d'autres, mais elle permettra également aux gens de retrouver leurs propres repères culturels.

C.P. Est-ce vrai aussi pour le Tiers-Monde ?

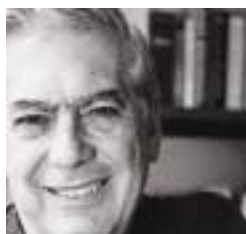
M.V.L. Oui, et c'est surtout pour ces pays que je suis optimiste, car ils peuvent tirer profit de la mondialisation, à condition cependant d'avoir un système démocratique. Seules les démocraties ont une chance avec la mondialisation et les processus de modernisation qu'elle implique. Les autres Etats risquent de voler en éclats.

C.P. Des dirigeants politiques et économiques vont se retrouver en Suisse au mois de juillet (voir ci-contre). Quel sera votre rôle ?

M.V.L. L'intérêt de ce genre de manifestations, c'est de permettre des échanges de vues entre personnes venant d'horizons professionnels différents. Le monde actuel est fragmenté, spécialisé, d'où l'importance d'un dialogue entre représentants de différentes disciplines. La spécialisation des savoirs est une entrave sérieuse au dialogue et, au quotidien, il reste peu de temps et de place pour ces échanges. C'est pourquoi je pense que les « WINconferences » sont une bonne chose.

C.P. Quels avantages concrets en retirez-vous ?

M.V.L. L'écrivain doit chercher à appréhender les problèmes sous des angles différents. Sa mission d'intellectuel est de mettre en lumière le rôle de la culture dans la vie à tous les niveaux : politique, économique et social. Il me semble que ma contribution peut être double, pour des questions qui, de prime abord, n'ont rien à voir avec la littérature. D'une part dans le domaine de la langue, où un emploi correct est utile à tous. D'autre part en me faisant l'avocat de la puissance de l'imagination et de l'imaginaire. La matière première de tout écrivain est l'imagination, un bien d'une valeur inestimable. Sans imagination, nos actes deviennent mécaniques et sombrent dans la routine. C'est précisément là que se trouvent les principaux freins au progrès.



Mario Vargas Llosa, écrivain

« Les principaux obstacles au progrès sont la routine et les actes mécaniques »

UN FESTIVAL DES PERSPECTIVES AVEC WINTERTHUR ET CREDIT SUISSE

L'écrivain Mario Vargas Llosa compte parmi les grands noms de la littérature mondiale. Né en 1936 à Arequipa au Pérou, il est l'un des participants de renom à la WINconference 2001, qui se déroulera les 5 et 6 juillet 2001 à Interlaken et permettra à une vingtaine d'orateurs des milieux politiques, économiques et culturels de s'exprimer sur le thème « Transitions – Défis ». Parmi ces intervenants figureront le ministre allemand des Affaires étrangères, Joschka Fischer, le conseiller fédéral Joseph Deiss, la directrice de l'Unicef Carol Bellamy ou Javier Solana, haut représentant de l'Union européenne pour la politique extérieure et de sécurité commune. La WINconference a lieu dans le cadre de l'initiative « Thought Leader Programme » lancée par Credit Suisse Financial Services lors de la visite du secrétaire général de l'ONU Kofi Annan au printemps 2001.

C.P. Dans vos romans, vous avez créé une multitude de personnages merveilleux. Laquelle de ces « personnalités » choisiriez-vous d'envoyer à la WINconference d'Interlaken si vous deviez vous y faire représenter ?

M.V.L. Je n'oserais jamais faire une sélection, car je suis comme un père pour mes personnages. Même si j'ai une secrète préférence pour l'un ou pour l'autre, cela irait à l'encontre de mes principes moraux d'en favoriser un (rires).

C.P. Quel est le maître à penser (« thought leader ») de notre temps que vous admirez le plus ?

M.V.L. J'ai énormément de respect pour un intellectuel qui a réussi le passage de la littérature à la politique : Vaclav Havel. Il a commencé à lutter pour des raisons morales, pour la liberté de son pays. Il a aussi été un chef d'Etat dont les discours étaient un plaisir. Ce qui est plutôt rare, les

discours étant le plus souvent rédigés par d'autres et truffés de clichés et de lieux communs. Les discours de Havel, en revanche, sont pleins d'esprit, vivants et polémiques.

C.P. Quelle est, de votre point de vue, l'évolution la plus marquante dans le monde actuel ?

M.V.L. Je suis fasciné par la disparition des frontières entre les pays. Les nations demeurent, mais prennent une dimension plus symbolique ou mythique. Le monde devient plus petit. Si cette tendance s'avère durable, on verra disparaître l'une des principales causes des catastrophes guerrières, l'aversion de ce qui est différent, le fait de se retrancher derrière sa religion, sa nation et sa culture. L'Histoire sans épisodes sanglants, je le sais, est encore du domaine de l'utopie ; mais je sens que l'on va dans cette direction.

C.P. Quels sont les plus grands défis que l'humanité doit affronter ?

M.V.L. La lutte contre la pauvreté. Deux tiers de la population mondiale vivent dans des conditions inacceptables. Heureusement, pour la première fois dans notre histoire, nous avons les moyens de lutter. Nous pourrions gagner cette bataille : nous avons le savoir et les technologies pour le faire. Ce qui manque encore, c'est la volonté politique d'imposer de tels changements.



Chaque année, 40 millions d'enfants commencent leur **VIE DANS L'OMBRE.**

A la naissance, ils ne sont pas enregistrés. Ils n'ont pas de nom, pas de nationalité et pas d'âge légal. Les **ENFANTS SANS BULLETIN DE NAISSANCE** ne sont

pas admis à l'école. Devenus adultes, ils ne peuvent ni voter, ni se marier, ni posséder du terrain, ni conclure des contrats. Les enfants non enregistrés sont une invitation aux

ABUS DE TOUT GENRE. C'est pourquoi l'UNICEF met tout en œuvre pour que chaque enfant, partout dans le monde, reçoive un bulletin de naissance. Et ceci gratuitement. Combien d'enfants pourrions-nous faire enregistrer, grâce à votre appui?

Compte postal pour les dons: 80-7211-9

unicef 
L'enfance aux enfants.

ZENITH

SWISS WATCHMAKERS SINCE 1865



PORT-ROYAL *El Primero*

Le mouvement El Primero incarne l'un des derniers grands défis de l'art horloger. Premier mouvement chronographe automatique intégré, il demeure le plus précis et le plus prestigieux pour tous les connaisseurs. Le dynamisme de la ligne Port-Royal donne à ce mouvement mythique une allure résolument contemporaine.

Catalogue de la manufacture disponible chez : ZENITH INTERNATIONAL SA, CH-2400 Le Locle Tél. 032/930 64 64 Fax 032/930 63 63